

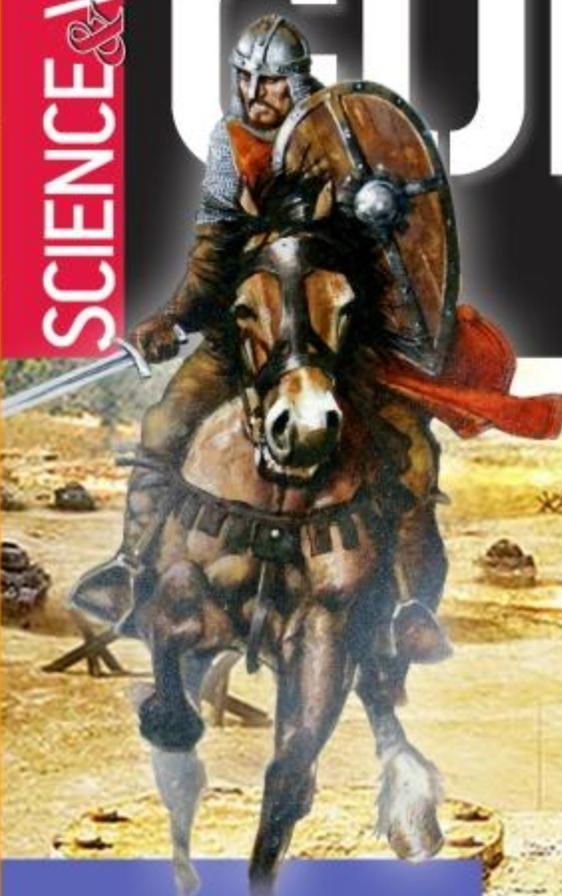
SCIENCE & VIE

GUERRES & Histoire

Exclusif!
Hiroshima



Le navigateur
de l'*Enola Gay*
et un médecin
japonais racontent
leur 6 août 1945



Le Cid, l'épée
des princes chrétiens
et musulmans



Le KC-135, ravitailleur
de haut vol



Pompée et les pirates :
guerre à la terreur
en -66

Dossier

La division Panzer Un bricolage révolutionnaire et... limité !

BEL : 6,30 € - ESP : 6,30 € - GR : 6,30 € - DOM : 6,50 € - ITA : 6,30 € - LUX : 6,30 € - PORT. CONT : 6,30 € - CAN : 9,50 \$ CAN - MAR : 70 DH - TOM : 800 CFP - CH : 8,50 FS - TUN : 13 DTU

L 17103 - 26 - F : 5,95 € - RD



QUAND L'HISTOIRE FORGE LES DESTINS LES PLUS ROMANESQUES...

Suivez le récit de personnages hors du commun
que l'Histoire va transformer.



CHARLES DE GAULLE

Le Naour & Plumail

Volume 1
Sortie en août

Quand De Gaulle n'était pas
encore le grand Charles...

Inclus : un cahier documentaire
de 8 pages rédigé par
Jean-Yves Le Naour.

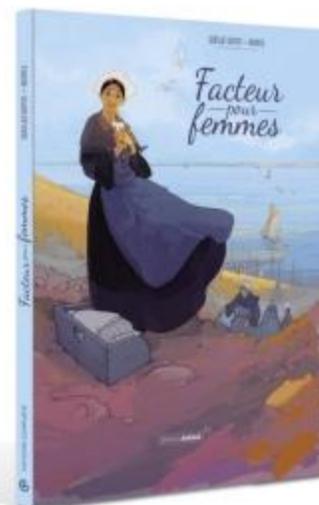


FACTEUR POUR FEMMES

Quella-Guyot & Morice

Histoire complète
Sortie en septembre
120 pages

Sur une île bretonne, tous les
hommes sont mobilisés, sauf Maël.
Un rêve pour celui qui reste seul au
milieu des femmes.



FACTEUR POUR FEMMES

Quella-Guyot & Morice

Version luxe dos toilé
Sortie en septembre
tirage limité à 1500 exemplaires

Inclus : un cahier graphique
de 8 pages, commenté par
le scénariste.



GRAND ANGLE

Suivez toute l'actualité de vos BD sur www.angle.fr

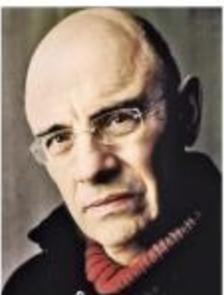


EDITORIAL

Ce 26^e numéro de *Guerres & Histoire* voit se télescoper la quatrième, et dernière, partie de notre feuilleton sur Clausewitz et un dossier sur la division Panzer. Cet heureux hasard fournit une occasion de réfléchir aux limites des outils militaires. À l'automne 1939, à l'issue de la foudroyante campagne de Pologne, la Wehrmacht prend conscience qu'elle a trouvé une formation proprement révolutionnaire par sa puissance, sa vitesse, sa mobilité, son équilibre interarmes et ses effets psychologiques : la division Panzer. Les blocages tactiques et opérationnels de la Première Guerre mondiale semblent levés. Pourtant, si la Pologne est écrasée, elle n'est pas vaincue. Elle garde un gouvernement, en exil, et de puissants alliés ; et elle ne demandera jamais la paix car le projet d'Hitler est l'anéantissement pur et simple de l'État polonais. En France, en mai et juin 1940, malgré les craintes des généraux les plus anciens, dix divisions Panzer détruisent, presque à elles seules, l'armée française si redoutée. À Berlin, l'euphorie atteint des sommets : la Heer, l'armée de terre, a trouvé LA martingale absolue pour emporter n'importe quelle guerre. Et pourtant, rien n'est gagné malgré la chute de Paris, malgré la relative retenue politique dont, cette fois, Hitler fait preuve. Au contraire, l'impasse stratégique du Reich est plus prononcée : l'Angleterre ne se rend pas et Berlin ne sait comment l'y contraindre, les États-Unis ne cachent plus leur hostilité tandis qu'à l'Est l'énigmatique quasi allié soviétique modernise ses moyens à marche forcée. La réponse à ce dilemme stratégique est conforme à la structure de tous les comportements hitlériens, la fuite en avant : une nouvelle campagne éclair contre l'Armée rouge, cette fois avec 20 divisions blindées, un tiers de chars de plus qu'en 1940 mais un tiers d'avions en moins. Capitalisant sur leur expérience unique au monde, face à un adversaire rigide, les divisions Panzer montreront en 1941 qu'elles sont bien un outil exceptionnel. Et une illusion de taille phénoménale. Car, si l'outil est affûté, il est aussi improvisé, bricolé, servi par une économie déséquilibrée et limitée, inséré dans un plan opérationnel vague et incertain, sans doute le plus mauvais jamais produit par un état-major prusso-allemand. Résultat, les divisions Panzer sont usées, presque détruites, en six mois et Moscou reste rouge. Sur le fond, cet outil est victime de la stratégie dont il conditionne pourtant l'existence, stratégie qui n'en est pas une par sa monstrueuse démesure. La victoire ne peut être garantie par la seule possession d'un outil militaire, aussi novateur soit-il. Elle ne peut se penser qu'en servant, d'une façon ou d'une autre, la Formule de Clausewitz : « *La guerre n'est rien d'autre que la poursuite de la relation politique par d'autres moyens.* » Hitler, admirateur du penseur prussien, l'a à l'évidence lu à travers les lunettes déformantes de sa frénésie. Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, directeur de la rédaction

NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**
Directeur de la rédaction.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef adjoint.



■ **Yacha MacLasha**
Reporter polyglotte.



■ **Michel Goya**
Ancien colonel, historien et stratège.



■ **Laurent Henninger**
Historien, chargé d'études à l'Irsem.



■ **Benoist Bihan**
Chercheur en études stratégiques.



■ **Maurin Picard**
Reporter au long cours établi en Amérique du Nord.

SUR LE FRONT

26 → Caméra au poing Panamá, 1989 : l'Oncle Sam renverse son encombrant allié

Manuel Noriega, archétype du dictateur latino-américain corrompu et narcotraffiquant notoire, conteste l'autorité de ses protecteurs américains... Une gigantesque opération combinée le dépose *manu militari*.

66 → Chasse aux mythes Le Cid, la tortueuse épée de la Reconquista

Le héros de la tragédie de Corneille a été avant tout un militaire de son temps, plutôt loyal à son roi et pas trop gêné de se battre tantôt pour des chrétiens, tantôt pour des musulmans. Bref, ni un croisé, ni un traître !

72 → Aux armes ! KC-135 : les bottes de sept lieues de l'USAF

Au début de la guerre froide, la toute nouvelle force de bombardement stratégique américaine découvre que son bras nucléaire n'est pas assez long. Boeing lui soumet alors une solution d'intérim... qui vole toujours : le ravitailleur en vol KC-135, cousin militaire du fameux B-707.

78 → La guerre oubliée Pompée vs pirates, première guerre contre la terreur

Les pirates ont toujours infesté la Méditerranée, servant de prétexte bien utile aux légions pour coloniser son pourtour. Mais quand, en -69, le fléau s'attaque à Ostie, le grand port de Rome, le sénat voit rouge.

88 → Doctrine Clausewitz (4/4), une pensée toujours d'actualité ?

Dépassé, périmé, Clausewitz ? Bien sûr que non. Ni la bombe atomique, ni les conflits dits asymétriques, ni la technologie ne remettent en cause la formule qui unit étroitement la guerre et la politique. Le grand penseur allemand n'a toujours pas dit son dernier mot.



EXCLUSIVITE

6-18 → Hiroshima, deux témoins exceptionnels L'un a largué la Bombe, l'autre a soigné les victimes

En ce matin du 6 août 1945, ils se sont trouvés à quelques kilomètres l'un de l'autre... Theodore Van Kirk était le navigateur du B-29 *Enola Gay*, un des artisans d'une mission « idéale » qu'il ne renie aucunement. Shuntaro Hida, médecin militaire, soignait lui une petite fille dans un village proche d'Hiroshima quand le feu nucléaire a effacé des dizaines de milliers de vies et bouleversé la sienne.

CHRONIQUES

85 → Opérations spéciales par Jean-Dominique Merchet Ohé saboteur !

106 → D'estoc et de taille par Charles Turquin Ach, le diable était allemand !



RUBRIQUES

20 → Actualités...

... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

36 → Vos questions à la une !

Écrivez-nous, nous répondons.

76 → Un objet, une histoire L'arquebuse, les prémices du règne de l'arme à feu

86 → Peindre la guerre Henri Dimpre, grand enlumineur du roman national

94 → À lire, à voir, à jouer

L'actualité de l'édition, des expositions, des sorties DVD, du jeu vidéo et du wargame.

103 → Quiz Connaissez-vous l'Empire romain ?

104 → Courrier des lecteurs

40-63 → La division Panzer Un bricolage révolutionnaire et... limité !

1917 - 1938

42 → Des troupes d'assaut à l'arme blindée

Les divisions Panzer ne sont pas sorties blindées, bottées et casquées du cerveau de quelques généraux nazis : elles sont le fruit d'une longue réflexion menée dès le début des années 1920 par la Reichswehr et par son chef talentueux, le général Hans von Seeckt.

48 → « La coopération entre aviation et blindés était prévue dès le début »

Bien que privés d'aviation par le traité de Versailles, les Allemands n'y renoncèrent pas, explique l'historien James Corum. Ils théorisèrent très tôt l'appui aérien aux troupes mobiles et le mettent en pratique... en URSS !

1939 - 1942

50 → Une épée tranchante mais fragile

La force des Panzer tient moins à la concentration des blindés qu'à un compromis réussi entre mobilité, équilibre interarmes et autonomie. Le tout garanti par un outil invisible mais décisif : la radio. L'ennui est que la Wehrmacht use et abuse de cette arme affûtée jusqu'à l'éémousser.

1943 - 1945

56 → Des crocs pour défendre le Reich

Passé 1943, les Panzer conquérantes se muent en remparts mobiles. Mais le mur infranchissable rêvé au printemps 1944 par la Wehrmacht est fissuré par les faiblesses industrielles et humaines du Reich.

Après 1945

60 → La pérennité et l'idéal

La Wehrmacht en a rêvé, la Bundeswehr l'a fait : une nouvelle forme d'unité blindée idéale pour stopper une invasion soviétique. Cette expérience, réussie, va inspirer toutes les forces de l'OTAN.

À l'été 1942, après avoir envahi l'Ukraine, les divisions Panzer foncent vers le Caucase et ses puits de pétrole. Elles ont atteint alors le zénith de leur efficacité.



EXCLUSIVITÉ

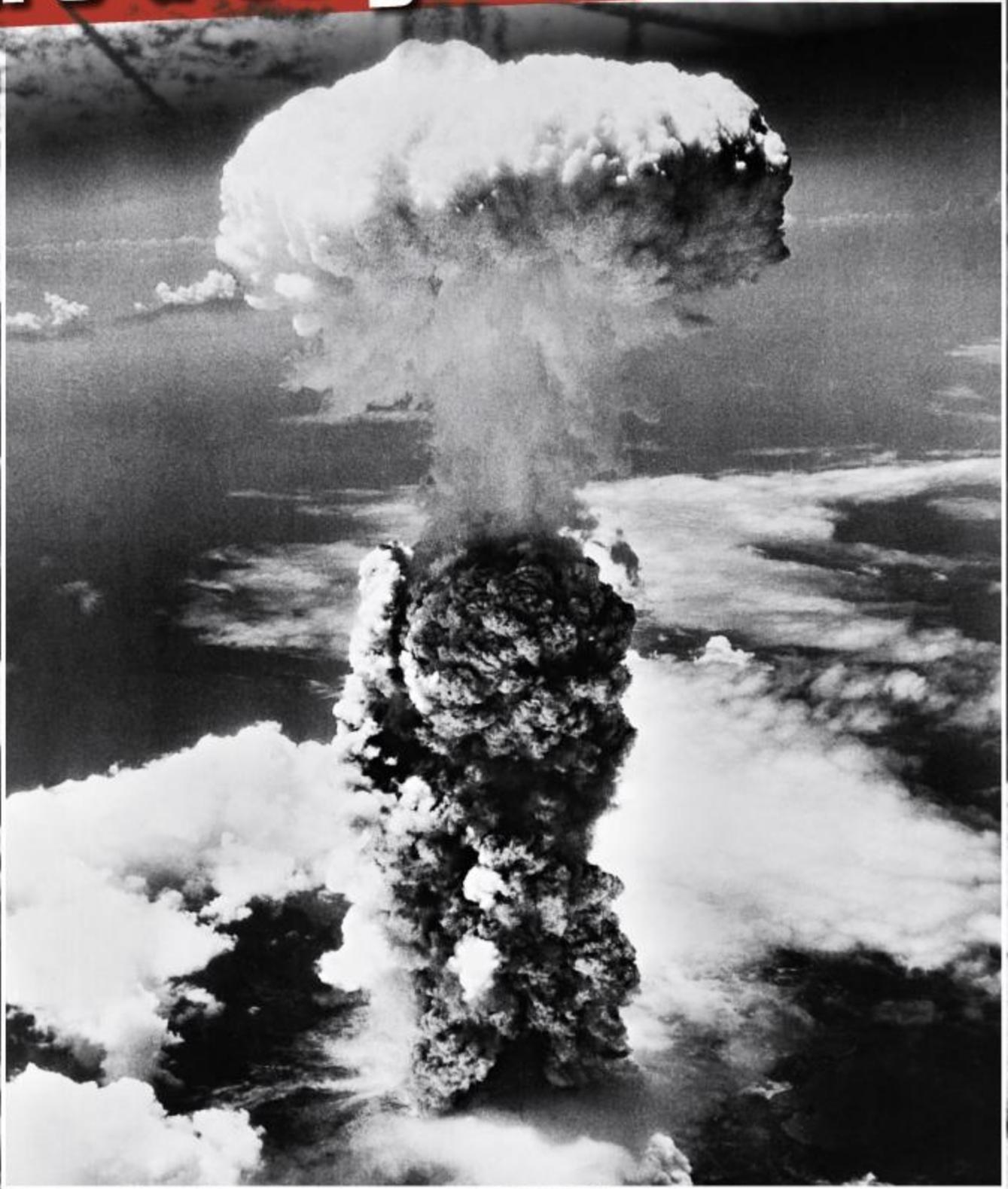
Hiroshima : deux témoins exceptionnels

L'un a largué la Bombe,

Le bombardement d'Hiroshima le 6 août 1945 et ses suites sur deux à quatre mois auraient causé 90 000 à 166 000 morts sur les 350 000 habitants de la ville.



l'autre a soigné les victimes



Ce 6 août 1945, à 8 h 15, Theodore Van Kirk et Shuntaro Hida ne sont éloignés que de quelques kilomètres. Leur récit de cette journée est pourtant radicalement différent. Le premier, navigateur à bord du B-29 qui largue la bombe atomique sur Hiroshima, remplit sa mission avec le sentiment du devoir accompli. Le second est un jeune médecin affecté à l'hôpital militaire de la ville : indemne, il va porter secours aux victimes.



L'équipage de l'*Enola Gay*. Debout, de g. à dr.: Lt. Col. Porter (maintenance au sol), Maj. Van Kirk (navigateur), Maj. Ferebee (bombardier), Col. Tibbets (pilote), Cap. Lewis (copilote), Lt. Beser (contre-mesures radar). Accroupis: Sgt. Stiborik (radar), S/Sgt. Caron (mitrailleur de queue), Pfc. Nelson (radio), Sgt. Shumard (aide ingénieur), S/Sgt. Duzenbury (ingénieur de vol). S'y ajoutent deux armuriers spécialistes (absents ici): le Capt. (Navy) Parsons (commandant de la mission) et le Lt. Jeppson.

« À bord de notre B-29, c'est une

Propos recueillis par Maurin Picard à Dshkosh (Wisconsin), le 26 juillet 2012

Fat Man (« gros homme ») est le nom donné à la bombe larguée sur Nagasaki. L'engin pèse 4 670 kg pour une puissance de 21 000 t d'équivalent TNT (un explosif classique). Son cœur nucléaire est composé de 6,2 kg de plutonium, plus facile à produire que l'uranium 235 mais plus difficile à mettre à feu. En tout, 120 exemplaires du modèle seront produits.

G&H: Comment cela a-t-il commencé pour vous ?
Theodore « Dutch » Van Kirk: En 1941, même en Pennsylvanie où j'ai grandi, il ne faut pas être grand clerc pour deviner que la guerre est imminente. Quitte à se battre, je préfère voler que crapahuter dans la boue ! J'entre à l'école des cadets de l'Army Air Corps [l'aviation, qui dépend alors de l'armée, NDLR], mais je suis éliminé en cours de formation, et reversé chez les navigateurs. Je rejoins la toute nouvelle 8^e Air Force en Angleterre.

Est-ce là que vous rencontrez Paul Tibbets ?
Oui, dès août 1942, nous participons aux premiers raids aériens américains sur l'Europe occupée. C'est

là que se forme notre trio, avec Thomas Ferebee, le bombardier, et **Paul Tibbets**, le pilote.

Quel genre d'homme est Tibbets ?
C'est l'un des plus brillants pilotes que j'aie jamais rencontré. Le seul parmi nous qui prend la guerre vraiment au sérieux. Mais c'est aussi un fichu caractère, qu'il vaut mieux ne pas trop asticoter. Il explique les choses une fois, pas deux. Si vous n'avez pas intégré, il perd patience.

Comment êtes-vous choisi pour la mission du 6 août 1945 ?
Après 58 missions sur l'Europe et l'Afrique du Nord, je suis nommé instructeur et je rentre aux États-Unis en août 1943. En septembre 1944, le téléphone sonne. C'est Tibbets.

Il me dit : « Je forme un nouveau groupe. Je veux que tu en sois le navigateur. Tom Ferebee a déjà donné son accord. Je ne peux pas te dire ce que l'on va faire, mais c'est suffisamment important pour gagner la guerre, ou bien... l'écouter sérieusement. » J'ai l'impression d'avoir déjà entendu cela avant. Mais avec le recul, sur ce coup-là, il avait raison ! Je lui réponds : « S'il s'agit d'être réunis — Ferebee, vous et moi — alors, j'en suis. » Par la suite, la blague était de savoir si j'avais réellement été volontaire. Les ordres de mise à disposition me concernant étaient datés de deux jours avant son appel téléphonique. Volontaire, tu parles ! J'aurais dit non, c'était le même tarif ! Nous sommes envoyés à Wendover,



Theodore Van Kirk est né le 27 février 1921 à Northumberland, coin rural de Pennsylvanie. Engagé dans l'aviation un mois avant Pearl Harbor, il est envoyé en Angleterre d'où il effectue des missions comme navigateur à bord d'un B-17 au sein du 97^e groupe de bombardement. Nommé instructeur, il rejoint l'unité fondée par Paul Tibbets. Après guerre, celui que ses camarades surnomment « Dutch » (le Hollandais) participe au premier test atomique sur l'atoll de Bikini, le 25 juillet 1946. En août suivant, il quitte l'armée avec le grade de Major (commandant), reprend l'université et devient ingénieur chimiste chez DuPont en 1950 avant de prendre sa retraite en 1985. Il publie ses mémoires en 2012, année où nous l'avons rencontré, deux ans avant sa mort survenue le 28 juillet 2014 à l'âge de 93 ans (ci-dessus, chez lui à Stone Mountain en Géorgie, en 2005).

mission facile, parfaite »

dans l'Utah, où Tibbets assemble le 509^e Composite Group (CG). Nous nous entraînons sur C-54 [dérivé militaire du Douglas DC-4 civil, NDLR] et sur B-29 dans le cadre d'un mystérieux projet baptisé Silverplate [« plaque d'argent », le programme nucléaire des US Army Air Forces, NDLR].

Ne vous doutez-vous de rien ?
Seul Paul est dans la confiance. Mais Tom et moi sommes si proches de lui que nous nous doutons vite de quoi il s'agit. Nous pratiquons des simulations de largage avec des « citrouilles », des bombes factices du même poids que la future **Fat Man** de Nagasaki. Nous serons finalement mis dans secret en février 1945, même si la bombe est alors loin d'être prête.

Comment réagissez-vous à l'annonce de la victoire en Europe, le 8 mai 1945 ?

Tout le monde est ravi, mais il n'y a pas de célébration particulière, car la guerre n'est pas terminée. Après six mois intenses à Wendover, nous sommes transférés sur l'île de Tinian, dans les Mariannes [voir carte p. 11], le 11 juin 1945.

Comment apprenez-vous les caractéristiques de la bombe atomique ?

Avec deux jours de décalage [soit le 18 juillet, NDLR], nous apprenons le premier essai d'une bombe atomique [voir chronologie p. 10]. Puis les scientifiques du projet Manhattan nous rejoignent à Tinian. La raison de leur présence — assembler la Bombe dont les composants sont

arrivés par bateau — est un secret de Polichinelle. Nous échangeons de plus en plus sur les détails de la mission. En fait, personne ne sait réellement ce qui va se passer. Certains redoutent une réaction en chaîne dans l'atmosphère. Un des savants estime qu'il faudra être éloignés d'au moins 18 km au moment de l'explosion pour éviter d'être soufflés, d'autres pensent que 80 km seraient préférables. Ils finissent par convenir que 15 km seraient le strict minimum. Oppenheimer [le patron du projet scientifique, NDLR] recommande d'effectuer un virage serré de 159 degrés sur tribord pour dégager, et ne surtout pas continuer à voler tout droit, car cela nous placerait pile au-dessus de l'explosion. Tous ont l'air de penser que nous ne reviendrons pas !



Né en 1915, Paul Warfield Tibbets Jr. s'engage en 1937 dans le programme

des cadets pilotes de l'US Army. Volant sur bombardier fin 1941, il débute dans la lutte anti-sous-marin puis rejoint la 8^e Air Force en Grande-Bretagne : il effectue alors 43 missions sur la France et l'Afrique du Nord. Pilote réputé, transporteur de VIP à l'occasion, il se forme sur le tout nouveau B-29 en 1943 et fonde le 509^e Composite Group chargé des raids nucléaires. Après guerre, il participe aux tests atomiques sur Bikini en 1946 puis expérimente les nouveaux multiréacteurs. Retraité de l'USAF en 1966, il meurt en 2007 sans remords, outré « par l'accent mis sur les victimes japonaises » d'Hiroshima et de Nagasaki, sans mention de la « brutalité extrême du gouvernement japonais ».

De Washington à Hiroshima, 49 mois de programme nucléaire

9 octobre 1941 Lors d'une réunion à la Maison Blanche, le président Roosevelt lance le programme nucléaire.

Septembre 1942 Le projet baptisé Manhattan (où se trouvent les bureaux, à New York) est confié au physicien Robert Oppenheimer sous les ordres du major-général Leslie Groves.

25 novembre Groves achète des terres à Los Alamos (Nouveau-Mexique).

17 décembre 1944 Activation du 509^e Composite Group (CG) à Wendover Field, Utah.

9 mars 1945 Bombardement incendiaire de Tokyo par 279 Boeing B-29: 100 000 morts, 41 km² détruits.

9 mai Paul Tibbets choisit le B-29 n°44-86 292 comme avion personnel sur les chaînes de montage Martin à Omaha (Nebraska).

27 juin-6 juillet Arrivée à Tinian (Mariannes) des quinze B-29 du 509^e CG.

3 juillet Le scientifique Leo Szilard demande au président Truman de surseoir à l'utilisation de la Bombe.

16 juillet, 5 h 30 Premier tir d'essai atomique près de Los Alamos.

17 juillet Informé du succès au sommet de Potsdam, Truman somme le Japon de capituler sous peine de destruction complète.

20, 24, 26 et 29 juillet Attaques d'entraînement avec bombes factices sur douze objectifs au Japon.

6 août Mission spéciale n° 13. Bombardement d'Hiroshima.

8 août Attaques factices sur Osaka et Yokkaichi. L'URSS déclare la guerre au Japon.

9 août Mission spéciale n° 16. Bombardement de Nagasaki. L'Armée rouge envahit le Mandchoukouo contrôlé par le Japon.

14 août Attaques factices du 509^e CG sur Koroma et Nagoya.

15 août L'empereur Hiro Hito annonce la reddition du Japon.

2 septembre Capitulation sans condition du Japon en baie de Tokyo.

En 1945, **Hiroshima** est un port de commerce sur la côte nord de la mer intérieure de Seto, au sud de la grande île de Honshu. Ville de garnison comptant environ 350 000 habitants, c'est un point de départ important pour les fronts extérieurs ainsi que le centre névralgique de la défense du sud de l'archipel, là où les troupes américaines envisagent un débarquement.

L'île d'**Iwo Jima**, à 1046 km au sud de Tokyo, est conquise par l'US Army entre le 19 février et le 26 mars 1945 au prix d'une bataille qui coûte 7000 tués aux Américains et 19000 aux Japonais. C'est une base clé sur la route entre Japon et îles Mariannes.

Comment l'équation de la distance de sécurité est-elle résolue ?

Les avions sont délestés de 2,7 tonnes de blindage et d'armement. Ce qui permettra de monter à plus de 9000 m et de déguerpir sitôt la bombe larguée. Nous héritons de quinze B-29 Silverplate [voir profil p. 11], dépouillés de toute charge superflue. Ce qui nous préoccupe le plus, c'est une explosion accidentelle de la bombe dans l'avion. C'est pourquoi nous décollerons avec l'engin désamorcé.

D'autres contraintes ?

Oui, nous avons pour instruction de larguer la bombe visuellement, ce qui nécessite une visibilité parfaite sur l'objectif. Si la couverture nuageuse ne permet pas un bombardement précis, alors nous devons avorter la mission et larguer la bombe une fois au large. Elle est si lourde (4400 kg) que le risque est grand de se crasher à l'atterrissage... et de perdre la base de Tinian, avec 400 précieux B-29 dessus et des milliers d'hommes. Tous les pilotes du 509^e CG s'entraînent à la même mission, à faire ce fichu virage serré sur tribord. Nous sommes quinze équipages à convoiter le même honneur, participer à la mission qui mettra fin à cette foutue guerre.

Comment décrochez-vous votre ticket ?

Nous sommes pris, Ferebee et moi, car Tibbets veut des coéquipiers 100 % fiables en cas de coup dur. Et nous nous connaissons par cœur depuis 1942. Lors de missions sur le Japon, les jours précédents, nous nous entraînons à larguer les fameuses « citrouilles », à blanc donc, sur des objectifs précis. Puis le 5 août, l'ordre est donné, peu après le feu vert du président Harry Truman. En briefing, la bombe nous est décrite en détail : c'est une arme nouvelle dans l'histoire de la guerre, et la plus destructrice jamais produite. Nous réalisons tous que nous pourrions ne pas en revenir. Mais l'instinct de survie l'emporte : nous avons une vie, des familles, la guerre est presque finie. Nous allons voler suffisamment haut pour ne pas nous faire tirer dessus, larguer cette fichue bombe et rentrer au bercail.

Pourquoi Hiroshima ?

Trois villes ont été sélectionnées comme cibles : **Hiroshima**, Kokura, Nagasaki. Sur chacune d'entre elles, des avions d'éclairage météo nous précèdent. Ce sont eux qui nous diront où le temps est clair. Hiroshima, première sur la liste, affiche un ciel dégagé. C'est là que nous allons, mais pas pour tuer un maximum de gens. Hiroshima représente un objectif militaire de première importance : le quartier général de la 5^e division de l'armée nippone chargé de la défense de l'archipel. Il doit être détruit, ainsi

que le port, un lieu important d'embarquement de matières premières pour l'île de Kyushu au sud, des chantiers navals, des zones de triage, des usines aéronautiques et métallurgiques, des dépôts de munitions, un aérodrome militaire...

Comment se déroule la dernière nuit avant le départ ?

À l'issue d'un ultime briefing, il nous est fortement conseillé de « *dormir un peu* ». Mais personne n'arrive à fermer l'œil. Je le sais, parce que nous partageons tous le même dortoir et que nous jouons ensemble au poker ! J'ai préparé studieusement le plan de vol, révisé ma navigation aux étoiles, toujours utile au-dessus du Pacifique. Il est 23 heures, nous prenons un petit déjeuner composé de beignets d'ananas. Je déteste ça, mais Tibbets, lui, adore.

Et vous décollez...

À 2 h 45 du matin. Notre B-29 s'aligne sur la piste « A for Able » de North Field. Le décollage n'est pas une mince affaire, car nous sommes très lourds : 68 tonnes contre 61 habituellement. Il y a la bombe *Little Boy* et du carburant en masse pour équilibrer l'appareil. Mais j'ai une confiance entière en Tibbets, qui est un pilote hors du commun. Après cela, c'est une mission facile, parfaite. Tout se déroule exactement comme prévu. Après six heures et demie de vol au-dessus du Pacifique, je nous amène sur la cible avec quinze secondes de retard seulement sur le plan de vol.

Tinian ne mesure que 20 km sur 8. Mais cette île abrite deux aérodromes – North Field et West Field – dotés de quatre et deux pistes de 2600 m, des logements pour 50 000 hommes et plus de 400 B-29. En août 1945, c'est la plus grande base aérienne du monde.





Pendant la traversée, à basse altitude jusqu'à Iwo Jima, je regarde par le hublot. Il fait un temps magnifique, avec en prime un lever de soleil par-dessus la couche nuageuse. Je me dis que nous sommes plus proches du paradis que nous ne l'avons jamais été. Malgré des centaines d'heures de vol côte à côte avec Paul et Tom, nous restons concentrés sur notre tâche, sans faire nos blagues habituelles. À 6 h 07, voici Iwo Jima. Je donne le nouveau cap à Tibbets, pour approcher Hiroshima d'est en ouest, dans le sens du vent, et s'éloigner aussi vite que possible.

Comment la bombe est-elle activée ?

Les deux experts en armement, le lieutenant Jeppson et le capitaine de l'US Navy William Parsons, se rendent dans la soute à bombes pour activer les trois détonateurs de *Little Boy*. Ils y passent une heure. Quand Parsons reprend sa place,

il a les mains en sang, entaillées par les câbles en acier qui enrobent les détonateurs. Jeppson retourne dans la soute et active la batterie interne de la bombe, en débranchant trois câbles verts pour insérer trois rouges. Cette procédure était prévue pour éviter une explosion catastrophique, en cas de crash au décollage. Tibbets amène l'avion à 10 000 m et ordonne à tout le monde de mettre les lunettes spéciales de protection. Lui, Ferebee et moi cherchons le point de repère, le pont Aioi qui enjambe le fleuve Ota. Je demande à Tom : « Tu vois le pont ? » Les yeux rivés à son viseur, il me répond : « Je le vois. J'ai la cible. » À 9 h 15 [8 h 15 heure locale, il y a une heure de moins avec le fuseau horaire de Tinian, NDLR], les panneaux de la soute à bombes s'ouvrent automatiquement et *Little Boy* se détache d'*Enola Gay* — sans que personne n'ait appuyé sur un bouton [voir schéma p. 13].

Que faites-vous alors ?

Tibbets effectue un virage serré de 155 degrés sur tribord. Il met le B-29 en piqué, plein gaz et nous nous éloignons aussi vite et aussi loin que possible. Nous nous posons tous les mêmes questions. La bombe va-t-elle marcher ? L'effet de souffle va-t-il désintégrer *Enola Gay* ? Nous comptons 43 secondes : le temps qu'il faut, nous a-t-on dit, pour que *Little Boy* explose. Tibbets réussit à nous éloigner de 20 km du point d'impact.

Et au bout de 43 secondes, que se produit-il ?

Rien... Nous croyons que la bombe a foiré. Le temps se fige. Nous ne parlons plus. Et puis il y a une lumière orange, éblouissante.

UNE MISSION SANS ACCROC

L'*Enola Gay*, baptisé le 5 août 1945 du nom de la mère du colonel Tibbets à la fureur de son pilote titulaire, est l'un des 17 B-29 modifiés au standard nucléaire Silverplate : la soute, agrandie, est dotée de mécanismes de largage empruntés au Lancaster britannique, l'équipement américain étant incapable de supporter en sécurité les 4,5 t de l'arme. Ce poids implique en outre des moteurs plus puissants et un allègement, obtenu en démontant mitrailleuses et blindage. La mission implique six autres B-29 : trois pour la météo, un pour l'étude du souffle, un avion photo et un de rechange. Après le décollage à 2 h 45 de Tinian, la bombe est armée entre 7 h 30 et 8 h 30 et Hiroshima, en vue à 9 h 09, est bombardée à 9 h 15 (8 h 15 heure locale). L'avion ne perd le champignon de vue qu'à 10 h 41, à 600 km de la ville... À 14 h 58, après 12 heures et 13 minutes, au terme d'un vol de 5 480 km, l'*Enola Gay* atterrit à Tinian.





À Tinian, une mission scientifique spéciale, Alberta, se charge de l'assemblage final de la bombe *Little Boy* (à droite). Le 5 août 1945 à 14 heures, l'engin est placé dans un puits sous l'avion et hissé à bord (ci-dessus). Il ne sera armé que cinq heures après le décollage pour éviter un accident sur la base...

En décembre 1937, à **Nankin**, l'armée japonaise massacre entre 40 000 et 300 000 Chinois. **Coventry** (Angleterre) est ravagé par la Luftwaffe le 14 novembre 1940 (568 morts). Le 7 décembre 1941, la marine japonaise attaque la base américaine de **Pearl Harbor** (Hawaï) sans déclaration de guerre, faisant 2 500 morts (voir dossier G&H n° 4). En avril 1942, à **Bataan** (Philippines), près de 500 Américains et 2 500 Philippins capturés par les Japonais meurent dans une marche forcée.

Une onde de choc, ressentie sous les ailes comme lors des bombardements sur l'Europe, et quelqu'un crie « *Flak!* » par réflexe. Tibbets m'avouera plus tard que c'était lui. Le mitrailleur arrière dit alors que c'était une onde de choc, qu'une seconde nous arrive droit dessus, puis une troisième, chaque fois un peu moins forte. Le zinc encaisse, avec un bruit de métal froissé. Nous faisons demi-tour, pour voir de nos yeux le nuage, la ville d'Hiroshima. Tout le monde attend notre rapport. Le général Leslie Groves [*le patron militaire du programme Manhattan, NDLR*] veut savoir. Les scientifiques veulent savoir. Même Harry Truman veut savoir!

Et que voyez-vous ?

Nous sommes dans l'angle sud-est d'Hiroshima. La ville a disparu sous une épaisse fumée. Cela ressemble à un chaudron de goudron noir, bouillant. On distingue quelques incendies en périphérie sud de la ville. Un gigantesque champignon de fumée blanche monte lentement dans le ciel. Il s'élève déjà à 12 000 m. Après une heure de vol, nous sommes à 580 km de l'explosion et pouvons toujours l'apercevoir. Notre radio, Dick Nelson, envoie un message — « *Résultats excellents* » — dicté par Ferebee. Bob Lewis, le copilote, lâche : « *Mon Dieu, regardez grimper ce fils de pute!* » (« *My God, look at this sonofabitch go!* »). Tibbets, lui, reste silencieux et allume sa pipe pour décompresser un peu.

Comment se déroule le retour vers Tinian ?

Beaucoup plus tranquillement que vous ne l'imaginez. Dans l'habitacle, les langues se délient. Nous pensons tous que cette foutue guerre est terminée ! Nous nous posons sans problème à North Field à 14 h 58, et coupons les moteurs. Le vol a duré 12 heures et 13 minutes. Aussitôt une nuée de gradés nous tombe dessus, nous décore sur le champ et nous entraîne, Tibbets, Ferebee et moi, pour un débriefing pointu. Il y a plus de généraux et d'amiraux que je n'en ai jamais vus. Je suis ivre de fatigue et je file dormir sous ma tente. De là, nous attendons que le Japon annonce sa reddition.

Avec le recul, que pensez-vous de la mission ?

Je crois que nous avons fait ce qu'il fallait. L'état-major avait fait des estimations de pertes en cas d'invasion terrestre de l'archipel du Japon, entre un million et un million et demi de morts dans nos rangs. Je crois qu'ils étaient en dessous de la vérité. Nous aurions sûrement perdu deux millions d'hommes. Avant notre mission, les Mariannes étaient pleines d'hôpitaux de campagne, prêts à accueillir les futurs blessés. À Tinian et Saipan [*autre île des Mariannes, conquise*

en juillet 1944, NDLR], on voyait les *Seabees* [membres du génie de la Navy, NDLR] en ériger à tour de bras. Le ministère de la Guerre avait déjà commandé une première fournée de 250 000 *body bags*, pour parer à toute éventualité.

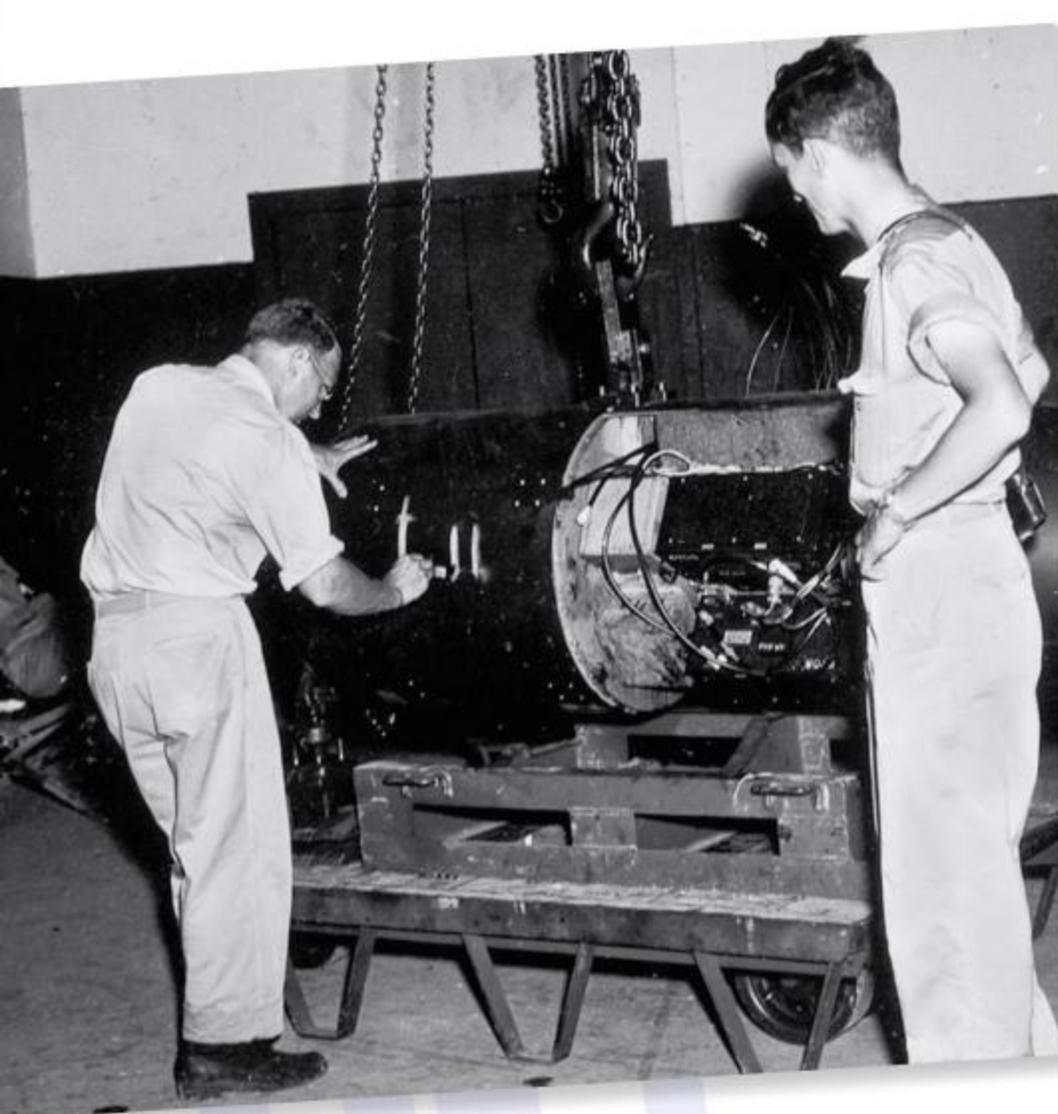
Vous n'avez pas d'états d'âme vis-à-vis des victimes ?

Tous les Japonais se préparaient à combattre, au besoin avec des tiges de bambou. Ils n'allaient pas se rendre. Les écoles avaient été fermées et tous les gamins de plus de 8 ans commençaient à recevoir une formation militaire. Si nous avions débarqué, cela aurait été un massacre sans nom. La quasi-totalité de la population nippone aurait pu être rayée de la carte. Alors, non, je ne regrette pas d'avoir fait ce que nous avons fait. Je pense sincèrement que l'utilisation de la bombe atomique a sauvé beaucoup de vies, surtout japonaises. Et la mienne aussi, au passage.

Quel accueil vous est réservé après le bombardement ?

Nous sommes des héros. Il n'y a pas un GI dans le Pacifique qui ne soit pas en faveur de la bombe atomique. Les ex-prisonniers de guerre américains nous en sont particulièrement

« L'utilisation de la bombe atomique a sauvé beaucoup de vies, surtout japonaises. »



reconnaissants : ils étaient des milliers, internés au Japon, qui auraient été exécutés si nous avions débarqué. Après la guerre, il y a eu forcément des gens pour dire que nous n'aurions pas dû larguer la bombe A. Pour Tibbets, Ferebee et moi, Hiroshima était simplement une mission de plus. Nous en avions déjà accompli beaucoup. C'est juste une autre bombe, après toutes celles que nous avons larguées sur l'Europe et l'Afrique du Nord.

Et si c'était à refaire ?

Je le referais. Dans les mêmes circonstances, oui. Nous combattons un ennemi résolu à ne pas se rendre. En temps de guerre, on est amené à faire des choses très discutables. Où était la moralité à **Coventry** ? À **Bataan** ? À **Nankin** ? À **Pearl Harbor** ? Quand une nation se retrouve en guerre, elle se doit de tout faire pour gagner. Le Japon, jusque-là, n'avait jamais rien lâché, rien concédé. Ceux qui nous reprochent d'avoir largué la bombe, essentiellement les jeunes générations, ne comprennent pas quelque chose de fondamental : nous voulions tous en finir.

Avez-vous eu l'occasion de parler à des Japonais ?

Oui, parfois. Cela va vous surprendre,

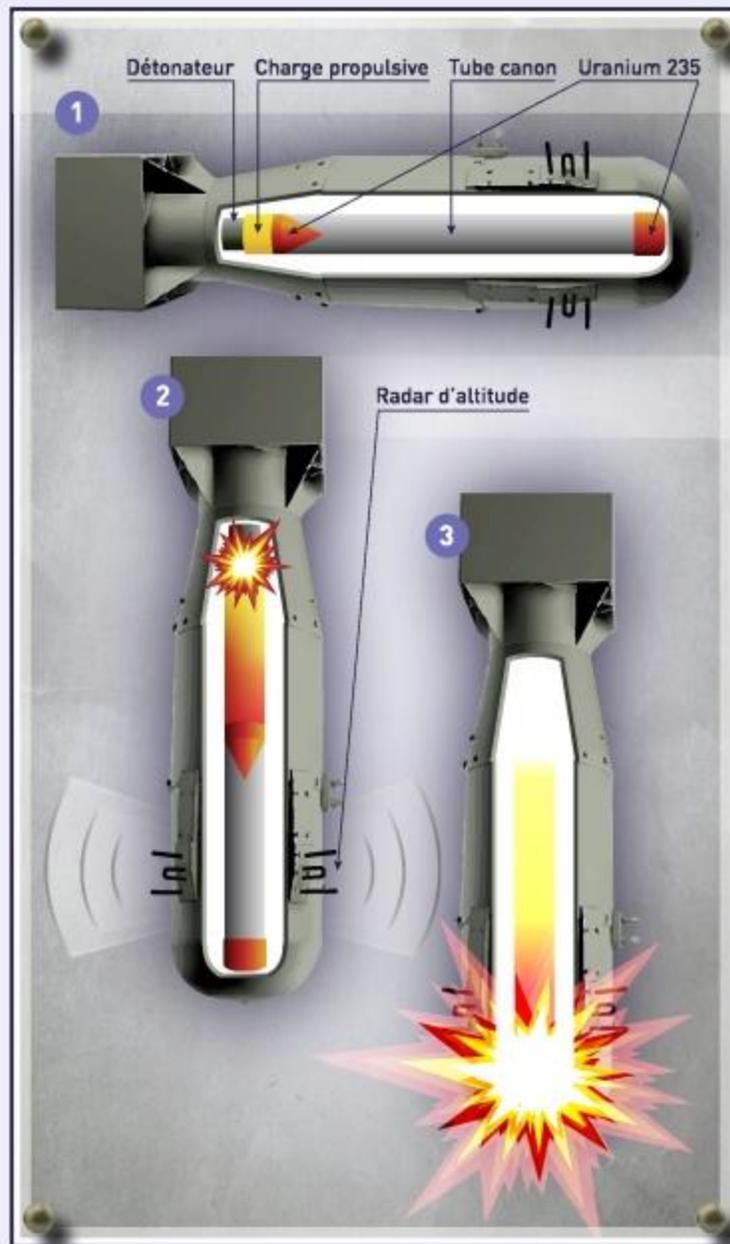
mais ils m'ont plutôt exprimé de la gratitude. Il y a cet ancien paysan qui m'a remercié car si nous n'avions pas été là, il serait resté dans les couches socio-économiques les plus pauvres : la Bombe a éradiqué le système des castes. Un jour, à Louisville (Kentucky), un homme s'est présenté en qualité d'ancien kamikaze. Ma première réaction a été de me dire : « *Il n'a pas été très bon dans son job, celui-là !* » Il m'a alors expliqué que nous lui avons sauvé la vie, car sa mission contre la flotte américaine avait été annulée juste après le bombardement d'Hiroshima. Il nous en était éternellement reconnaissant.

L'expérience a-t-elle changé votre regard sur la guerre ?

Elle m'a convaincu que les guerres ne règlent rien, et les bombes atomiques non plus. Je suis allé au Japon juste après la capitulation. Je me suis rendu à Nagasaki, le 15 septembre 1945. Le problème, c'est que les scientifiques ont grossièrement sous-estimé les effets des radiations. Ces armes ne devraient même pas exister. J'aimerais qu'elles soient abolies une bonne fois pour toutes. Mais la nature de l'Homme est ainsi : si mon ennemi possède une telle arme, j'essaierai toujours d'en avoir une de plus que lui. ■

■ Comment fonctionne la Bombe

Les noyaux atomiques de certains métaux lourds, comme l'uranium 235, ont la particularité de se scinder spontanément en deux noyaux. Ce phénomène, appelé fission, s'accompagne de la conversion d'une infime quantité de matière en une énorme quantité d'énergie, en vertu de l'équation d'Einstein (selon laquelle l'énergie est égale à la masse élevée au carré de la vitesse lumière). Mais la fission libère également des neutrons (particules du noyau électriquement neutres) qui viennent perturber d'autres atomes d'uranium et déclencher de nouvelles fissions. À condition de réunir une masse suffisante – dite « critique » – d'uranium 235, on s'assure d'une production de neutrons exponentielle et l'on obtient une « réaction en chaîne » incontrôlable, produisant toujours plus de neutrons, de fissions... et d'énergie destructrice.



1 Afin d'éviter une réaction en chaîne spontanée, la masse critique d'uranium 235 est scindée en un projectile de 39 kg et une cible de 26 kg, placés chacun aux extrémités d'un « tube canon » de 1,8 m. Une charge propulsive doit projeter le premier sur la seconde le long du tube.

2 Le largage intervient à 9 500 m d'altitude, mais l'explosion est déclenchée 43 secondes plus tard à 600 m par le radar d'altitude intégré à la bombe, ce qui laisse à l'*Enola Gay* le temps de s'éloigner. Le détonateur met à feu la charge propulsive de cordite, un explosif.

3 À 300 m par seconde, le projectile percute la cible, produisant instantanément la masse critique. Et la réaction en chaîne démarre... 1,7 % seulement de l'uranium parvient à fissionner avant que l'engin ne soit volatilisé, mais sa puissance équivaut à 16 000 t de TNT.

« Nous sommes trois médecins »

Propos recueillis par Rafaële Brillaud à Hiroshima (Japon), le 13 novembre 2013



Au centre de secours de Fukuromachi, non loin de l'actuel Mémorial de la paix au cœur d'Hiroshima, des volontaires tentent de soigner les victimes de la Bombe. Le Japon, cible depuis plusieurs mois d'attaques incendiaires répétées, est à court de médicaments.

G&H: Vous êtes un survivant du bombardement atomique qui a frappé Hiroshima le 6 août 1945. Êtes-vous originaire de cette ville ?

Shuntaro Hida: Je suis né en effet à Hiroshima, en 1917, mais c'est un pur hasard. Mon père, banquier, est envoyé dans cette ville pour diriger un établissement. Il y fait la connaissance de ma mère et se marie. Mais avant mon premier anniversaire, il est muté à Oita, puis Tokyo et Osaka. Je ne retrouve ma ville natale qu'à la fin de mes études universitaires de médecine, quand je suis affecté à l'hôpital militaire. Nous sommes en 1944, un an avant l'explosion de la bombe atomique.

Comment la guerre débute-t-elle pour vous ?

À l'université déjà, des anciens militaires nous enseignent comment porter des fusils. Puis je suis enrôlé un an avant la fin de mes études. Réglementairement, je ne peux pas devenir médecin militaire car je n'ai pas encore le diplôme. Je mets donc le fusil sur l'épaule, comme simple soldat. Jusqu'à ce qu'un gradé apprenne par accident que j'ai étudié la médecine. Il se met en colère, car il revient du front et sait combien l'armée manque de médecins !

Quel est votre sentiment à l'hôpital militaire d'Hiroshima ? Pensez-vous

que le Japon peut sortir victorieux ?

Nous soignons des militaires de l'armée de terre, blessés au front ou malades. Grâce à leurs témoignages, je sais que le gouvernement. Les patients qui reviennent des combats que l'on est censé avoir gagnés me disent : « *On a perdu, on a perdu...* » À l'hôpital, il suffit d'un peu de bon sens pour comprendre que nous n'avons aucune chance de l'emporter. Dès les premiers jours de 1945, beaucoup de Japonais sont persuadés de la supériorité de l'armée américaine en dépit des comptes rendus de victoire diffusés quotidiennement par les autorités. Ces communiqués ne trompent

pour 30 000 blessés »

personne : de nombreuses grandes villes du Japon avaient déjà subi des bombardements aériens massifs, jusqu'à leur totale destruction par le feu.

Qu'en est-il à Hiroshima ?

Des B-29 survolent la ville tous les jours et, à chaque fois, nous mettons les patients à l'abri. Mais, chose étrange, elle n'est pas bombardée. Je me dis qu'il doit y avoir une raison. Jamais toutefois je ne pourrais imaginer qu'une bombe atomique est en projet. Après la guerre, je suis allé aux États-Unis et, en consultant des archives, j'ai appris que la ville d'Hiroshima avait été « réservée » en vue de l'ultime attaque...

La bombe surnommée *Little Boy* est donc lâchée le 6 août 1945 au matin sur Hiroshima. Comment avez-vous survécu ?

La veille, au milieu de la nuit, je pars en urgence soigner une petite fille

qui vient d'avoir une crise cardiaque dans le village d'Hesaka, à 7 km au nord de la ville. C'est ainsi que j'ai eu la vie sauve. Le 6 août au matin, la jeune malade est tombée dans un sommeil profond et je m'apprête à lui faire une piqûre.

Au moment d'expulser l'air de la seringue, je lève les yeux et je vois le ciel bleu, sans nuage. Un seul, un B-29. Juste au-dessus d'Hiroshima. Je me dis que ça doit être pour observation, comme d'habitude. Je m'apprête à enfoncer l'aiguille dans le bras de l'enfant quand la bombe explose.

Que se passe-t-il alors ?

Malgré la distance, une lumière éblouissante et une terrible sensation de chaleur. Je crois que je vais être brûlé partout sur le corps. Mais si les gens ont eu des brûlures jusqu'à

4 km de l'épicentre, à 7 km nous n'en avons pas eu. Quelques secondes plus tard, une violente rafale de vent s'abat sur le village. Les volets coulissants, les panneaux de bois, les toits de chaume, tout s'envole autour

de moi comme autant de bouts de papier. Je suis projeté sur plus de 10 m à travers deux pièces. Une bonne quantité de bois me tombe dessus dans un vacarme assourdissant. Mon corps entier est endolori. Mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon nez sont remplis de boue. Je rampe vers l'extérieur et je regarde vers

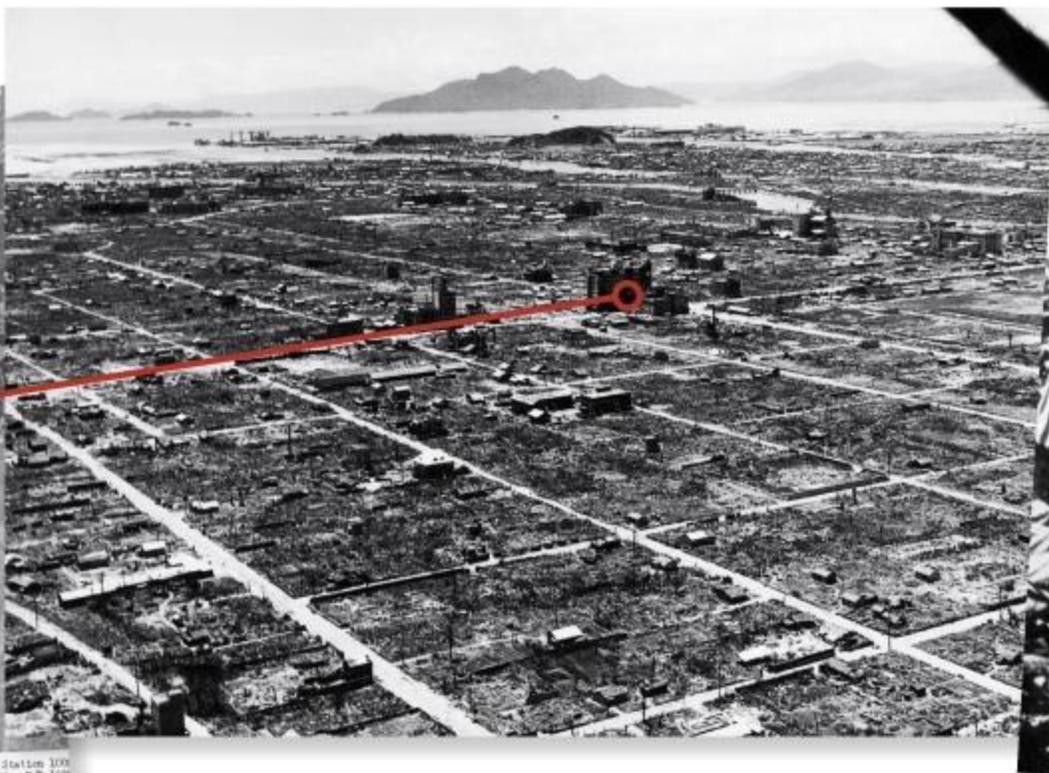
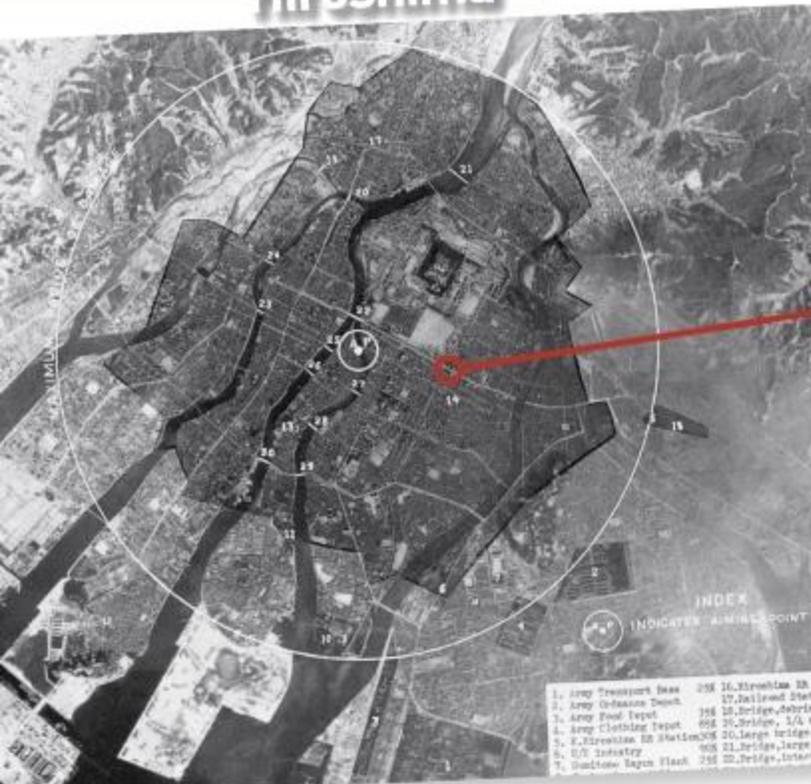
Hiroshima. Beaucoup de témoins de cette scène sont morts aujourd'hui... Je vois un grand cercle de feu flotter dans le ciel bleu, au-dessus de la ville. Comme une bague. Au milieu de l'anneau, un nuage blanc commence à se former, puis à grossir, jusqu'à

« Mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon nez sont remplis de boue. »



Né le 1^{er} janvier 1917 à Hiroshima, qu'il quitte l'année suivante, **Shuntaro Hida** est étudiant en médecine quand éclate la Seconde Guerre mondiale. D'abord enrôlé comme simple soldat (photo), il est affecté le 1^{er} août 1944 à l'hôpital militaire de sa ville natale. Une fois démobilisé, cet homme marié et père de deux enfants consacre sa vie à soigner les *hibakusha* (voir p. 18). Il devient notamment le directeur de la Confédération japonaise des organisations de victimes des bombes A et H (Nihon Hidankyo en japonais), groupe de pression formé en 1956 pour améliorer l'aide aux victimes et abolir les armes nucléaires. À 98 ans, cet infatigable activiste tient toujours des conférences et s'inquiète aujourd'hui pour la santé des habitants de Fukushima depuis l'accident nucléaire de mars 2011 (ci-contre, lors de la Conférence internationale pour un monde sans nucléaire qui s'est tenue à Yokohama, en janvier 2012).





L'explosion de la Bombe tue la quasi-totalité des habitants dans un rayon de 3,5 km autour du « point zéro » (au centre de la photo ci-dessus, prise en septembre 1945). Tous les bâtiments placés dans un rayon de 1,6 km sont totalement rasés, à l'exception d'une cinquantaine d'édifices bétonnés, conçus pour résister aux séismes, comme celui qui est pointé en référence. Les incendies s'étendent au total sur 11 km².

toucher le cercle incandescent. Le nuage blanc se transforme alors en boule de feu, énorme, et se met à monter dans le ciel, en prenant la forme d'un champignon. Au-dessous du *kinoko gumo* [« nuage champignon »], des colonnes de flammes jaillissent et écrasent toute la ville. Je suis terrifié. Je n'ai jamais vu ça. Petit, j'avais assisté à l'éruption d'un volcan, le mont Asama, et j'ai cette image en tête. Je suis conscient qu'une chose épouvantable est en train de se passer à Hiroshima.

Votre premier réflexe est pourtant d'emprunter un vélo pour regagner le centre au plus vite, pourquoi ?
Je suis rempli d'effroi, mais je suis

Le nombre des victimes restera à jamais inconnu

Le bombardement d'Hiroshima et ses suites sur deux à quatre mois auraient causé 90 000 à 166 000 morts sur les 350 000 habitants de la ville, estime la Fondation pour la recherche sur les effets des radiations (Radiation Effects Research Foundation), un organisme nippo-américain. À Nagasaki, le bilan serait de 60 000 à 80 000 morts, sur une population de 260 000 habitants – le relief tourmenté de la ville y a réduit l'effet destructif de la bombe *Fat Man*, pourtant de puissance supérieure : 21 000 tonnes d'équivalent TNT, contre 16 000 à l'arme *Little Boy* larguée sur Hiroshima. L'amplitude des estimations tient au chaos qui règne à l'époque : les dossiers administratifs sont détruits ; des familles entières périssent, ne laissant personne pour signaler les disparus ; un nombre inconnu de travailleurs forcés sont présents dans les deux villes. L'étude des populations irradiées à Hiroshima et Nagasaki a fourni une grande partie des connaissances actuelles sur les effets sanitaires des expositions aux rayonnements ionisants. Le suivi de 120 321 survivants depuis 1950 a mis en évidence 31 % de leucémies en excès, sans compter 4,8 % de cancers et 1 % d'autres pathologies (maladies respiratoires, cardiaques, digestives...) supplémentaires par rapport à la normale. L'exposition aux rayonnements n'aurait pas cependant produit de hausse significative des maladies héréditaires.

médecin, officier de surcroît. Le sens du devoir me commande. Seule cette vanité me fait vaincre la peur et me pousse à pédaler de toutes mes forces. Je longe les digues du fleuve Ota recouvertes de gravats, le vélo cahote péniblement. À mi-chemin, j'aperçois des silhouettes noires. Elles tendent les bras à l'horizontale, la paume des mains vers le sol, et portent des vêtements en lambeaux. L'une des silhouettes s'approche de moi en titubant. C'est

à ce moment-là que je comprends qu'elle n'est pas habillée mais nue, en sang. Les lambeaux de tissus ne sont autres que sa peau qui pend. Impossible de distinguer si j'ai devant moi un homme ou une femme, un soldat ou un civil. La tête est singulièrement grosse, dénuée de nez et avec des lèvres gonflées qui semblent occuper la moitié du visage.

Je suis tellement horrifié que je recule. L'individu trébuche sur mon vélo et tombe par terre. Cette chute me rappelle qu'il s'agit d'un être vivant et, comme je suis médecin, je retourne sur mes pas. J'essaie de prendre un pouls, mais je n'ai nulle part où toucher, je ne reconnais rien. La personne est partie sous mes yeux... Elle a dû marcher 3 ou 4 km avant de tomber là, devant moi. C'est mon tout premier patient irradié d'Hiroshima. J'en ai soigné beaucoup d'autres depuis, mais je n'ai jamais réussi à comprendre comment on peut mettre un être humain dans cet état-là.

« On laisse les patients par terre et on les regarde mourir. J'abandonne vite l'idée de pouvoir les soigner. »

Après cette première rencontre, que décidez-vous ?

Je continue vers Hiroshima. Les berges du fleuve sont couvertes de corps brûlés. Les cadavres flottant au fil de l'eau sont encore plus nombreux. D'innombrables survivants se traînent sur la rive, rampent les uns sur les autres. Je vois deux barques métalliques descendre la rivière. Des soldats rament sous le commandement d'un jeune officier que je connais.

Arrivé à ma hauteur, il me dit : « *Docteur, retournez à Hesaka tout de suite ! Il y a une multitude de blessés. Ils vous attendent.* » Il me serre la main et promet de me donner des nouvelles de l'hôpital militaire. Je ne l'ai jamais revu.

De retour à Hesaka, vous improvisez un hôpital de fortune...

Je présente les mesures à prendre d'urgence : sonner le tocsin, rassembler les villageois, servir aux blessés du riz pris à l'armée, préparer un lieu pour la crémation des cadavres... Au début, les patients sont principalement des brûlés. Je vois tout de suite qu'ils ne survivront pas avec des plaies aussi importantes. À l'époque, on ne sait pas bien soigner les brûlures. On les badigeonne d'acide borique, alors qu'aujourd'hui on ne met rien dessus, on se contente de les laver. La femme d'un docteur parti au front nous apporte son stock d'acide, mais ce n'est pas assez. Je demande donc aux paysans de



Taniguchi Sumiteru, 16 ans, est gravement brûlé au dos et aux bras par l'éclair de la bombe qui frappe Nagasaki le 9 août. Il en réchappe et quitte l'hôpital en mars 1949. Devenu président d'une association de victimes et militant contre les armes nucléaires, il vit toujours à Nagasaki.



nous fournir de l'huile de soja, de tremper des charpies dedans et de les appliquer partout sur les blessures.

Comment les blessés sont-ils abrités ?

Les rescapés, une fois arrivés au village, n'ont nulle part où aller car les maisons sont détruites. Ils se couchent dans la cour de l'école primaire ou sur les chemins. Le 7 août au matin, ils sont déjà 10 000. À la fin du troisième jour, on en compte 30 000 dans un village de 1 300 habitants à l'origine. Les patients sont partout, impossible de circuler. Nous sommes trois médecins seulement et nous n'avons que peu d'instruments. On enraye néanmoins des hémorragies, on pose des points de suture, on extrait quantité de morceaux de verre, on pratique des amputations. Je n'avais jamais réalisé ce type d'opération mais, à ce moment-là, je ne peux pas refuser, dire que ce n'est pas ma spécialité. Il faut le faire. Tout est à faire. Surtout, nous confirmons les décès, pour que les cadavres puissent être transportés à l'écart et incinérés. Un groupe de brancardiers refait sans cesse de sinistres allers-retours vers le petit bois à l'autre bout du village. Ils ont beau s'épuiser à la tâche, le nombre de cadavres ne semble pas vouloir décroître.

Au bout de quelques jours, vous notez des signes d'amélioration parmi vos patients. Puis une étrange épidémie les frappe...

Durant la semaine qui a suivi le bombardement, nous avons le temps d'organiser l'hôpital de campagne.

Des moustiquaires sont suspendues à des perches, le sol est recouvert de nattes. Le personnel soignant est renforcé par des médecins et des infirmiers envoyés par les hôpitaux militaires de chaque district. Et nous sommes aidés par des nuées de mouches qui couvrent les plaies des blessés. De gros asticots blancs nettoient la peau gangrenée de nos malades en la débarrassant des tissus nécrosés. Nous nous attendons alors à ce que les patients qui sont légèrement brûlés ou en voie de guérison se rétablissent rapidement. Mais au bout d'une semaine, nous constatons l'effet des radiations. Cela commence par une forte poussée de fièvre, à plus de 40 °C. Puis les patients se mettent à cracher une grande quantité de sang. L'hémorragie touche leur nez, leur bouche, leurs yeux. C'est terrifiant, parce qu'un œil ne saigne jamais d'habitude. Là, ça coule sans arrêt ! Puis des taches violettes apparaissent sur les peaux qui ne sont pas brûlées, comme si les corps étaient tamponnés avec de l'encre. L'intérieur de la bouche des malades devient noir et pourrit. Cela sent si mauvais

qu'on a du mal à s'approcher. À la fin, les cheveux tombent dès qu'on les touche. Les patients se retrouvent alors en moins d'une heure dans un état critique et meurent dans la douleur.

Savez-vous de quoi il s'agit ?

Nous ne comprenons rien du tout. Nous pensons à une épidémie de fièvre typhoïde ou de dysenterie. Nous procédons la nuit à des autopsies, mais je ne retrouve aucun des signes caractéristiques de ces maladies. La seule chose que nous constatons, deux à trois semaines après, quand nous avons les moyens de faire des examens plus poussés, c'est la disparition des globules blancs.

Quand apprenez-vous que vous êtes rescapé d'un bombardement atomique ?

Quelques jours plus tard. La station radio de la marine impériale de Kure capte une émission de la radio américaine où l'on déclare avoir utilisé une bombe atomique à Hiroshima. Mais ces mots ne signifient rien pour moi. Le syndrome que nous sommes incapables de définir clairement peut désormais s'expliquer par l'exposition à des radiations entraînant un dérèglement du système sanguin. Mais nous sommes tout aussi impuissants à enrayer un mal contre lequel il n'existe aucun traitement efficace.

En informez-vous vos patients ?

Les circonstances ne me le permettent pas ! Ils sont entre la vie et la mort. Six mois plus tard, une fois la situation un peu calmée et avec la relève des hôpitaux, je pourrai. Mais, là, c'est inenvisageable.

Vous remarquez également qu'étrangement des personnes qui n'ont pas été directement exposées présentent les mêmes symptômes que les irradiés...

Au moment de l'explosion, un homme se trouve par chance dans l'abri creusé au fond de son jardin. La maison s'effondre sur sa femme, des incendies se déclarent partout... Lorsqu'il sort de l'abri, il porte sa femme sur son dos et s'enfuit. Je soigne leurs blessures. Quatre jours après le bombardement, ce monsieur repart vers Hiroshima sous un soleil radieux. Après avoir, non sans peine, localisé ce qui reste de sa maison, il dégage l'abri des

Pour en savoir +

À lire • *My True Course.*

Northumberland to Hiroshima, Theodore Van Kirk et Suzanne Simon Dietz, Red Gremlin, 2012.

• *Now It Can Be Told: the Story of the Manhattan Project*, Leslie M. Groves, Da Capo Press, 1983.

• *The Manhattan Project: The Birth of the Atomic Bomb in the Words of Its Creators, Eyewitnesses, and Historians*, Richard Rhodes, Cynthia Kelly, Black Dog & Leventhal, 2009.

• *Ruin from the Air: The Atomic Mission to Hiroshima*, Gordon Thomas, Max Morgan-Witts, Scarborough House, 1990.

• *Little Boy, récits des jours d'Hiroshima*, Shuntaro Hida, Quintette, 1984.

• *Return of the Enola Gay*, Paul Tibbets, Mid Coast, 1998.

• *Gen d'Hiroshima*, Keiji Nakazawa, manga en 10 tomes, Vertige Graphic, 2003-2007 (pour l'édition française).

• *Journal d'Hiroshima*, Michihiko Hachiya, Tallandier, 2011.

• *Hiroshima*, John Hersey, Tallandier, 2011.

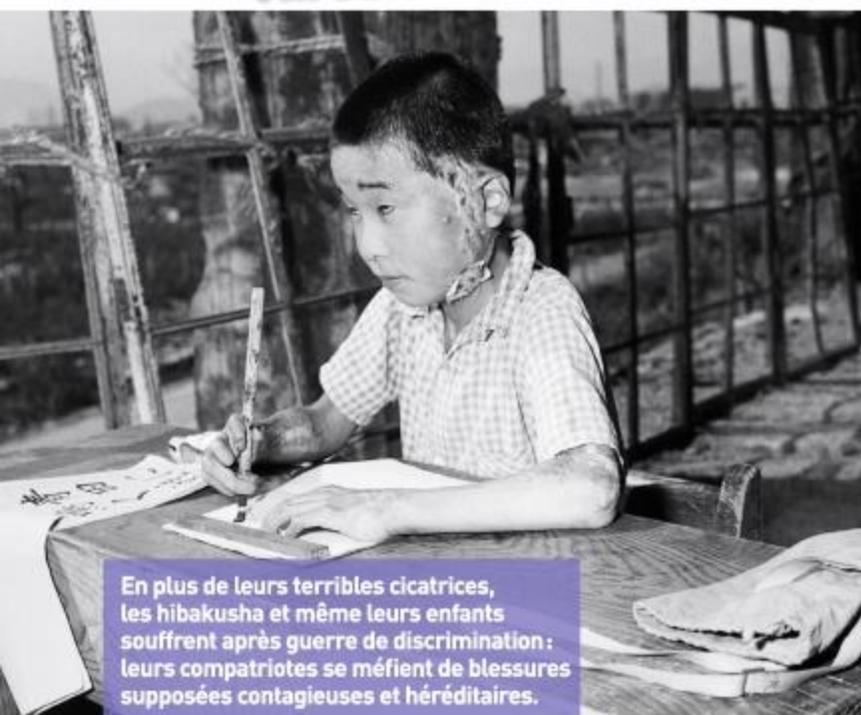
• *Notes de Hiroshima*, Kenzaburô Ôé, Gallimard, 1996 (paru en 1965 au Japon).

À voir • *Above and Beyond*, film de Melvin Frank et Norman Panama, avec Robert Taylor dans le rôle de Paul Tibbets, 1952.

• *Pluie noire*, film de Shôhei Imamura, 1989.

• *White Light, Black Rain: the Destruction of Hiroshima and Nagasaki*, documentaire de Steven Okazaki, HBO, 2007.

À visiter • Musée du Mémorial de la paix à Hiroshima.



En plus de leurs terribles cicatrices, les hibakusha et même leurs enfants souffrent après guerre de discrimination : leurs compatriotes se méfient de blessures supposées contagieuses et héréditaires.

Pikadon est le surnom donné à la bombe atomique par les survivants. Il vient de la contraction de deux onomatopées, « *pikapika* » (pour éclair) et « *don* » (pour détonation).

Le terme **hibakusha** (« personnes irradiées ») désigne au Japon les survivants des bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki. Ils sont aujourd'hui moins de 200 000 à être encore en vie.

décombres et revient au village avec des vêtements, de la literie et divers objets qu'il a pu sauver. Après s'être lavé au puits, il aperçoit sur ses genoux des cloques de la grosseur d'un pouce. Le lendemain, les cloques recouvrent ses jambes pratiquement des chevilles jusqu'aux genoux. Il doit plusieurs fois extraire le liquide avec une aiguille ; cela dure cinq jours. Un soir, je vois sa femme qui l'étreint, en pleurs. Il vient de rendre son dernier soupir, après s'être complètement vidé de son sang. Le jour même, aux environs de midi, il m'avait souri et invité

à passer prendre le thé chez eux quand tout serait fini ! « *J'étais dans l'abri, je n'ai pas été touché par leur sacré pikadon...* », a-t-il dit. Énormément de personnes sont mortes ainsi... De nombreux mois ont passé avant que nous comprenions les effets des radiations résiduelles.

Quelle aide pouvez-vous vraiment apporter à tous ces irradiés ?

Nous ne savons pas quoi faire. Aujourd'hui, on peut hospitaliser, poser des perfusions. À l'époque, nous n'avons aucun équipement. Donc, en simplifiant, on laisse les patients par terre et on les regarde mourir, c'est tout. Vous savez, quand on est médecin, on a une mission, on est là pour soigner les gens. Mais, au bout de trois jours, j'abandonne cette idée. Parce que je ne sais absolument pas comment sauver ces patients. Tout ce que j'essaie de faire, c'est d'écouter leurs derniers souhaits, rester à leurs côtés, les encourager.

Vous restez jusqu'en décembre à Hiroshima. Comment faites-vous pour tenir, où puisez-vous la force ?

Je n'ai pas le choix, je ne peux pas fuir. Pour moi, le pire, c'est les effets de la radioactivité. C'est le plus grave crime de la bombe atomique. Les blessures, les brûlures, cela se soigne. La radioactivité, en revanche, blesse le corps en profondeur. Elle provoque le cancer, des leucémies... Nous n'en savions rien à l'époque.

Tout comme vous ne savez rien de la troisième vague de malades qui se présente bientôt...

Après les victimes directes de l'irradiation, qui présentent des symptômes très violents, on en voit arriver d'autres qui n'ont apparemment aucune anomalie. Elles se disent d'abord fatiguées. Elles ont l'impression que leur corps est lourd, qu'elles ne peuvent plus tenir debout. Puis elles restent de plus en plus couchées, perdent leur force physique et partent comme ça... J'ai vu beaucoup de patients qui éprouvaient cette lourdeur un peu particulière. Nous tous, quand nous faisons trop d'effort, quand nous travaillons trop, nous nous sentons lourds. Nous pouvons comprendre cette sensation, mais nous n'avons jamais imaginé en mourir.

Vous êtes un témoin direct de l'explosion. Avez-vous souffert des radiations ?

On me pose souvent cette question !

Je n'ai pas connu cette sensation de lourdeur. Vous savez, l'impact des radiations varie en fonction des capacités physiques de chaque individu. J'ai eu deux patients, deux lycéens qui étaient à 2 km de l'épicentre de l'explosion. L'un est mort au bout d'une semaine, l'autre vit encore aujourd'hui !

Comment vivez-vous l'après-guerre ?

Je travaille dans un hôpital militaire mais, en 1947, je suis licencié car je ne partage pas l'opinion de l'armée américaine [sur l'effet à long terme des radiations, NDLR] qui occupe alors le Japon. Personne ne veut m'employer, je n'ai donc pas d'autre choix que d'ouvrir ma propre clinique. Je n'ai pas d'argent, pas de terrain, pas de maison. Mes patients irradiés, ces gens qui n'ont habituellement pas les moyens de se payer des soins médicaux, se regroupent, font un don et construisent un bâtiment pour moi !

Vous avez consacré toute votre vie à soigner les hibakusha. Quel était leur état de santé ?

Je me considère comme le seul médecin capable de se mettre à leur place puisque j'ai été moi-même irradié. J'ai soigné au moins 6 000 *hibakusha*. Pour la plupart, ils ne se sentaient pas bien, ils allaient voir leur médecin et on leur disait qu'il n'y avait pas de problème. Ne sachant plus quoi faire, ils venaient me voir. Je les écoutais, je notais leurs symptômes. Le plus souvent, les patients souffraient de fatigue et, à cause de cela, ne pouvaient pas vivre normalement. Ils ne pouvaient pas travailler, ni aller à l'école. En plus, ils faisaient l'objet de multiples discriminations, la plus dure étant qu'ils ne parvenaient pas à se marier. Je conseillais à mes patients d'adopter le mode de vie le plus sain possible. Je leur détaillais les choses à ne pas faire pour éviter de tomber malade. Je faisais de mon mieux pour qu'ils prennent leur vie en main et décident avec détermination de rester en bonne santé. Aujourd'hui les gens pensent que, quand on tombe malade, il suffit d'aller consulter un médecin pour recouvrer la santé. Mais quand vous êtes irradié, vous pouvez aller où vous voulez, ça ne marchera pas. Il faut être déterminé à se protéger soi-même, parce que personne d'autre ne pourra vous aider. ■

L'avis de la rédaction de G&H

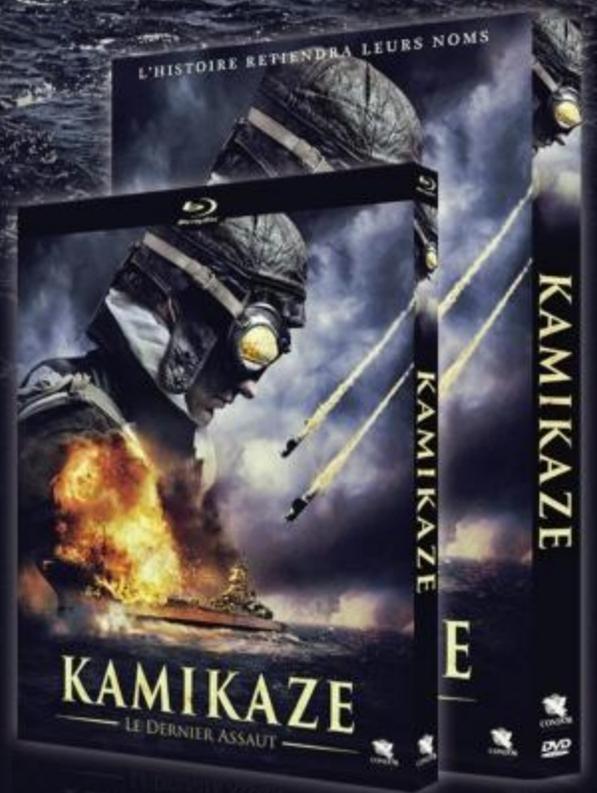
Le 6 août 1945, ils n'étaient éloignés que de quelques kilomètres, mais c'est un univers qui sépare nos deux témoins. Comme ses équipiers des bombardiers atomiques, Dutch Van Kirk s'est toujours accroché à la vision américaine officielle de 1945 : ce qu'il accomplit est justifié par le désir d'en finir et de limiter ainsi les pertes, y compris chez les Japonais. Pas de doute pour lui, la Bombe a terminé la guerre. Cette vision est compréhensible et respectable (notre témoin, qui a combattu en Europe à l'époque où la Luftwaffe avait des crocs, a fait largement la preuve de son courage), mais elle est limitée. Certes, les attaques atomiques ont joué un rôle déterminant dans la capitulation japonaise, ne serait-ce qu'en fournissant à l'empereur un prétexte imparable pour s'incliner. Mais il ne faut pas oublier l'assaut de l'Armée rouge en Mandchourie, le jour même du raid sur Nagasaki : en une semaine, c'est une armée japonaise de 1,2 million d'hommes qui est anéantie. Or, ce désastre dépasse largement le cadre militaire : la victoire de Staline menace l'archipel d'une conquête communiste, bien plus intolérable à Tokyo que la tutelle américaine. Lequel de ces éléments a le plus pesé ? Quelle a été la vraie motivation de l'attaque américaine : imposer la volonté de Washington au Japon, tester un armement nouveau, impressionner Staline ? Les historiens débattent toujours. Ce que ne perçoit pas en outre Dutch Van Kirk, au contraire de Shuntaro Hida, c'est que « la » Bombe n'est pas « une » bombe. Sa puissance, la durabilité et l'aspect imparable de ses effets la placent sur un autre plan philosophique et stratégique. Soixante-dix ans après le bombardement d'Hiroshima, ce caractère exceptionnel explique pourquoi la Bombe échappe aux militaires pour rester dans le domaine politique. D'où on espère qu'elle ne sortira jamais.



KAMIKAZE

LE DERNIER ASSAUT

LE 24 AOÛT
EN DVD, BLU-RAY
ET VOD



VOIR LA BANDEANNONCE



Le Fond de
l'Aviation

SCIENCE VIE
GUERRES
& Histoire

RMC
INFO TALK SPORT



Le duc de Windsor Édouard visite en 1937 un centre de formation des cadres du parti nazi, l'Ordensburg Krössinsee en Poméranie. À ses côtés, Robert Ley, directeur du Front allemand du travail (Deutsche Arbeitsfront) et partisan d'Hitler de la première heure.

Quand l'ancien roi d'Angleterre conseillait à Hitler de bombardier son propre pays

« Si les Allemands bombardaient l'Angleterre efficacement, cela pourrait apporter la paix. Il semblait beaucoup espérer que cela viendrait. Il veut la paix à tout prix [...] » Le « il » cité dans ce rapport rédigé le 25 juin 1940 à l'attention du dictateur espagnol Franco par le diplomate Don Javier Bermejillo n'est pas n'importe qui : c'est son vieil ami l'ex-roi d'Angleterre Édouard VIII, qui a abdicé en décembre 1936 et est devenu duc de Windsor. Ce n'est là qu'une des accablantes pièces réunies par Karina Urbach, historienne à l'université de Londres, dans un livre intitulé *Go Betweens for Hitler* (Oxford Univ. Press). Comme son nom l'indique, l'ouvrage est centré autour des contacts entre les membres de la famille royale britannique et leurs cousins allemands gagnés au nazisme, comme Charles-Édouard de Saxe-Cobourg (petit-fils de la reine Victoria, agent d'influence

de Ribbentrop auprès de la reine Marie, épouse de Georges V, et de ses fils) ou Philippe de Hesse (arrière-petit-fils de Victoria, affilié à Göring). L'existence d'une internationale du sang bleu militante de l'*appeasement* (un maintien de la paix favorable à Hitler) n'est pas une nouveauté. « Nous avons toujours su qu'Édouard avait des sympathies nazies, convient Karina Urbach. Mais nous ne pouvons pas prouver la profondeur de son engagement. C'est chose faite. À mon avis, encourager une puissance étrangère à bombardier votre propre pays équivaut à de la trahison. » Comment expliquer l'attitude pro-nazie d'Édouard ? « Ses parents russes, le tsar Nicolas et sa famille [la tsarine Alexandra, petite-fille de Victoria, est la cousine de Georges V son père, NDLR], ont été tués par les bolcheviks, note Karina Urbach. Il est obsédé par la question, qu'il ne cesse d'aborder

par exemple quand, roi en 1936, il rencontre l'ambassadeur soviétique Maisky. » Convaincu que seule une alliance entre Berlin et Londres peut sauver le monde du communisme, antisémite virulent, Édouard est prêt à aller très loin. À Bermejillo, il professe en juin 1940 sa haine des responsables de la guerre, pour laquelle il blâme les juifs, les rouges mais aussi « [le ministre] Antony Eden avec ses gens du Foreign Office et d'autres politiciens qu'il aimerait voir coller au mur ». Une autre pièce retrouvée à Moscou dans les archives des services secrets (baptisés alors NKVD) explique qu'à l'été 1940 il négocie depuis Madrid avec Hitler la formation d'un gouvernement anglais et la conclusion d'une paix avec l'Allemagne, préalable à une alliance militaire contre l'URSS. À cette époque, le duc de Windsor, à qui a succédé sur le trône son frère Georges VI, ne représente

que lui-même. Churchill, qui n'ignore rien de ces gênantes manigances, s'en débarrasse en le nommant gouverneur des Bahamas. Reste qu'Édouard a déjà joué un rôle politique considérable : en 1935, il a ainsi soutenu le traité naval qui autorise une puissante Kriegsmarine au grand dam des Français. Et son attitude proallemande encourage Hitler à réarmer la Rhénanie en 1936. Difficile pourtant d'en savoir plus. « Tout le problème est que les archives britanniques relatives aux Windsor restent inaccessibles », regrette Karina Urbach, dont le livre raconte comment Georges VI a fait récupérer discrètement en Allemagne dès 1945 la correspondance compromettante de sa famille. Churchill, attaché à l'institution que représente la Couronne, passera tout sous silence. Mais l'histoire du rôle trouble des Windsor avant la guerre est tout sauf écrite. ■ Pierre Grumberg

Nicholas Winton, le « Schindler britannique », est décédé le 1^{er} juillet à 106 ans. Cet employé de la bourse de Londres en voyage à Prague en 1939 avait permis d'évacuer 669 enfants tchèques et slovaques, juifs pour la plupart, en leur trouvant des familles d'adoption ••• L'épave du voilier retrouvée en 2001 dans le lac Michigan n'est pas celle du Griffon, le navire de l'explorateur français Cavelier de La Salle, disparu en 1679 (voir G&H n° 14, p. 15). Une plongée a révélé une machinerie à vapeur ••• Le président Johnson regrettait d'avoir envoyé

César souffrait d'attaques cérébrales

Contrairement à ce qu'on a toujours cru depuis l'Antiquité, César (v. 100-44) n'aurait pas souffert d'épilepsie dans ses dernières années mais de micro-attaques cérébrales, un mal lié à des troubles vasculaires et non nerveux, assurent Francesco Galassi et Hutan Ashrafia, médecins à l'Imperial College (Londres). Plusieurs facteurs plaident en ce sens. D'abord, le fait que les troubles soient apparus après 50 ans, ce qui serait exceptionnel pour un cas d'épilepsie (qui se déclare plutôt dans le jeune âge). En outre, les symptômes décrits – maux de tête, vertiges, accès de faiblesse et de dépression, colères passagères – correspondent mieux au diagnostic. Enfin, il semble que certains membres de la famille de César soient morts d'attaques subites, ce qui laisserait penser à une prédisposition génétique. ■ P. G.

Waterloo : les reconstitueurs répondent à l'appel du 18 juin

Du 18 au 21 juin, la morne plaine du grand Hugo aura vu défiler



DESSIN : LOÏC FAUJOUR/ICONVOX POUR « G&H »

210 000 personnes ! Autant que les forces coalisées de Wellington et Blücher qui battirent une dernière fois les 120 000 grognards de Napoléon deux cents ans plus tôt. Mais c'est le vaincu qui remporte la bataille de Waterloo version 2015. Spectateurs et reconstitueurs

sont venus autant rendre hommage à la mémoire des quelque 11 000 soldats morts que célébrer la légende napoléonienne. Les figurines et autres gadgets à l'effigie de l'Empereur s'arrachent dans la boutique du Mémorial tout juste inauguré (voir p. 99). Les organisateurs ont vu les choses en grand : plus de 6 000 reconstitueurs (tous bénévoles), 330 chevaux pour les charges, 2 500 kg de poudre... Ce gigantisme en déçoit certains, tel notre général des célèbres lanciers rouges de la Garde (photo), venu en

voisin de Bruxelles et à l'uniforme impeccable. Il aurait préféré moins de participants aux deux grandes reconstitutions – en effet le nombre a obligé à un éloignement des estrades rendant les différentes phases pas toujours lisibles pour le spectateur – et regrette l'importance financière prise par l'événement (10 millions d'euros de budget). La visite des bivouacs, loin des stands de souvenirs et des baraques à frites, réservait les moments les plus intéressants grâce aux rencontres de passionnés venus de toute l'Europe (retrouvez sur notre Facebook leurs portraits et photos). ■ G. E.

Le site de la bataille de Morgarten mis au jour en Suisse

Quelques Pfennige d'argent datés de 1275, des couteaux, un étrier, des carreaux d'arbalètes

Il y a 500 ans...

Les troupes du jeune roi de France François I^{er}, tout juste monté sur le trône, affrontaient à Marignan les mercenaires suisses au service du duché de Milan.

Cette bataille reste la plus célèbre des guerres d'Italie pour le public français. Étendue sur deux jours, les 13 et 14 septembre 1515, elle est difficile et sanglante. Les Français y font un usage intensif et efficace de leur artillerie, qui ravage les rangs suisses. Le 14, la cavalerie vénitienne (qui comprend de nombreux *estradiots*, cavaliers légers balkaniques) poursuit les Suisses en déroute. François, vainqueur, signe un traité avec les Suisses, qui passent à son service. Mais l'Italie est perdue (fors l'honneur) à Pavie, dix ans plus tard. ■ L. H.

découverts par des archéologues dans un champ aux frontières des cantons de Zug et de Schwyz, en Suisse, pourraient bien marquer le site de la bataille de Morgarten. Cette dernière – en fait, une grosse embuscade –, remportée le 15 novembre 1315 par les montagnards de Werner Stauffacher sur le Habsbourg d'Autriche Léopold I^{er}, est un épisode clé pour l'indépendance des cantons helvétiques. Elle reste curieusement mal connue à force d'avoir été mythifiée : les vrais détails se sont estompés peu à peu derrière un modèle symbolique, support stéréotypé au récit des luttes locales. ■ L. H.

en 1965 les marines envahir la Dominique, en proie à la guerre civile, révèlent des enregistrements rendus publics. L'opération, soldée par une vingtaine de morts et qui devait officiellement « protéger » les Américains, visait à déjouer un complot communiste... qui n'a jamais existé ••• Les héritiers de Goebbels réclament des droits d'auteur à l'historien Peter Longerich, arguant que la biographie qu'il a consacrée au ministre de la Propagande d'Hitler reprend des extraits de son journal. Détail piquant, leur avocat Cordula Schacht est



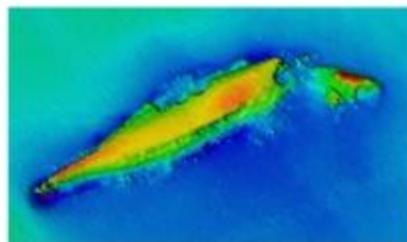
Mission accomplie pour *L'Hermione*

En abordant le 11 juillet à Boston, la réplique de *L'Hermione* (ici avec le destroyer américain *Mitscher*) a touché enfin au but : rééditer le voyage de La Fayette, qui avait précisément débarqué dans ce port de la Nouvelle-Angleterre le 28 avril 1780. La capitale du Massachusetts est le vrai cœur de la révolution américaine : c'est là, le 16 décembre 1773, que des colons enragés par les taxes (pourtant bien modestes) réclamées par Londres jettent à la baille 342 caisses de thé. L'incident devient le point de départ de la rébellion qui conduit à l'indépendance. Elle sera gagnée grâce au concours de la France (qui reconnaît les États-Unis le 6 février 1778 et à qui le Royaume-Uni déclare la guerre le 17 mars, soit tout de même deux ans avant le voyage de La Fayette). Boston, après New York, est le terme symbolique de l'extraordinaire aventure démarrée à Rochefort en 1998, au bord de la Charente. Espérons qu'il y en aura d'autres. ■ P. G.

Une campagne sonar redécouvre les victimes de la bataille du Jutland

Le navire de recherche britannique *Echo* a procédé en juin à un scan des fonds du Jutland, site de la plus grande bataille navale de la Grande Guerre qui a permis à la Royal Navy de repousser

au port la Hochseeflotte allemande les 31 mai et 1^{er} juin 1916. Passant en revue la position de 21 des 25 navires coulés, l'*Echo*



a identifié neuf épaves, en divers états de conservation. La coque du croiseur *Black Prince* (photo), tombé pour son malheur dans la nuit sur la ligne des cuirassés allemands, est encore en bon état. L'épave abrite les corps de ses 857 membres d'équipage, tous disparus. Désintégré par l'explosion d'une soute à munitions et coulé avec 1026 de ses marins (six ont survécu), le croiseur de bataille *Invincible* est, lui, méconnaissable. À noter que cette nouvelle campagne a révélé l'épave d'un petit torpilleur allemand jamais repéré. La bataille a fait plus de 8500 victimes, à 70 % britanniques. ■ P. G.

« Pentagone de bambou », centre de commandement centralisé organisé quelque part dans la jungle par les communistes vietnamiens. C'est ce qu'affirme le journaliste américain et spécialiste de la CIA Tim Weiner dans un nouveau livre*. Désespéré de trouver une issue au conflit contre Hanoi, le président aurait été persuadé d'organiser une action décisive sur la base de renseignements présentés par l'amiral John McCain (père du sénateur républicain), commandant en chef des forces américaines sur le théâtre. Il s'agissait en fait très certainement d'un fantôme projeté par les Américains d'après leur propre organisation. Ils n'ont, de fait, rien trouvé et l'opération a cessé sous la pression de l'opinion publique. Mais Nixon a déclenché un engrenage qui a conduit à l'arrivée au pouvoir des Khmers rouges en 1975 et au génocide qui en a résulté. ■ P. G.

* *One Man Against The World, The Tragedy of Richard Nixon*, Henry Holt, 2015.

En chiffres

430000 ans. C'est l'âge de la première victime connue de violence interhumaine.

Il s'agit d'un *Homo heidelbergensis*, cousin de l'homme de Néandertal, retrouvé dans la grotte espagnole d'Atapuerca, près de Burgos. Il a été tué de deux coups au front portés par le même objet, ce qui indique clairement l'intention de tuer, explique l'équipe dirigée par Nohemi Sala, anthropologue du Centre mixte sur l'évolution et les comportements humains (Madrid) qui a réexaminé le crâne pour établir la cause de la mort. Les restes avaient été retrouvés en 1978 dans la *Sima de los huesos* (le puits des ossements), fosse d'origine mystérieuse contenant les restes d'au moins 28 individus. Trace d'une guerre préhistorique ? Allez savoir... ■ P. G.

L'US Army aurait envahi le Cambodge à la recherche d'une chimère

Richard Nixon aurait ordonné en 1970 l'invasion du Cambodge pour détruire un hypothétique

la fille de Hjalmar Schacht, ministre de l'Économie du III^e Reich de 1934 à 1937 ••• Un blockhaus de commandement de 120 m² construit par les Allemands en 1943 a été redécouvert à Arcachon lors de travaux de construction d'un parking. Il est resté tel qu'en 1944, au moment de son évacuation ••• Suite au massacre raciste commis le 17 juin à Charleston, le drapeau confédéré qui flottait sur le siège du gouvernement de Caroline du Sud a été abaissé le 9 juillet après une longue polémique ••• Alertés par les douleurs à l'abdomen dont

L'US Army a testé des gaz toxiques sur des soldats choisis pour leur « race » supposée

Afin de vérifier si les gaz toxiques avaient les mêmes effets sur tous les êtres humains, l'US Army a sélectionné des cobayes en fonction de leur couleur de peau, révèle une enquête du réseau de médias associatifs américain NPR (National Public Radio). Si l'on savait depuis 1991 que l'armée avait soumis, en 1944, 60 000 soldats plus ou moins volontaires à différentes substances toxiques, on ignorait que certains avaient été choisis en fonction de critères pseudo-raciaux : Blancs, Noirs, Portoricains, Nippo-Américains, les Blancs servant à étalonner la norme, laquelle était ensuite comparée avec les résultats obtenus sur les « minorités ». L'idée, testée essentiellement à Panamá lors d'exercices (*photo*), était de sélectionner le « soldat chimique » idéal, le plus apte à combattre sans protection en ambiance chimique, la pigmentation de la peau et autres traits ethniques étant alors crédités de vertus spécifiques. Le tout sur fond de guerre du Pacifique, où l'emploi massif de gaz de combat était envisagé contre les Japonais. Aujourd'hui encore, les survivants qui ont échappé au cancer endurent d'insoutenables épisodes de démangeaisons et de desquamation. L'expérience étant ultrasecrète, ils n'ont jamais eu le droit d'en parler, pas même aux médecins militaires qui auraient pu leur prescrire des traitements. ■ L. H.



Les anciens Mexicains aimaient leurs ennemis... bien cuits

Des ossements trouvés près de la forteresse mexicaine de La Quemada (à environ 600 km au nord-ouest de Mexico), datée de 500 à 900 ap. J.-C., attestent que les peuplades qui occupaient alors la région traitaient très différemment les victimes des combats. Les vestiges analysés

par deux chercheurs de l'Arizona State University montrent que les cadavres trouvés hors des murs, sans doute morts lors d'un assaut manqué, trahissent une vraie boucherie : ils sont taillés, fracturés voire brûlés. Ce qui plaide en faveur du cannibalisme. Certains crânes portent en outre un trou indiquant qu'ils ont été exposés, peut-être pour dissuader d'autres attaques. Les cadavres des présumés défenseurs retrouvés à l'intérieur de la forteresse, en revanche, présentent de délicates entailles – la chair en a été enlevée avec soin – et des traces de dessiccation qui indiquent plutôt des rites funéraires de vénération. On ignore exactement qui étaient les auteurs de telles pratiques. On sait juste qu'ils étaient en liaison avec la grande civilisation préaztèque de Teotihuacán. La disparition de cette dernière, vers 700, a déstabilisé l'Amérique centrale et déclenché de nombreux conflits dont La Quemada, avec ses murs de 4 m de hauteur et autant d'épaisseur, est le témoin muet. ■ P.G.

Des documents éclairent les plans nucléaires japonais

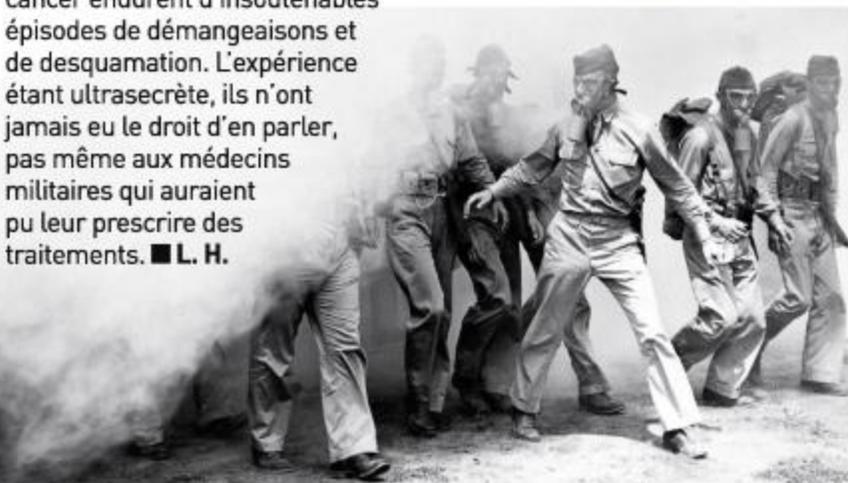
Un lot de cahiers de laboratoire datés d'octobre à novembre 1944 retrouvés à l'université de Kyoto montrent que les physiciens de l'ex-capitale impériale travaillaient sur l'ultracentrifugation, une technique destinée à enrichir l'uranium en sa variété fissile (l'uranium 235 ; voir p. 13), étape clé pour la production d'armes nucléaires. La voie était difficile, mais bien moins que la solution américaine fondée sur la filtration. Le choix n'était donc pas mauvais. Deux équipes étaient impliquées dans ce programme ultrasecret : l'une, à l'institut Riken à Tokyo, dépendait de l'armée impériale ; l'autre, à Kyoto, de la Marine. Les carnets pourraient permettre d'estimer l'état d'avancement de ces travaux mal connus, les Américains ayant confisqué la plupart des archives scientifiques en août 1945. ■ R. Brillaud

Les tempêtes irlandaises rejettent les canons de l'Armada

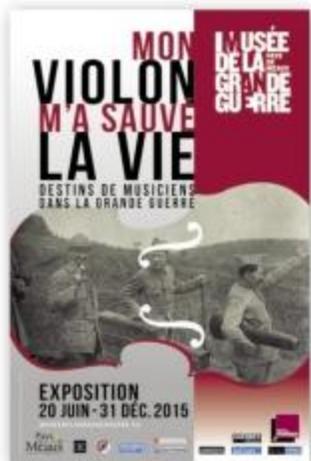
Les intempéries qui secouent la côte ouest de l'Irlande font le bonheur des archéologues : perturbées par les flots, les épaves de l'Armada prétendument invincible qui devait assurer un débarquement espagnol en Angleterre en 1588 ne cessent de s'échouer sur les plages. Les nombreux objets retrouvés – dont un magnifique canon, probablement une coulevrine – proviendraient de *La Juliana*, l'un des trois navires coulés par la tempête devant la ville de Sligo. Si la coque de la première apparaît désormais, celles des deux autres demeurent enfouies sous le sable. ■ L. H.



NARA - IRISH UNDERWATER ARCHAEOLOGY UNIT (CANON)



souffrait un vétérans chinois de la Corée, les médecins ont découvert... une balle dans son estomac. Le vieil homme, âgé de 94 ans, se souvenait vaguement être tombé sur un objet coupant. Puis il avait oublié... L'acteur britannique Christopher Lee s'est éteint à 93 ans. Polyglotte accompli, l'ex-comte Dracula avait combattu pendant la Seconde Guerre mondiale comme officier de renseignement dans la RAF, détaché parfois en Afrique au sein du Long Range Desert Group, terminant sa carrière en Autriche en 1945 comme chasseur de nazis.



LES MUSICIENS DA

Pour son exposition annuelle, le Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux invite à découvrir la vie et l'œuvre de musiciens européens dont le destin a été marqué par l'expérience de la guerre.

Parmi les hommes appelés aux combats, certains étaient des talents prometteurs : compositeurs, interprètes, professeurs. Certains, comme Lucien Durosoir, sont des solistes internationaux de grand talent; d'autres, des compositeurs renommés : Maurice Ravel, Reynaldo Hahn, Anton Webern ou André Caplet. Prenant en fil rouge l'expérience au front de Lucien Durosoir, l'exposition montre à quel point l'expérience de la guerre a transformé ces hommes.

DE LA MUSIQUE À TOUT PRIX

La richesse des pièces présentées laisse le visiteur ébahi devant la volonté farouche des artistes de préserver, dans le fracas de la guerre, l'existence de la musique. Pour conserver ce qui restait



Lucien Durosoir avant-guerre

d'humanité durant ces années terrifiantes, ils jouent dès qu'ils le peuvent, pour les gradés mais aussi pour la troupe, pour l'arrière, pour les blessés. Ils écrivent, composent dans les abris. Les prisonniers créent des orchestres.

Les menuisiers fabriquent des instruments. La Cité de la musique a prêté « le Poilu », célèbre violoncelle de Maurice Maréchal, fait dans une



Programme du théâtre aux armées, 1917



Clairons et tambours d'un régiment de marche français



Bidon Mandoline, artisanat de tranchée

NS LA GRANDE GUERRE

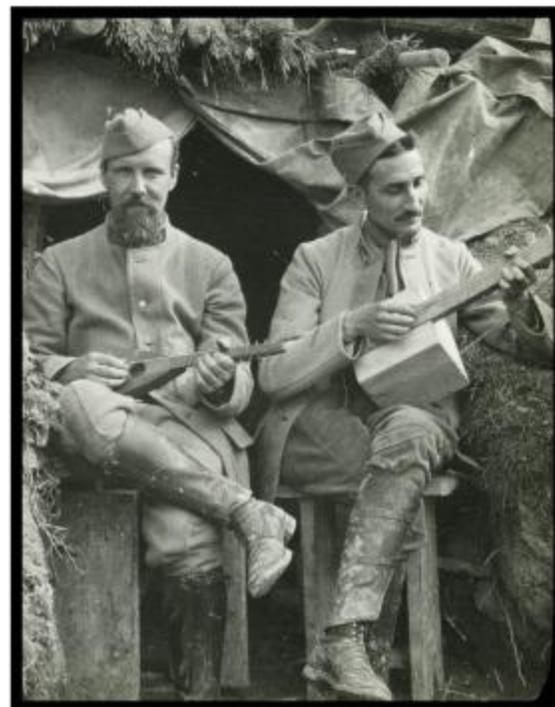
caisse de munitions. Les poilus les plus doués montent des guitares avec des bidons ou des casques. Pour ceux qui reviennent, la musique d'avant-guerre n'existe plus. Entre hommage aux morts et modernité, le basculement est complet.

SAUVÉ PAR SON VIOLON

Ambulancier puis colombophile de 1914 à 1918, la vie de Lucien Durosoir résume tout ce parcours,

on le suit pas à pas grâce aux prêts exceptionnels de son fils. Si la guerre arrête net sa carrière de soliste, elle ne l'empêche pas de jouer, ni d'écrire. Il fait partie des musiciens du général Mangin avec Maréchal et Caplet. On connaît aussi sa vie dans les tranchées, ses peurs, sa soif de musique par les lettres quotidiennes qu'il envoyait à sa mère. Il lui demande des partitions et son violon. Il le reçoit au cœur des tranchées, cet instrument est si important qu'il peut écrire : « *Mon violon m'a sauvé la vie* ». De retour à la vie civile, il arrête de jouer et se consacre à la composition. Une trentaine d'œuvres qui ne seront jamais jouées. Elles seront enfin interprétées en 2005 quand son fils va ouvrir les cartons de son père disparu en 1955.

Comme à son habitude, le musée permet aux enfants de suivre l'exposition par des jeux éducatifs.



Musiciens français dans une tranchée

Nouveautés, le musicien peut s'asseoir et jouer du piano, le néophyte peut essayer de composer une mélodie numérique où certaines parties sont accessibles au public malentendant. Enfin, pour partager ce qu'entendaient les musiciens de l'époque, plusieurs morceaux sont disponibles sur audioguide.

L'HISTOIRE EN MUSIQUE

Depuis son ouverture, le musée propose des concerts de musique de l'époque de la Grande Guerre. Pour compléter la visite de l'exposition, une programmation riche s'étend tout au long de l'année :

VISITE GUIDÉE EN MUSIQUE : à 14h30
Mélodies de tranchées. Les 4 octobre, 1^{er} novembre et 6 décembre.

CONTE MUSICAL : à 14h30
Le violoncelle poilu. Le 28 octobre.

VISITE ATELIER EN FAMILLE : à 14h30
Musique à bricoler. Les 21, 22, 23, 29 et 30 octobre.

CONCERT: À 19H00 **In terra pax// En paix sur terre**. Le 5 décembre.

Clairon du 321^e
régiment d'infanterie
française, août 1914

Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux, à 50kms de Paris
Rue Lazare Ponticelli 77100 Meaux - Tél. : +33[1] 60 32 14 18
ouvert tous les jours sauf le mardi et le 25/12.
Plus de renseignements sur www.museedelagrandeguerre.eu

MUSÉE
DE LA
PAYS
DE
MEAUX
GRANDE
GUERRE

A soldier in camouflage and a ghillie suit is crawling on a red wall. The wall has graffiti that reads "Cafe con leche NO". The soldier is wearing a ghillie suit and is crawling on a concrete ledge. The wall is red and has a grid pattern of rectangular openings. The graffiti is in white and yellow. The soldier is wearing a ghillie suit and is crawling on a concrete ledge. The wall is red and has a grid pattern of rectangular openings. The graffiti is in white and yellow. The soldier is wearing a ghillie suit and is crawling on a concrete ledge. The wall is red and has a grid pattern of rectangular openings. The graffiti is in white and yellow.

Cafe con leche NO

La résistance a été de courte durée. Bien que surestimée par Washington à une dizaine de milliers d'hommes, la Force de défense panaméenne (FDP) n'a rien pu faire contre l'assaut américain. Une partie s'est laissée surprendre, d'autres ont préféré se rendre sans combattre. Au bilan, seuls un à deux mille hommes, sous-équipés et mal préparés, ont vainement tenté de résister, en compagnie de quelques centaines de miliciens pro-Noriega : tous ont été balayés en quelques heures. Le régime s'est effondré comme un château de cartes, le général est en fuite et la victoire américaine est totale. Dans la capitale Panamá, la nervosité des troupes américaines craignant la présence d'éventuels francs-tireurs contraste avec l'insouciance des enfants, accoutumés à voir des soldats américains dans les rues, du fait de la présence militaire dans le pays qui remonte à la création du canal de Panamá au début du siècle (voir p. 34).

Panamá, 1989 : l'Oncle Sam renverse son encombrant allié

Le 20 décembre 1989, une puissante force terrestre américaine, appuyée par l'aviation et la marine, s'abat sur les maigres troupes de la Force de défense panaméenne. Objectif de cette opération baptisée Just Cause : renverser le général Noriega en place depuis 1981. Ancien soutien de la politique de Washington, le dictateur, qui a renforcé les trafics en tout genre dans son pays et muselé l'opposition, est devenu gênant.

Par Thierry Noël





JASON BLEIBTREU/SYGMA/CORBIS



RON HAVIV/II/CORBIS

Le 10 mai, l'agression de l'opposant Guillermo Ford par des pro-Noriega achève de décrédibiliser le régime.



RON HAVIV/II/CORBIS





RON HAWIV/VII/CORBIS

Connu surtout pour son canal (*en haut à g.*), qui en fait un enjeu stratégique majeur, le Panamá est tout au long des années 1980 sous l'emprise du général Noriega, commandant de la FDP et homme fort du pays. Cependant, au printemps 1989, une piteuse tentative de vernissage démocratique révèle le vrai visage du régime. Remportée par Guillermo Endara et ses deux colistiers Ricardo Calderón et Guillermo Ford, candidats de l'Alliance démocratique d'opposition civique, l'élection présidentielle du 7 mai est annulée. Le général Noriega lance ses partisans, regroupés au sein des « bataillons Dignité », contre les manifestants de l'opposition. Les images de l'agression de Guillermo Ford le 10 mai (*ci-contre*) font le tour du monde et choquent l'opinion. Mais derrière cette lutte politique, ce sont aussi deux sociétés qui s'opposent : celle de l'oligarchie blanche, proche de Washington et soucieuse de se débarrasser de l'encombrante tutelle de Noriega, et celle du petit peuple, se revendiquant d'un nationalisme teinté d'antiaméricanisme, lequel est instrumentalisé par Noriega pour garantir son maintien au pouvoir. Les Américains décident alors de le renverser par la force.



STEVE STARR/CORBIS

Le 20 décembre, 25 000 soldats américains envahissent le Panama. Un déploiement facilité par la présence des bases le long du canal.



JASON FLEURY/REUTERS/CORBIS



L'ampleur des forces engagées par les États-Unis dans l'opération baptisée « Just Cause » est impressionnante. Le 20 décembre 1989, plus de 25 000 hommes envahissent le Panamá. Le fer de lance est constitué de marines, de commandos Delta, de rangers, de Navy Seals ou encore de paras. Le gros de l'assaut est lancé depuis les bases de la zone du canal (voir carte p. 34). S'y ajoutent un débarquement et le parachutage d'un bataillon de la 82^e division aéroportée, ramené dans la nuit depuis Fort Bragg en Caroline du Nord. La Navy contrôle les côtes alors que l'Air Force multiplie les attaques au sol : les combats se concentrent à Colón, deuxième ville du pays, et dans la capitale où artillerie et avions gunships AC-130 Spectre anéantissent la Comandancia, quartier général de la FDP et foyer principal de la résistance. Just Cause est une démonstration de force qui révèle au grand public le nouveau matériel américain : avions d'attaque au sol F-117 Nighthawk, véhicules Humvee ou encore hélicoptères de combat AH-64 Apache (en haut à g., un Sikorsky MH-53). Les opérations prennent des allures de combats de la Libération — ce cliché d'un para de la 82^e pris le 25 décembre n'est pas sans rappeler la Normandie de 1944.



La population du Panama ne regrette pas l'ère Noriega. Cependant, l'extrême violence de l'attaque américaine laisse le pays abasourdi. Les Américains perdent 24 hommes contre plus de 300 pour la FDP et les milices. Le quartier populaire d'El Chorillo, qui abritait la Comandancia, est ravagé après une nuit de combats et de bombardements (photo ci-contre prise le 28 décembre). De source américaine, le nombre des victimes collatérales est estimé aux alentours de 500, mais les Panaméens, qui se fondent sur divers témoignages et la découverte récente de fosses communes creusées par les assaillants au lendemain de l'assaut, parlent de plusieurs milliers. Dans les jours qui suivent, l'occupation s'accompagne d'arrestations arbitraires et de perquisitions musclées (en haut à dr.) qui provoquent l'exaspération de la population. Le malaise grandit avec la mise en place par Washington d'un nouveau gouvernement, dirigé par Guillermo Endara et Guillermo Ford, que l'on voit ici (en bas à dr.) chanter l'hymne national le 24 décembre sous protection américaine. L'opération Just Cause commence à être rebaptisée Invasion.



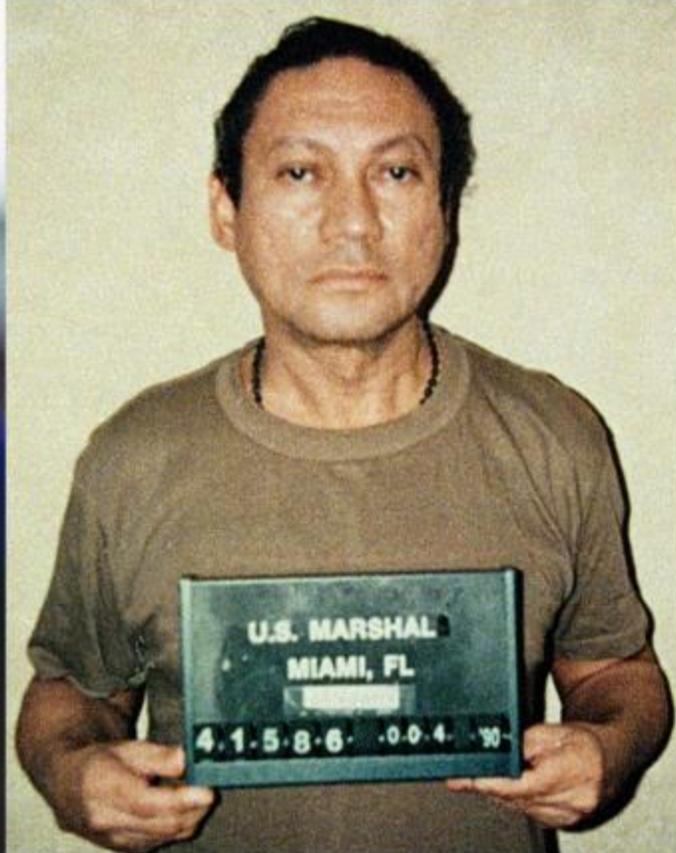
STEVE STARR/CORBIS

Au sein de la population, la libération promise par Just Cause laisse bientôt place à un sentiment d'invasion.



LES STONE/SYGMA/CORBIS

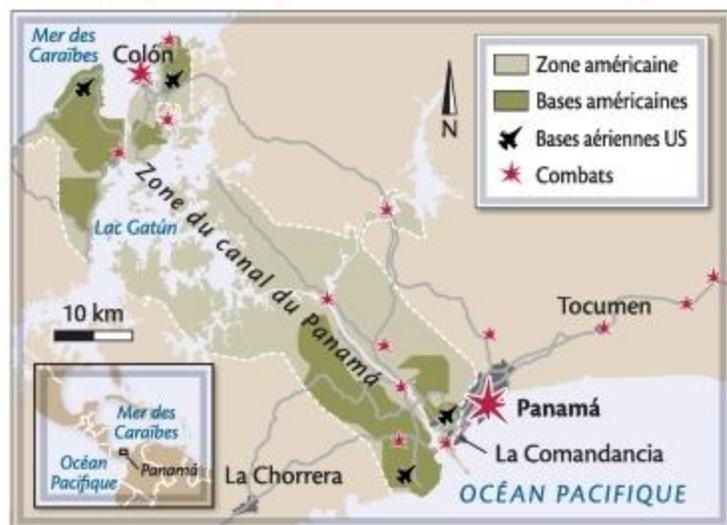
Trois mois séparent ces deux photos. Triomphant le 4 octobre 1989 suite au coup d'État raté, Noriega se retrouve dans le bureau du procureur de Miami le 4 janvier 1990. En fuite après le déclenchement de Just Cause, Noriega s'était réfugié à la nonciature avant de se rendre le 3 janvier aux forces US qui encerclaient le bâtiment. Il est condamné à 40 ans de prison pour trafic de drogues. Extradé en France en 2007, sur une accusation de blanchiment, il est renvoyé au Panamá en 2011 où il est emprisonné pour corruption et assassinats d'opposants.



Indépendant de la Colombie en 1903, le Panamá tombe vite sous la coupe des États-Unis : après l'échec de Ferdinand de Lesseps, ils reprennent les travaux de construction du canal qu'ils inaugurent en 1914. Afin d'en garder la maîtrise, Washington installe des bases militaires dans une large zone qui lui a été attribuée de manière perpétuelle le long du canal (voir carte). Avec le temps, la présence américaine, toujours plus prégnante, indispose les Panaméens. En 1969, le général Omar Torrijos, leader aux accents tiers-mondistes d'un régime nationaliste appuyé par la garde nationale, entame des pourparlers avec Washington pour récupérer le contrôle de la zone du canal. Ces négociations aboutissent en septembre 1977 à la signature des accords Carter-Torrijos (Jimmy Carter préside les États-Unis depuis janvier) : ils prévoient la dévolution

progressive du canal aux autorités panaméennes, tout en conservant aux Américains le droit d'y intervenir en cas de problème. En 1981, la mort suspecte de Torrijos dans un accident d'avion projetée à la tête de la Force de défense panaméenne (FDP), nouveau nom de la garde nationale, un de ses collaborateurs, le général Manuel Antonio Noriega. Homme fort du pays, dictateur de fait, il peine pourtant à s'imposer auprès des classes dominantes traditionnelles qui rejettent sa gestion discrétionnaire du pays. Les nostalgiques du nationalisme de Torrijos sont quant à eux déçus par son alignement sur Washington : en effet, sous contrat de la CIA comme celle-ci le reconnaît au procès du dictateur, Noriega prend fait et cause pour la politique anticommuniste du président Ronald Reagan et de son vice-président George Bush dont il appuie les actions les plus contestables contre le Nicaragua révolutionnaire (voir G&H n° 8, p. 18) ou la guérilla salvadorienne. Dans le même temps, il achève de convertir le Panamá en plaque tournante de tous les trafics, celui de cocaïne en particulier, et en paradis fiscal pour le blanchiment d'argent sale. Peu recommandable, notoirement corrompu, contesté de toutes parts au Panamá, il parvient à se maintenir de longues années au pouvoir, en utilisant son statut d'allié déclaré des États-Unis. Cependant, à la fin des années 1980, l'effondrement de l'URSS et le glas annoncé du péril rouge

en Amérique latine changent la donne. L'opposition relève la tête, les États-Unis font pression sur Noriega pour qu'il quitte le pouvoir. Le général tente de légitimer son régime avec l'élection présidentielle du 7 mai 1989 mais celle-ci tourne au fiasco : son candidat, Carlos Duque, est défait. Le scrutin est annulé. En octobre, l'échec d'un coup d'État des troupes d'élite de la FDP, maté dans le sang, convainc les Américains de passer à l'action. En décembre, dans un climat tendu, émaillé d'incidents entre FDP et troupes américaines autour de la zone du canal, le général franchit le pas et se déclare en état de guerre contre Washington. Son sort est scellé. À la tête des États-Unis depuis janvier, George Bush père lance l'opération Just Cause préparée depuis plusieurs mois et qui conduit sans mal au renversement de l'encombrant dictateur. Officiellement, l'opération vise à protéger les ressortissants américains sur place, débarrasser le pays de Noriega, mettre fin aux activités de trafic et de blanchiment, établir la démocratie et enfin garantir la neutralité du canal, en vertu des accords Carter-Torrijos, à travers la mise en place d'un gouvernement jugé plus convenable avec Guillermo Endara à sa tête. Mais Just Cause constitue aussi un signal fort envoyé à l'Amérique latine et au reste du monde sur les capacités d'intervention du pays alors en passe de remporter la guerre froide. À ce titre, bien que condamné par l'Assemblée générale des Nations unies et déploré par l'Organisation des États américains, le coup de force apparaît alors comme un succès indéniable de la politique extérieure des États-Unis. ■



NAPOLÉON

DE L'ASCENSION À LA CHUTE

RECOMMANDÉ PAR

SCIENCE-LIVE
GUERRES
& Histoire

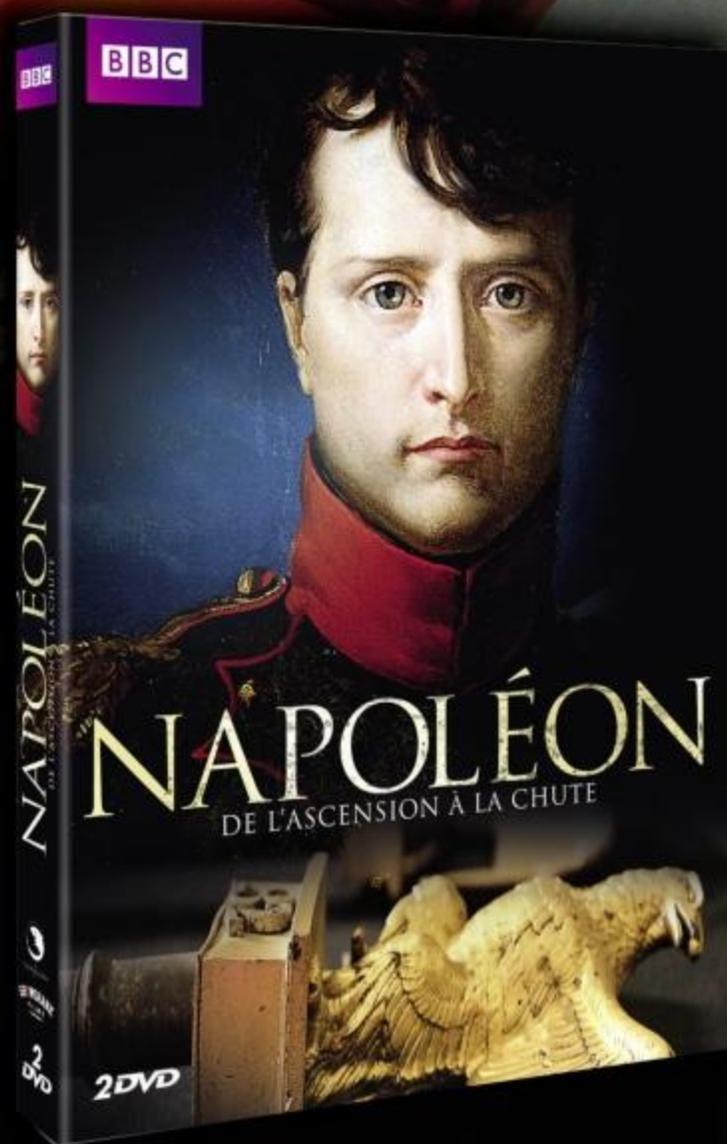
histoire

NAPOLÉON, DE LA CORSE À SAINTE HÉLÈNE, UNE ÉPOPÉE INCROYABLE !

200 ans après son règne, la personnalité de l'empereur reste mystérieuse et sujette à de nombreuses croyances.

Parcourant l'Europe et utilisant **des preuves historiques récemment découvertes** après plus de 10 années de recherche, ce **documentaire de 3H** vous présentera un portrait complet et parfois inattendu de l'homme derrière la légende.

Une toute nouvelle production BBC.



BBC

DISPONIBLE LE 1^{ER} SEPTEMBRE
EN COFFRET DOUBLE DVD

SHOWSHANK
FILMS





Quel rôle ont eu les parachutistes allemands et russes pendant la Seconde Guerre mondiale ?

R. PUCHOL, SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS (94)

Les troupes aérotransportées allemandes ouvrent la liste de leurs faits d'armes durant la campagne du Danemark et de Norvège, en avril 1940. Les parachutistes leur volent la vedette dans la campagne de mai 1940 en s'emparant de ponts et d'aérodromes aux Pays-Bas, pour empêcher la constitution d'un réduit national hollandais qui aurait pu bénéficier d'un soutien britannique et de la protection d'inondations. De la même façon, en se posant sur les superstructures du fort d'Eben-Emael, les planeurs allemands ont permis le débouché du groupe d'armées B dans la plaine belge et la mise en action d'une des deux mâchoires du piège tendu aux forces franco-britanniques. Les paras seront aussi en première ligne en avril 1941 lors de la campagne de Grèce en empêchant le corps expéditionnaire britannique de tenir la coupure du canal de Corinthe. Enfin, ils s'emparent de la Crète en mai-juin 1941 (photo). Mais les pertes démesurées subies à cette occasion sonnent le glas des grandes opérations (voir dossier sur les paras, G&H n° 3). Par la suite, leur rôle se limitera à quelques sauts en Sicile et sur les îles du Dodécanèse en 1943. Quant aux Soviétiques, ils aérotransportent du monde lors de l'occupation de la Bessarabie en juin 1940. Ils parachutent quelques milliers d'hommes durant leur contre-offensive de l'hiver 1941-1942, puis à Kertch, en Crimée, avec un succès mitigé. En revanche, l'emploi d'une brigade et demie à Boukrine, sur le Dniepr, à l'automne 1943, est un désastre. À l'instar des Allemands, l'État-Major général soviétique n'utilise plus ses paras que comme infanterie, à l'exception de la campagne de Mandchourie en août 1945. ■ J.L.

L'équipement d'une armée est-il choisi en fonction de sa doctrine ?

ROBIN PHILIPPE, MONTPELLIER (34)

En théorie, oui. Si bien que les équipements partagent les avantages comme les défauts de la doctrine. C'est ainsi que les chars français de 1940, conçus pour mener des assauts frontaux en appui de l'infanterie, sont lourdement blindés, ce qui posera de multiples problèmes aux Allemands. Par ailleurs, parce que la doctrine prévoit des assauts méthodiques et, dès lors, de faibles vitesses de progression, leur réservoir de carburant est petit. Résultat, nombre de blindés français tomberont en panne sèche en plein combat ; les autres devront rompre bien avant leurs adversaires, plus mobiles, car conçus selon une doctrine différente. Toutefois, les choses sont rarement aussi simples. Les doctrines évoluent. Une armée est donc en règle générale pourvue d'équipements conçus à différents

états de sa doctrine, qui sont ainsi plus ou moins bien adaptés à celle du moment. En outre, les armées se dotent souvent d'un matériel ayant peu à voir avec leur doctrine : pour soutenir un industriel local, par exemple, ou parce que c'est le seul auquel elle peut avoir accès. Il ne lui reste alors plus qu'à l'adapter autant que possible à sa doctrine... ou à la réviser pour tenir compte des contraintes d'emploi induites par le nouvel équipement. Enfin, il peut arriver – c'est le cas de l'Armée rouge avant 1941 – que la doctrine soit simplement au-delà des capacités industrielles et technologiques du moment. Bref, si une armée s'efforce de ne s'équiper qu'en fonction de sa doctrine – lorsqu'elle en a une bien définie, ce qui est loin d'être toujours le cas ! –, elle n'est en réalité que rarement en mesure de le faire. ■ B.B.

Le mot : « brigade »

La brigade a désigné, au cours de l'histoire, diverses unités militaires ou de gendarmerie. Au Moyen Âge, le mot signifie simplement troupe de soldats, emploi très proche de l'italien *brigata* (« bande, compagnie ») dont il provient et qui a aussi donné... brigand ! Tant il est vrai qu'en ces temps reculés, soldats et bandits se distinguaient aussi peu que spadassins et assassins. ■





Au centre de la géopolitique est-européenne avant 1914, l'Ukraine reste convoitée par ses voisins après guerre. La Russie désormais soviétique ne renonce pas à ses prétentions sur ce riche territoire et balaye l'État libre d'Ukraine proclamé le 22 janvier 1918 à Kiev (illustration ci-contre).



L'Ukraine a-t-elle joué un rôle dans le déclenchement de la Première Guerre mondiale ?

MICHEL QUETARA, PARIS (75)

Nous avons posé la question à l'historien britannique Dominic Lieven, auteur de *La Fin de l'empire des tsars. Vers la Première Guerre mondiale et la révolution* (Éditions des Syrtes, 2015).

Dominic Lieven : Assurément. N'oubliez pas que la Première Guerre mondiale commence comme un conflit entre la Russie et les deux empires germaniques pour dominer l'Europe centrale et orientale. Plus spécifiquement, l'Ukraine joue un rôle crucial dans la crise russo-autrichienne d'avant-guerre. À l'été 1912, à la veille de la première guerre balkanique, lors d'un Conseil des ministres, l'ancien ambassadeur à Saint-Petersbourg et ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, le comte Leopold Berchtold [1863-1942; photo ci-dessus], déclare à ses collègues que, dans les relations russo-autrichiennes,

il y a deux questions clés presque impossibles à résoudre. L'une est celle des Balkans; l'autre, celle de l'Ukraine.

G&H: Mais en quoi la Russie et l'Autriche ne peuvent-elles s'entendre sur l'Ukraine ?

Les Russes craignent de perdre l'Ukraine du fait des menées autrichiennes! En 1914, les trois quarts des Ukrainiens habitent l'Empire russe et un quart – on les appelle les Ruthènes – sont dans l'Empire austro-hongrois. Or, la Ruthénie, dont la capitale est Lvov (Lviv aujourd'hui), est le berceau du nationalisme ukrainien. Vu de Saint-Petersbourg, toute idée qu'il puisse exister une identité ukrainienne distincte de la Russie était insupportable. C'est aussi une question de poids démographique et économique. En 1897, 44,3 % de la population de l'empire des tsars est russe. Il faut

ajouter 22,1 % d'Ukrainiens et de Biélorusses pour obtenir une grosse majorité de deux tiers de Slaves. De plus, 70 % du charbon, 68 % de la fonte et 58 % de l'acier proviennent de l'Ukraine. La Russie sans l'Ukraine cessait, croyait-on, d'être une grande puissance. Or, et c'est là que se joue l'affrontement, l'Autriche-Hongrie favorise l'émergence d'une conscience nationale ukrainienne. Berchtold expliquait à ses collègues « qu'il était impossible de dénier à quatre millions de citoyens ruthènes le principe de l'égalité des droits et les attributs d'une culture nationale, simplement parce que la Russie considère la suppression de ce même peuple comme un principe intangible de sa raison d'État. Mais, ajoutait le ministre, il faut aussi comprendre que pour les Russes notre politique ruthène consiste à fomenter la révolte

contre le gouvernement central de la Russie et à ébranler l'une des fondations essentielles de l'ordre politique russe actuel. Il ne faut pas être grand clerc pour voir que non seulement cette perception gêne notre entente, mais de plus, qu'elle constitue un véritable baril de poudre. »

Soutenez-vous cette idée du fait de l'actualité ?

Non. Je défendais déjà cette vision des choses lors d'une communication au Trinity College de Dublin le 13 novembre 2013, avant le début de la crise ukrainienne. J'ajoute que si l'Ukraine était absolument cruciale pour la géopolitique européenne et donc mondiale en 1914, d'une part elle n'est plus aujourd'hui au centre géopolitique de l'Europe et, d'autre part, l'Europe n'est plus le centre du monde. ■ **Propos recueillis par Yacha MacLasha**

En mars 1939, à Itzehoe (Schleswig-Holstein), des membres du NSKK, le corps de transport du parti nazi, s'entraînent à l'École des sports mécaniques.



Les motos side-cars étaient-elles utilisées uniquement par la Wehrmacht ? Quelles étaient leurs missions et leur valeur militaire ?

STÉPHANE BONNET, NOISIEL (77)

Le side-car n'est pas propre à la Wehrmacht. Introduit durant la Première Guerre mondiale, il est très à la mode au début de la seconde dans tous les pays. On voit en lui l'estafette idéale capable d'emmener un officier et de se faufiler partout. Il séduit la police militaire. Surtout, on l'imagine combattant dans le rôle de rapide et discret véhicule de reconnaissance ou comme nouveau destrier des dragons portés. Il peut emporter deux ou trois hommes et leur paquetage. Il est polyvalent avec son panier

déclinable : porte-mitrailleuse, porte-mortier de 60 mm, cantine chaude (et oui !), ambulance (avec un confort spartiate), dérouleur de fil téléphonique et même cage à pigeon voyageur et porte-canon antichar de 25 mm (une G&R AX5-RM française modifiée finalement non retenue). De parfaits baudets en apparence, de surcroît bon marché par rapport à la voiture tout-terrain. Ainsi un escadron se projetterait rapidement avant de combattre à pied en disposant d'une puissance de feu importante. Le side-car forme

en 1939 l'ossature des unités de reconnaissance (52 dans un groupe de découverte français) et il existe même des bataillons de fusiliers motocyclistes indépendants. L'épreuve du feu révèle des limites rédhibitoires : conduite et entretien exigeant un personnel trop qualifié, courte espérance de vie dans un environnement de plus en plus létal, puissance de feu insuffisante. Sa production s'effondre des deux tiers en 1944 en Allemagne tandis que les Alliés lui préférèrent la Jeep. ■ N. Aubin

La citation

« Faire ce que l'ennemi n'attend pas, ce à quoi il n'est pas préparé, ce qui le surprendra et le désarmera moralement ; penser toujours avec un coup d'avance et toujours voir au-delà du prochain tournant ; épier l'âme de son adversaire et agir de façon à l'étonner et à le mystifier : voilà ce que doit faire un bon général. »

Feld-maréchal baron von der Goltz (1843-1916).

De la bataille des Thermopyles ou de celle d'Alésia, laquelle a le plus frappé les contemporains ?

SÉBASTIEN LEDEZ, LYON (69)

Sans conteste, la bataille des Thermopyles (en -480 ; voir G&H n° 17, p. 66). Elle a eu, dans le monde grec, un impact bien plus important que la bataille d'Alésia (-52) dans le monde romain. Pour plusieurs raisons. D'abord parce que, politiquement, le sacrifice spartiate a permis la prise de conscience d'une communauté d'intérêt et de culture entre les différentes cités grecques. Ensuite parce que c'est le « début de la fin » de l'invasion perse, un prélude à Platées l'année suivante, où l'armée

de Xerxès est écrasée. Côté romain, Alésia n'est que l'épilogue du soulèvement de la Gaule, quelques années après sa conquête. C'est un événement « de police » (même si c'est à très grande échelle) dont personne à Rome ne parle... à part Jules César (et avec quel talent !) pour des raisons de carrière politique. La seule bataille qui soit restée ancrée dans les mémoires romaines n'est pas Alésia, mais Cannes en -216, la grande défaite romaine face à Hannibal (voir G&H n° 7, p. 46). ■ É. T.

Quel est le dernier roi de France à se battre sur un champ de bataille ?

JEAN-PASCAL BÉRUBÉ, QUÉBEC (CANADA)

Henri IV ! Il donne de sa personne lors de batailles telles qu'Arques (1589), Ivry (1590; *illustration ci-dessous*) et Fontaine-Française (1595). Il risque plusieurs fois sa vie, en se trouvant dans la mêlée ou lors de sièges comme celui d'Épernay (1592), où le maréchal de Gontaut-Biron est décapité par un boulet alors qu'il se trouve à ses côtés. Cette implication militaire personnelle peut s'expliquer par le souci de se faire reconnaître roi de France par l'ensemble du royaume et d'asseoir sa légitimité – admise après l'absolution papale de septembre 1595. Il rompt ainsi avec ses prédécesseurs (d'Henri II à Henri III), qui n'ont pas payé de leur personne, une fois montés sur le trône, suite au traumatisme de la capture de François I^{er} à Pavie (1525). Henri IV combat au péril de sa vie lorsqu'il a tout à gagner, après quoi on revient à l'idée que la personne du roi est trop précieuse pour être dangereusement exposée. ■ **F. El Hage**



HENRI GROBET/AGK

Combien de militaires français portent le titre de général toutes catégories confondues en août 1914 et quelle est leur moyenne d'âge comparée à celle des Allemands ?

JULIEN NIHOUL

Le grade de général – de brigade ou de division – est particulier à l'armée de terre. On le trouve dans l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, le génie, mais aussi dans les services centraux et territoriaux de l'armée, d'ailleurs avec une parfaite similitude en France et en Allemagne. Pour mobiliser son armée de campagne de 1914, la France a besoin de 300 généraux. Il en manque et certains postes sont pourvus par des colonels. En revanche, on en retrouve d'autres à l'arrière, dans les régions militaires, dans l'empire colonial, etc. Leur âge varie selon leur responsabilité : quand le général de brigade affiche une bonne cinquantaine, le commandant d'une armée approche les 65 ans. C'est pareil en Allemagne. Il y a bien quelques généraux plus jeunes, par favoritisme : ce sont les princes territoriaux allemands (les Kronprinz et autres ducs) et, en France, certains proches du pouvoir politique. ■ **J.-C. Delhez**



LEEMAGE

Quels étaient l'équipement et les habitudes de bivouac des troupes de Napoléon ?

SERGE MARLIER, MONS (BELGIQUE)

Par définition, il n'y a et ne peut y avoir d'équipement particulier pour le bivouac. Le dictionnaire de l'Académie française de 1694 indique que le bivouac correspond à une garde extraordinaire que l'on fait de nuit pour la sûreté d'un camp sans abri et parfois sans feu. Pendant la période révolutionnaire et impériale, le terme devient plus générique et désigne « toute station qu'une troupe, qu'une armée en campagne fait en plein air, le jour ou la nuit, pour prendre du repos ». L'habitude prise alors comporte plusieurs explications : impossibilité de fournir des tentes à des armées

devenues énormes, allègement voulu des bagages, moindre soin apporté à la santé des hommes comme une conséquence négative de la conscription. Il n'en reste pas moins que bivouaquer, c'est s'installer en plein champ, autour de la

marmite commune puis chercher tous les moyens pour construire des abris de fortune, faire un feu, trouver de quoi manger (en utilisant ou détruisant tout ce qui leur tombe entre les mains) puis s'envelopper dans une capote



AGK

(infanterie) qui n'est réglementaire qu'à partir de 1806 ou un manteau (cavalerie). Les troupes subissent alors pleinement les caprices de la météo et se retrouvent vite frigorifiées ou trempées jusqu'aux os. La pratique explique pour partie la majorité des pertes de la période enregistrées pour cause de maladies. Cependant, si le bivouac est plus que fréquent, surtout en opérations (*ci-contre, à Molodetchno en décembre 1812 lors de la retraite de Russie*), ce n'est pas le mode de cantonnement normal : les unités logent le plus souvent chez l'habitant. ■ **P. Bouhet**

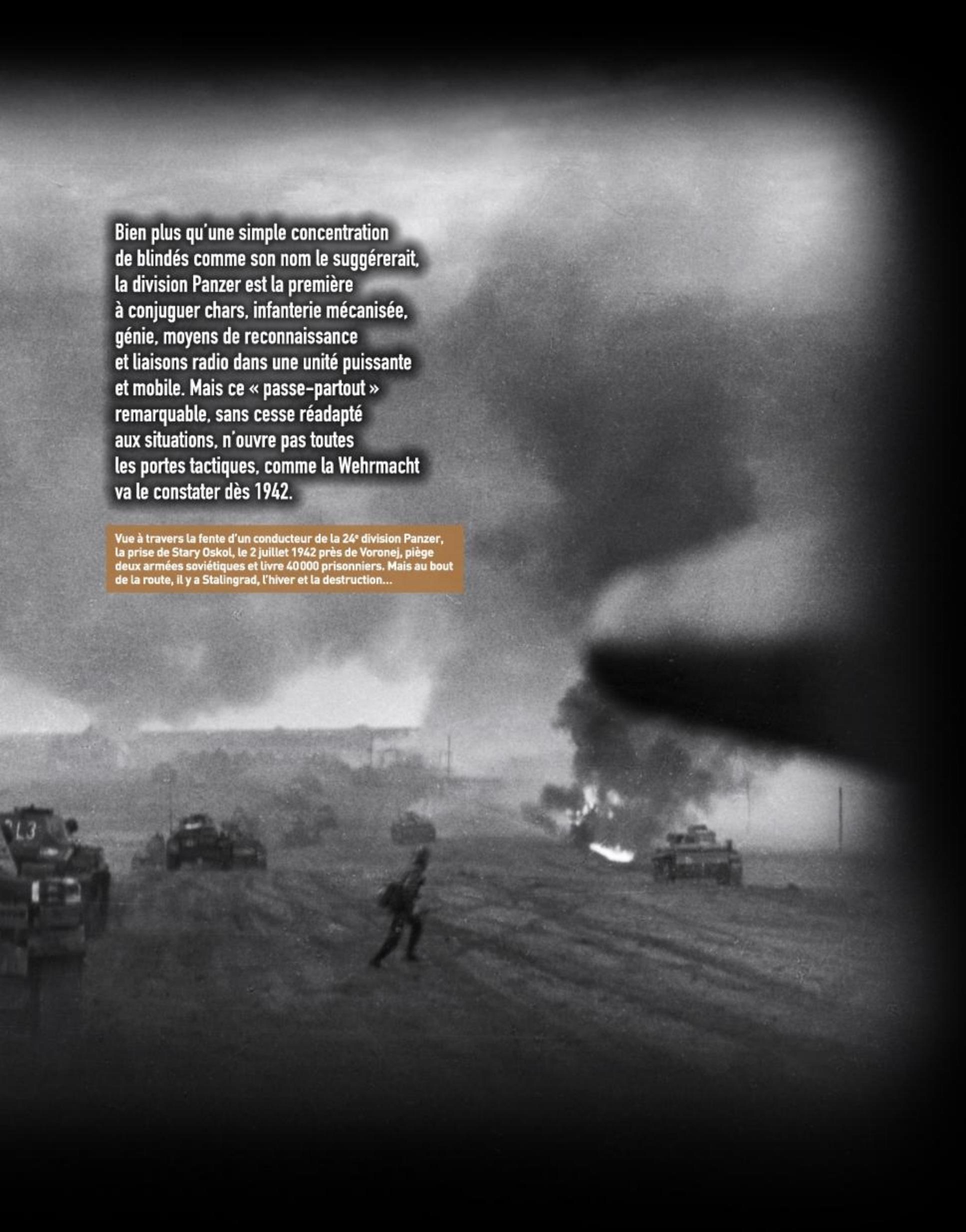
La division **Panzer**

Un bricolage révolutionnaire et... limité !



Bien plus qu'une simple concentration de blindés comme son nom le suggérerait, la division Panzer est la première à conjuguer chars, infanterie mécanisée, génie, moyens de reconnaissance et liaisons radio dans une unité puissante et mobile. Mais ce « passe-partout » remarquable, sans cesse réadapté aux situations, n'ouvre pas toutes les portes tactiques, comme la Wehrmacht va le constater dès 1942.

Vue à travers la fente d'un conducteur de la 24^e division Panzer, la prise de Stary Oskol, le 2 juillet 1942 près de Voronej, piège deux armées soviétiques et livre 40 000 prisonniers. Mais au bout de la route, il y a Stalingrad, l'hiver et la destruction...



Des Sturmtruppen s'entraînent sur le front de l'Ouest, en 1918. À ces troupes de choc spécialement destinées à crever les fronts statiques, il manque encore de quoi exploiter la percée : les véhicules tout-terrain dont seront dotées les divisions Panzer.



1917-1938

Des troupes d'assaut à l'arme blindée

Par Benoist Bihan

Les divisions Panzer ne sont pas sorties blindées, bottées et casquées du cerveau d'une poignée de généraux nazis : elles sont le fruit d'une longue réflexion menée dès le début des années 1920 par la Reichswehr, sous la conduite de son chef talentueux, Hans von Seeckt.

John Frederick Charles Fuller (1878-1966) est l'un des principaux théoriciens militaires britanniques du xx^e siècle (voir G&H n° 5, p. 86). Ce pionnier de l'emploi des blindés et auteur prolifique se fait dans l'entre-deux-guerres le promoteur d'armées mécanisées, où les machines se substitueraient entièrement aux combattants, faisant de lui l'archétype du « prophète du char ».

Septembre 1939 : le monde stupéfait regarde la Wehrmacht déferler sur la Pologne, écrasée en trente-cinq jours. L'armée française, considérée comme la première armée du monde, ne tiendra en mai-juin 1940 que neuf jours de plus... À la pointe de ce qu'on qualifiera de guerre éclair figure la division Panzer, concentré de puissance en apparence invulnérable, meurtrière, insaisissable. Une révolution ? Pas vraiment. Loin d'être une rupture radicale avec le passé, les principes qui président à la création de ce type d'unité sont au contraire l'aboutissement de deux décennies de gestation. Une genèse qui ne doit presque rien

aux fantasmes nourris, au cours des années 1920, par les exaltés du char comme le Britannique Fuller. Qui n'a pas, non plus, grand-chose à voir avec la « bataille dans la profondeur » soviétique, développée au même moment. Le futurisme radical de la doctrine promue dans l'Armée rouge sous la houlette du maréchal Toukhatchevski, et où chars et avions sont mis, en masse, au service d'offensives à la portée d'emblée stratégique, n'est pas le cadre envisagé pour l'emploi de la nouvelle arme blindée allemande. La division Panzer n'a pas véritablement de doctrine d'emploi, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes pour une force érigée en modèle par l'ensemble des théoriciens du combat blindé. La raison en est simple : elle n'est pas l'incarnation





En septembre 1937, chars et fantassins font une démonstration au congrès du parti nazi, à Nuremberg. Ces Panzer I légers (5,6 t), seulement armés de deux mitrailleuses, ont montré leurs limites en Espagne. Mais ils représentent encore 38 % des chars en ligne au 1^{er} septembre 1939.

d'une nouvelle pensée militaire, mais plutôt le mariage réussi entre des moyens nouveaux — le char, la radio — et des conceptions tactiques plus anciennes, forgées dans les combats de la Première Guerre mondiale, alors que le commandement n'a pas renoncé à remporter des batailles aux conséquences directement politiques. Le résultat est une division d'assaut mécanisée, dont la supériorité sur ses devancières est sa capacité à pouvoir exploiter ses succès au-delà du système défensif adverse.

La matrice des tranchées

Revenons à 1917. Le problème fondamental des deux camps est celui de la percée. Depuis 1914, aucun attaquant n'est parvenu à déboucher de l'autre côté de réseaux défensifs de plus en plus profonds et puissants. L'emploi massif de l'artillerie permet certes, presque à chaque fois, d'ébranler ces réseaux, de les pénétrer. Mais pas de les traverser. Un assaillant peut escompter au mieux s'emparer des premières lignes et s'y retrancher, en espérant passer plus tard aux suivantes. Peine perdue : le temps nécessaire pour réorganiser les forces assaillantes est toujours supérieur à celui dont a besoin le défenseur pour reconstituer ses lignes.

La division Panzer n'est pas une idée nazie ! Le concept est élaboré tout au long des années 1920 dans la Reichswehr, puis testé grandeur nature [ici en 1933] à l'aide de chars factices. L'ossature de la Panzerwaffe sera ainsi prête sans retard à accepter les matériels qui affluent à partir de 1935.

Mikhaïl Nicolaïevitch Toukhatchevski (1893-1937) est le mieux connu des penseurs militaires soviétiques de l'entre-deux-guerres. Ce modernisateur féru de technique est le principal artisan de la mécanisation de l'Armée rouge. Il défend une doctrine de la bataille, puis des opérations dans la profondeur, qui marque la première mise en œuvre des théories relatives à l'art opératif [voir G&H n° 17, p. 88]. Maréchal en 1935 et véritable bras droit militaire de Staline, il est exécuté lors des purges de 1937.



Pur aristocrate prussien, Hans von Seeckt (1866-1936) est en 1915 l'architecte

des victoires de Gorlice-Tarnow et de Serbie. Il dirige ensuite l'état-major de l'armée ottomane. Négociateur du traité de Versailles, il devient fin 1919 le premier chef de la Reichswehr. Théoricien et fondateur de la future Wehrmacht, ce nationaliste fervent la tient à l'écart de la république de Weimar qu'il déteste. Mis à la retraite forcée en 1926, il se rapproche des nazis puis part en 1934 réorganiser l'armée nationaliste chinoise. Il meurt d'une attaque cardiaque à Berlin en 1936.

Les **Funkgerät** (« appareils radio », abrégé en FuG) les plus répandus sont les FuG 5 (liaison bataillon, portée d'environ 5 km en phonie), FuG 7 (liaison air-sol, 13 km en phonie) et FuG 8 (véhicules de commandement, 80 km en télégraphie).

■ La radio, à la fois squelette et système nerveux

On ne le dira jamais assez : tout autant que le « moteur cuirassé », l'arme décisive de la Panzer, c'est la radio. Les Allemands en constatent le caractère indispensable dès la fin de la Grande Guerre : l'une des faiblesses des *Stosstruppen* est leur difficulté à rendre compte au commandement et, pour ce dernier, à orienter et coordonner les combats en retour. La dispersion des forces encore accrue par le moteur impose plus que jamais des liaisons performantes. Un bataillon de transmissions est donc affecté dès le début à toutes les divisions Panzer, pour lesquelles est conçue toute une gamme de véhicules spécialisés chargés de tisser un réseau entre leur état-major et leurs unités subordonnées. Au sein des régiments de chars, chaque blindé dispose d'un équipier dédié au maniement des **Funkgerät** (FuG), les émetteurs-récepteurs. Le bataillon de reconnaissance dispose quant à lui d'une demi-douzaine de véhicules qui informent le commandement de la situation quasiment en temps réel, lui permettant de pénétrer mieux que ses adversaires le brouillard de la guerre... au moins au début des hostilités. La souplesse du réseau radio – quelques fréquences à réajuster, des indicatifs à changer... – favorise en outre la réorganisation en *Kampfgruppen* (voir p. 57). Il facilite enfin le style de commandement « de l'avant » et permet la liaison air-sol. Seule limite : faute de disposer de quartz, importés du Brésil, le Reich peine à produire des postes miniaturisés en nombre suffisant. Motos, *Kübelwagen* (équivalent allemand de la Jeep) et autres téléphones de campagne vont ainsi servir jusqu'en 1945.



Le téléphone implique un fil à la patte, incompatible avec la guerre mobile dont rêve Seeckt, le chef de la Reichswehr en 1919. Aussi celle-ci met-elle très tôt l'accent sur la radio, un atout maître de la future Panzerwaffe (ici une batterie d'artillerie légère et son poste en 1927).

Le problème n'est pas seulement la vitesse de progression, mais aussi son rythme. L'offensive n'est pas continue, elle avance par bonds saccadés, laissant le temps aux défenseurs de se reprendre. Se pose aussi la question du commandement des unités assaillantes. Les conditions du combat — artillerie omniprésente, gaz, poussière, dispersion des soldats dans le réseau défensif ennemi — compliquent le contrôle d'une grande unité, et les chefs militaires, faute de mieux, s'efforcent d'imposer leur volonté aux événements en suivant des plans rigides de progression, rapidement en décalage avec la réalité des combats.

Il faut donc rebattre les cartes de la tactique. Côté allié, c'est dans le char que l'on place les espoirs. Outre l'effet moral qu'il produit sur les troupes amies comme ennemies, il entretient le mouvement en avant sans rupture de rythme : il peut écraser les barbelés et n'a pas besoin de se mettre à couvert devant chaque mitrailleuse. Comme plate-forme d'armement mobile, il compense l'éloignement progressif des pointes attaquantes de leur artillerie, au moins le temps que celle-ci se redéploie — un processus difficile dans le *no man's land* qui sépare les lignes des belligérants. L'Entente se dote en masse de ces machines, adaptées à des divisions d'infanterie normales pour qu'elles puissent mener des offensives ininterrompues — au moins jusqu'aux arrières adverses. Ce n'est qu'ensuite, et de manière encore très expérimentale, que l'on envisage de confier aux chars des missions de cavalerie : l'attaque des centres logistiques, des communications, des postes de commandement, pour achever de désorganiser la défense et enfin faire s'effondrer le front.

Les gladiateurs, rois de l'assaut et de la percée

Côté allemand, point de chars, jugés trop vulnérables après l'échec lamentable des tanks britanniques engagés par petits paquets sur la Somme en 1916. On s'en passe d'autant

mieux que le pétrole manque. Ce que les Alliés attendent du matériel, les Allemands vont le demander à leurs soldats. Sur la base des détachements d'assaut expérimentés dès 1915, multipliés et sans cesse renforcés, et grâce à une réserve stratégique reconstituée après la sortie de guerre de la Russie en 1917, ils finissent par organiser suffisamment de divisions d'infanterie d'élite, dédiées à l'assaut et à la percée du front adverse. Ces « *divisions de gladiateurs* » que dénoncera Pétain

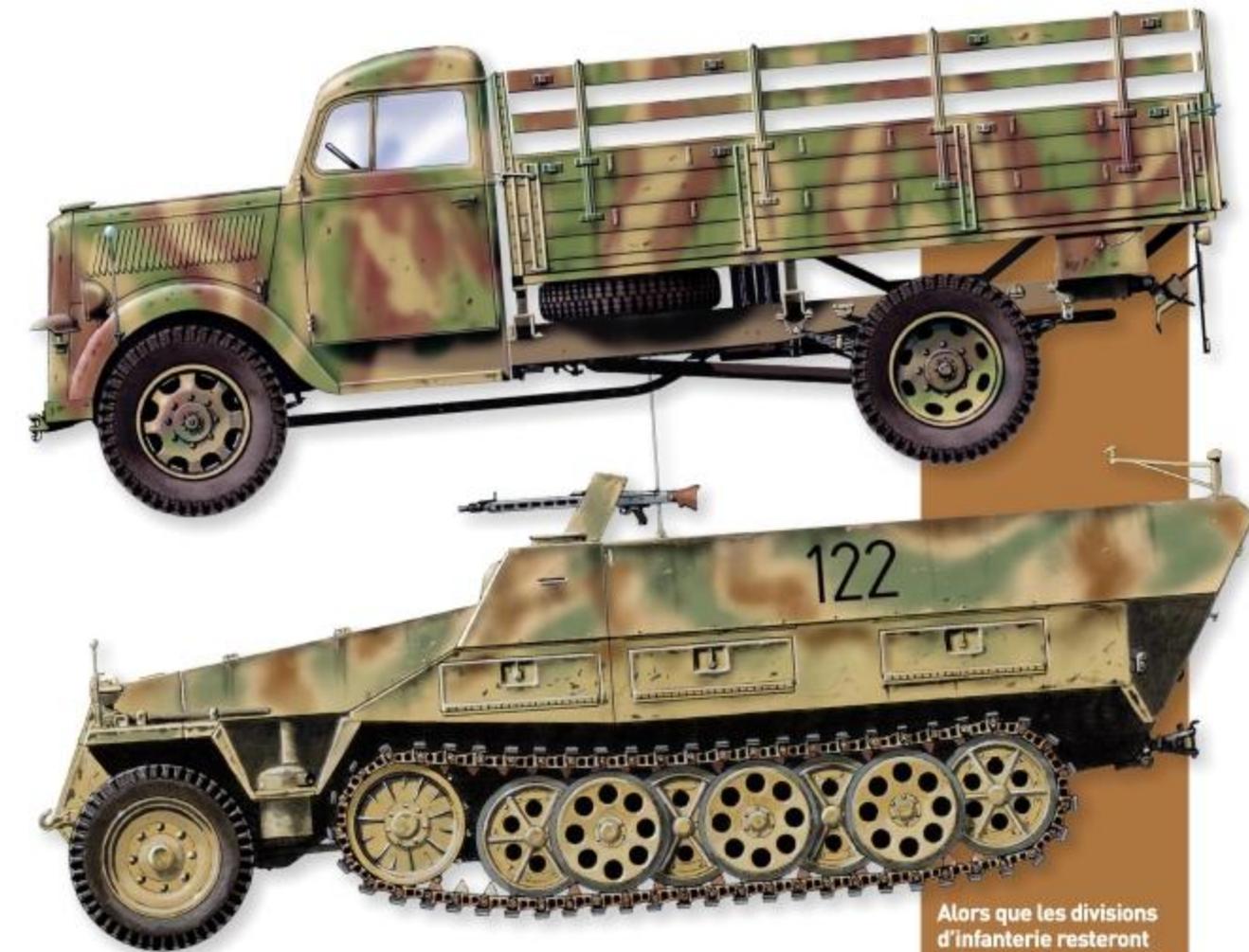
sont les vraies ancêtres des Panzer. Ces unités d'élite constituent la tête foreuse des offensives. Surtout, par leurs méthodes de combat, elles visent à maintenir le rythme non par

la progression continue de l'ensemble — ce que l'Entente attend de ses vagues de chars — mais par l'entretien d'innombrables combats partiels menés par des compagnies, des sections, voire des groupes d'une dizaine d'hommes. Si l'un de ces groupes est fixé par le feu ou embourbé dans une tranchée, qu'importe : un autre, deux, dix continuent d'avancer. Quand l'Entente utilise les chars pour dompter le chaos du champ de bataille moderne, les *Stosstruppen* (« troupes de choc ») allemandes l'acceptent pleinement pour pouvoir mieux l'exploiter. L'avance, de planifiée, devient initiative locale, la bataille méthodique le cède à l'opportunisme. Les résultats sont au rendez-vous : en 1917, la percée redevient possible. En septembre de cette année,

Ce que les Alliés attendent du matériel, les Allemands vont le demander à leurs soldats.

les Allemands raffinent devant Riga leurs méthodes d'assaut, qu'ils combinent à un emploi maîtrisé — et, lui, très centralisé — de l'artillerie. Les clés de leur réussite : surprise, intensité et concentration du feu, exploitation rapide des effets de ce dernier par une noria d'éléments d'assaut au commandement décentralisé qui décompose le front en une myriade de microbatailles et le disloquent. La méthode est réemployée avec succès dès la fin de l'année pour enrayer l'offensive britannique contre Cambrai, où le Tank Corps, employé pour la première fois en masse, démontre la capacité des chars, s'ils sont assez nombreux, à mener l'offensive dans la durée. L'échec britannique est lié au manque d'habitude des troupes et des chefs, qui laissent se dissocier chars et infanterie et brisent ainsi le rythme donné par le moteur à l'attaque.

L'année 1918 voit les deux techniques, maîtrisées, employées à fond par les belligérants. Mais elles montrent leurs limites. Techniques et logistiques pour les chars : les machines tombent en panne, sont vulnérables face à l'artillerie, trop lentes ; la régularité qu'elles donnent à la progression n'empêche pas les offensives de se livrer encore au rythme du fantassin et du cheval au pas. Limites en matière de contrôle des troupes, côté allemand : l'atomisation de la bataille en une infinité de combats locaux finit par faire perdre toute cohérence aux offensives « de la victoire » lancées au printemps (voir G&H n° 5, p. 38) : la conduite « par le bas » de l'offensive empêche la concentration des efforts, permettant à l'Entente de battre en



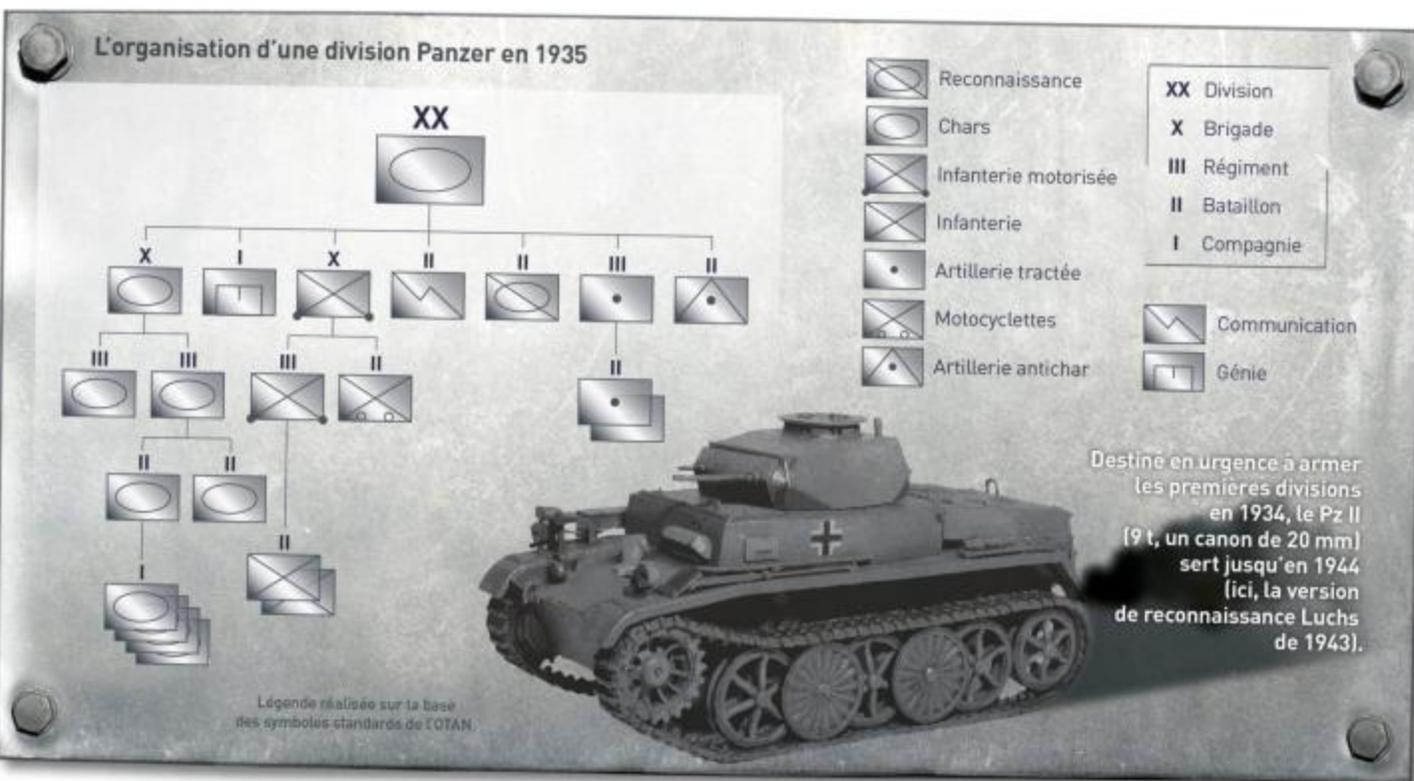
détail les troupes allemandes, une fois l'effet de surprise dissipé. La fin de la guerre laisse les choses en l'état.

La forge de la Reichswehr

La nouvelle armée allemande issue du traité de Versailles, la Reichswehr, est réduite à la portion congrue : 100 000 hommes engagés pour de longues périodes, pas d'aviation, pas d'artillerie lourde, pas de chars. Mais, avec ses 4 000 officiers, elle garde un bon cerveau : en s'efforçant de tirer les leçons de la guerre, elle va se tourner vers les troupes d'assaut.

Pour le général **Hans Seeckt**, patron de la Reichswehr, le problème central est le contrôle de la bataille. Aussi, son armée « idéale » s'éloigne-t-elle du modèle de masse, pour comporter un peu plus de 300 000 hommes, quatre fois moins qu'en 1914. Ce n'est bien sûr pas le modèle de la future Wehrmacht. Mais la réduction en quantité doit permettre, dans l'esprit de Seeckt, de privilégier la qualité, notamment par le retour à la tradition prussienne de la formation homogène des cadres. L'objectif : renforcer le contrôle en donnant une « unité de

Alors que les divisions d'infanterie resteront largement hippomobiles jusqu'en 1945, les Panzer sont 100 % motorisés dès le début. La première version de l'unité en 1935 (voir infographie ci-dessous) comprend 4 025 véhicules à roues tel cet Opel Blitz (2,1 t à vide et 3,3 t de charge utile, 130 000 produits). 481 véhicules chenillés complètent la dotation, dont le semi-chenillé destiné aux Panzergrenadiers, le Sonderkraftfahrzeug 251 (ou Sd.Kfz. 251, « véhicule de combat spécial » ; ici un modèle de 1942). Cet engin de 8 t embarque huit fantassins à l'abri des munitions légères. Décliné en 23 versions, il sera fabriqué à plus de 15 000 exemplaires.



La division modèle 1935 encadre 13 000 officiers et soldats, dont 7 000 (54 %) sont des fantassins, appuyés par 24 canons de 105 tractés. Chacun des deux régiments de chars compte deux bataillons à quatre compagnies de 32 tanks, soit 561 engins, chars de commandement inclus. Il s'agit cependant de modèles très légers, Panzer I et II.

Oswald Lutz (1876-1944), colonel de la Reichswehr, puis premier *General der Panzertruppen* (général des troupes blindées) est l'un des pionniers de la motorisation, puis de la mécanisation de l'armée allemande. Logisticien spécialiste des chemins de fer, puis des unités de transport motorisées, c'est sous sa houlette que sont menés certains des principaux travaux préparatoires à l'établissement des divisions Panzer. Il est cependant écarté par Hitler et meurt de maladie début 1944.

ROGER VIOUET

Reconnaissance, liaison, appui mobile à l'infanterie... Le véhicule à tout faire des unités blindées, c'est la moto : en août 1939, on en recense pas moins de 1280 (dont 711 avec side-car) par division Panzer. La BMW R12, avec son moteur bicylindre à plat de 745 cm³ caractéristique et la première fourche à amortisseurs hydrauliques, va être fabriquée à 36 000 exemplaires de 1935 à 1942, avant que ne lui succède à partir de fin 1940 la R75 (16 500 exemplaires construits pendant la guerre, ici avec un side-car portant une mitrailleuse MG-34). Rapide (100 km/h environ), la moto side-car n'emporte qu'une charge limitée, raison pour laquelle les Alliés lui préféreront la Jeep.

pensée » aux chefs, en instillant la confiance entre les différents échelons hiérarchiques — ce qui permet ainsi la délégation d'autorité nécessaire aux méthodes de combat « déstructurées ». Les officiers doivent en particulier être capables de résoudre des problèmes tactiques de complexité croissante, et de prendre des décisions pertinentes non seulement pour leur unité, mais en fonction de l'objectif qui leur a été confié : c'est l'*Auftragstaktik* (voir p. 55), véritable ciment du système de commandement allemand. Le deuxième point sur lequel insiste Seeckt est l'approfondissement d'un acquis de 1917-1918, le combat interarmes. Toutes les armes agissent de concert, au niveau supérieur — aviation, artillerie, infanterie, génie — comme au niveau inférieur : le fantassin allemand voit fleurir dans son environnement immédiat des mortiers et mitrailleuses de plusieurs calibres et une spécificité germanique, le « canon d'infanterie », pièce légère tractée à la main. Un rôle que reprendra plus tard le canon d'assaut, sur châssis... de char. Tout naturellement, la division Panzer sera avant tout une formation interarmes. Enfin, Seeckt envisage la motorisation de la Reichswehr. Non seulement pour manœuvrer et empêcher le retour d'une guerre de positions, mais aussi parce qu'avec 100 000 hommes elle est trop petite pour défendre l'ensemble de ses frontières. La mobilité doit compenser la masse, un leitmotiv prémonitoire au regard du rôle défensif des panzers pendant la Seconde Guerre mondiale... et un vrai embryon de doctrine, testé dès 1923 lors de manœuvres qui voient aussi les unités motorisées coopérer avec une « aviation » factice faite de pilotes circulant à moto.

Quelle place pour le char ?

Si, dans les années 1920, la question du char demeure au second plan des réflexions menées en Allemagne, elle n'est pas ignorée. Elle fait l'objet



Le 1^{er} janvier 1927, Winston Churchill, ministre des Finances, inspecte des Vickers Medium Mk II du Royal Tank Corps. Les Britanniques sont les premiers à expérimenter des unités blindées interarmes. Mais sans transformer leur essai...

d'articles dans les revues militaires et la Reichswehr suit avec attention les expérimentations et les débats qui se déroulent alors ailleurs en Europe. La troupe s'entraîne même avec des répliques de chars en bois et en carton bouilli sur châssis d'automobile ou de... bicyclette. Dans ses mémoires, le général Guderian insistera beaucoup sur son rôle de précurseur solitaire dans une Reichswehr qui, selon lui, ne comprenait pas le rôle révolutionnaire du char. En réalité, les chefs allemands des années 1920 ne sont pas tant sceptiques que réalistes : à leurs yeux, le char manque encore trop de fiabilité pour être mieux qu'un appui pour l'infanterie. La question ne se pose d'ailleurs pas vraiment puisque le traité de Versailles leur refuse ces engins. Cela leur épargne

au passage les guerres picrocholines qui déchirent les armées française, britannique ou américaine pour savoir qui, de l'infanterie ou de la cavalerie, a légitimité à contrôler l'arme nouvelle. À Berlin, les débats entre thuriféraires et détracteurs du char, s'ils ont lieu, sont menés *mezzo voce*, personne ne contestant le char en tant que tel, mais plutôt l'idéologie de la supériorité de la technique sur l'humain qu'il vient à incarner chez certains. La Reichswehr ne manque pas pour autant de vrais enthousiastes, à commencer par Guderian et son supérieur direct, le colonel **Oswald Lutz**, qui observent attentivement les expérimentations étrangères.

Le modèle français n'attire guère les Allemands, surtout parce qu'il repose, à l'inverse du leur, sur l'engagement d'une armée de masse. En revanche, les manœuvres que conduisent les Britanniques à partir de 1927 dans la vaste plaine de Salisbury, au sud de Londres, les intéressent prodigieusement. La British Army, redevenue petite et professionnelle après 1918, y engage une *Experimental Mechanized Force* qui combine automitrailleuses, chars légers et moyens, infanterie, génie et artillerie motorisés. L'unité est

interarmes mais, nouveauté, elle place les chars en son cœur et non plus l'infanterie, réduite à un bataillon de mitrailleuses capable seulement de défendre le terrain saisi par les chars. L'innovation est importante : pour la première fois,

c'est le char qui est l'étalon de vitesse de toute une unité. Les observateurs allemands remarquent aussi la fiabilité nouvelle des machines. Si les essais britanniques ne sont pas transformés, les Allemands ont un autre modèle pour alimenter leur réflexion : l'Armée rouge, avec laquelle ils entretiennent une coopération technique clandestine qui atteint son apogée au début des années 1930. Or les Soviétiques mettent sur pied, en 1931, leur premier « corps mécanisé » (voir encadré p. 47), une grande unité dotée de près de 500 chars. Guderian, en particulier, critique la doctrine soviétique où les missions des chars sont partagées entre des unités distinctes, mettant en œuvre

La division Panzer est envisagée avant tout comme une formation interarmes.





■ Corps soviétique et DLM française, deux rivaux imparfaits

Lorsqu'elle est créée, la Panzer n'a que deux équivalents : le corps mécanisé soviétique, apparu dès 1931, et la division légère mécanique française, mise sur pied en 1935. Le corps soviétique comporte deux brigades blindées (chacune à quatre bataillons de chars et un d'infanterie motorisée), une brigade d'infanterie motorisée, un bataillon de reconnaissance (doté de chars légers) et un autre de transmissions. Depuis 1931, les Soviétiques ont simplifié cette structure, supprimant artillerie, génie, aviation organique, et réduisant le nombre d'unités. La raison : les grandes manœuvres ont montré qu'il est très difficile de contrôler ces unités massives – les huit bataillons de chars regroupent un demi-millier de machines, auxquelles s'ajoutent plusieurs milliers de camions, autos, motos, tracteurs chenillés... Sans oublier que les capacités industrielles de l'URSS, encore limitées, ont du mal à concrétiser les visions grandioses des chefs de l'Armée rouge. La division légère mécanique (DLM) française s'organise en deux brigades : la première avec deux régiments « d'automitrailleuses de combat », autrement dit de chars, appelés ainsi pour éviter les conflits de possession avec l'infanterie, « propriétaire » en théorie de tous les chars français ; la deuxième comprend un régiment d'automitrailleuses et un régiment d'infanterie motorisée (chasseurs portés) à trois bataillons. Un régiment d'artillerie à trois groupes, deux de 75 mm et un de 105 mm, plus une compagnie antichar et une autre antiaérienne, et des éléments du génie, de transmissions et de soutien complètent l'organigramme. Par rapport à la Panzer, l'unité soviétique, qui s'en rapproche assez par ses missions, manque d'armes lourdes, de moyens de commandement et de contrôle adaptés. De surcroît, ses composantes combattent côte à côte, mais pas vraiment ensemble. La division française est plus équilibrée et sa structure, fondée sur celle des divisions de cavalerie classiques, est plus aboutie. Mais il lui manque la capacité de mener des actions autonomes. Elle est chargée plutôt d'éclairer puis de couvrir le déploiement du gros des forces, pas de percer ni d'exploiter, rôles pour lesquels elle manque de moyens logistiques et d'au moins un régiment de chars. Et, comme toutes les unités françaises, elle pâtit des lacunes des transmissions, la radio demeurant une denrée rare jusqu'en 1940.

des matériels spécialisés différents, là où il préfère des chars polyvalents — l'une des forces de la conception allemande, qui finira par s'imposer partout. En revanche, la mise sur pied de grandes unités blindées lui apparaît comme la marche à suivre.

Une innovation technique et non doctrinale

Au tournant des années 1930, la question est de définir la bonne organisation de ces unités. Comme toute innovation dans la Reichswehr, celle-ci émerge de multiples manœuvres où seuls les chars sont encore factices : la division Panzer est en route. Le principal problème, celui du commandement, est résolu grâce à la fiabilisation d'une autre technologie, la radio, qui permet enfin de maintenir le contact — et donc la cohésion de l'action — entre des unités menant des « microbatailles » en ordre dispersé et qui assureront aux Panzer la suprématie sur les champs de bataille du début de la guerre. Administrativement, il est décidé que les divisions blindées dépendront d'une arme nouvelle, la Panzerwaffe (« arme blindée »), créée sur la base du... train motorisé, où servent Lutz et Guderian. Un choix

significatif : aux yeux des Allemands, l'innovation est technique, mais pas doctrinale, la nouvelle force devant s'intégrer au concert interarmes. L'arrivée au pouvoir d'Hitler, en 1933, achève le processus... tout en le perturbant. En octobre 1935, la 3^e division de cavalerie devient la 1^{re} division Panzer (ou PzD), en même temps que sont levées les 2^e et 3^e PzD. Mais au départ, dans l'esprit de ses chefs, c'est toute la nouvelle Wehrmacht qui doit être motorisée. Chaque division d'infanterie doit être dotée d'un bataillon antichar et d'un autre de reconnaissance motorisée mais aussi, à terme, d'un bataillon de chars ; et la cavalerie s'engage aussi sur la voie d'une mécanisation complète. Si ce plan n'est jamais réalisé, c'est parce qu'Hitler, une fois aux commandes, impose à ses généraux un changement complet de

modèle militaire. Ceux-ci voulaient une armée semi-professionnelle compacte apte à des guerres limitées ; le Führer veut un outil massif de conquête et de guerre totale, dont les nouvelles « divisions de gladiateurs » seront les Panzer. ■

Le bataillon de reconnaissance d'une division Panzer en 1940 intègre 50 voitures blindées diverses. Le Sd.Kfz. 232 (version 8x8) brille par sa vitesse (60 km/h) et ses capacités tout-terrain. En plus de la tourelle classique à canon de 20 mm et mitrailleuse, ce modèle de commandement porte une antenne-cadre associée à une radio à longue portée.



« La coopération entre blindés et aviation était prévue dès le début »

Propos recueillis par Pierre Grumberg

Le lien étroit qui unit divisions Panzer et Luftwaffe remonte aux toutes premières heures de la Reichswehr, souligne l'historien américain James Corum. La théorie a ensuite été perfectionnée par la pratique tout au long des années 1920 et 1930, en Allemagne... et en URSS. Bien avant d'être mise en pratique en Espagne !



Ancien officier de l'US Army devenu historien, James Corum

est l'un des meilleurs connaisseurs de l'armée allemande de l'entre-deux-guerres, à laquelle il a consacré de nombreux ouvrages (voir bibliographie p. 63). Également spécialiste de la contre-insurrection, il enseigne actuellement à l'université britannique de Salford.

Cousin du « Baron rouge » Manfred, as de 14-18, **Wolfram von Richthofen** (1895-1945) travaille clandestinement dans la Reichswehr au maintien d'une force aérienne. En Espagne fin 1936, dans la légion Condor, il expérimente l'appui tactique avec les stukas, spécialité qui va devenir la sienne en Pologne, en France puis en Russie. Brutal et efficace, nazi convaincu, il meurt d'un cancer en captivité.

Pilote de la Grande Guerre, **Helmuth Wilberg** (1880-1941) dirige la force aérienne cachée de la Reichswehr et rédige en 1935 sa doctrine. Commandant de l'École supérieure de la Luftwaffe renaissante en 1935, il se bat en Espagne avec la légion Condor. Il meurt dans un accident en 1941.

G&H: En 1939, les Polonais découvrent à leurs dépens l'efficacité terrible du tandem char-avion. Pourtant, cette coopération n'a rien de nouveau ni d'improvisé...

Quand la réflexion commence-t-elle ?

James Corum: L'idée d'une coopération entre avions et troupes au sol est déjà mise en pratique par les Allemands en 1917, par exemple lors de la bataille de Riga, où la dimension aérienne est intégrée dans les plans de feu. Avant les Alliés, les Allemands déploient déjà des avions spécialisés dans l'attaque au sol tel le Junkers J 1. Fin 1917, 10,5 % de leurs avions sont voués à cette mission. L'aviation est déjà considérée comme une arme de percée, destinée à pallier le manque de chars.

Cela n'empêche pas l'Allemagne d'être défaite.

En effet. Mais la leçon n'est pas perdue et l'armée allemande excelle dans l'analyse de l'expérience. Début 1919, avant de devenir le premier chef de la Reichswehr, Seeckt (voir p. 44) met sur pied 57 comités de réflexion animés par 500 officiers, et les *Luftstreitkräfte* [forces aériennes de l'armée impériale, NDLR] y participent naturellement. Des réflexions sort une idée fondamentale : Seeckt est l'un des seuls à identifier la mobilité, et non le feu, comme facteur déterminant pour les conflits futurs. L'emphase de la doctrine sur la manœuvre va faire des panzers le fer de lance de l'armée, et c'est logiquement avec eux que l'aviation va nouer ses relations les plus étroites.

Comment la Reichswehr parvient-elle à élaborer une doctrine d'appui au sol quand elle n'a pas d'aviation ?

Le noyau de la future Luftwaffe de 1935 survit caché dans les rangs de la Reichswehr : Seeckt a insisté

pour conserver 180 officiers des *Luftstreitkräfte* dans les 4000 autorisés par le traité de Versailles. Ainsi, **Wolfram von Richthofen**, qui va jouer un rôle considérable dans la coopération avec les panzers, est censé commander une certaine 8^e compagnie d'ambulance prussienne... qu'il n'a probablement jamais vue ! En fait, il travaille à l'état-major, qui l'envoie à la Technische Hochschule de Berlin. Il y obtient en 1929 un doctorat en ingénierie, confidentiel mais fondamental, consacré aux techniques de construction aéronautiques. Quand Hitler arrive au pouvoir, tout — avions et chars — est prêt à produire, d'où la rapidité et l'efficacité du réarmement. Les aviateurs, dirigés depuis 1920 par le major **Helmuth Wilberg**, participent aux *Kriegsspiele* et aux manœuvres, par simulation ou en louant des avions civils. Chacune des dix divisions de l'armée de terre intègre un officier d'aviation et un état-major destiné à superviser l'entraînement conjoint.

Il faut compter aussi avec l'URSS !

La future Luftwaffe s'est vue accorder par Moscou un centre de formation à Lipetsk [500 km au sud-est de Moscou, NDLR], qui opère de 1925 à 1933. Mais les Allemands ouvrent

aussi en 1929 une école des blindés à Kazan [au cœur du Tatarstan, sur la Volga, NDLR], où les aviateurs interviennent. Il y a même des exercices conjoints, où l'on voit des tanks soviétiques survolés par les aviateurs de la Reichswehr chargés de leur appui. Les cadres des deux pays y défilent et y apprennent beaucoup. L'idée de transférer leur savoir aux bolcheviks, très avides, rend d'ailleurs les Allemands nerveux. Au point qu'en 1933, ces derniers ferment l'école et la transfèrent en Prusse-Orientale, au grand dam des Soviétiques.

Quand naît la doctrine de coopération entre Panzer et Luftwaffe ?

C'est Wilberg qui l'élabore, d'abord au niveau de toute l'armée. En 1925 ou 1926, la date est incertaine, il sort un premier petit opus qui définit les règles de l'appui tactique. Ce qui est certain est que la Reichswehr,

toujours plus motorisée comme le veut Seeckt, intègre l'appui aérien dans ses manœuvres, là encore dès 1926. L'association étroite entre blindés et aviation est en fait le fruit d'un élan réciproque. En 1935, la nouvelle doctrine (*Luftwaffendienstvorschrift 16: Luftkriegsführung* ou « règlement n° 16: conduite de la guerre aérienne ») est élaborée par Wilberg sous la houlette de **Walther Wever**, premier chef d'état-major de la Luftwaffe: l'appui fait partie des missions premières et, surtout, priorité est accordée aux troupes mobiles. Et la Panzerwaffe est réceptive: Oswald Lutz, son premier chef (voir p. 46), ordonne aux unités Panzer de s'entraîner avec leurs voisins de l'aviation, notamment en matière de radio et de reconnaissance.

Concrètement, qu'est-ce que cela signifie dans l'organisation ?

Coopération ne signifie pas subordination. La Luftwaffe, indépendante de l'armée en 1935, compte bien garder la main sur les opérations. Elle place donc un *Kommandeur der Luftwaffe* (ou *Koluft*) comme conseiller auprès des armées et des corps, qui les conseille et fait part de leurs besoins à sa hiérarchie. Mais, en l'absence de ligne directe, les délais sont très longs. Aussi, Wever a-t-il l'idée de détacher des pilotes au sein des divisions Panzer et même des régiments en 1940. Ces *Flieger-Verbindungsoffiziere* (officiers aviateurs de liaison ou Flivos) disposent de blindés dotés de radios pour expliquer la situation tactique à leur unité, voire aux avions en l'air en 1941, ce qui améliore grandement la réactivité. Les Alliés

n'y parviendront qu'en 1943! À cela s'ajoute la proximité physique des QG, alors que les Alliés maintiennent une séparation formelle. En mai 1940, une porte sépare Kleist, chef du Panzergruppe chargé de percer dans les Ardennes, et Richthofen, commandant du corps aérien spécial chargé de l'appuyer.

Qu'est-ce que les Panzer peuvent attendre, en termes de missions et temps de réponse ?

La communication directe donne la possibilité de profiter d'un appui rapproché, directement devant les chars, quand auparavant on n'intervenait que derrière le front, en bloquant par exemple la logistique et les renforts. En 1940, des stukas (voir G&H n° 5, p. 92) se trouvent sur le terrain, armés, et peuvent intervenir au profit d'un régiment Panzer en quarante-cinq minutes, ce qui est stupéfiant. Il faut préciser cependant que la Luftwaffe a mis elle-même l'accent, dès les années 1920, sur la mobilité logistique, de façon à coller au plus près du front et raccourcir le temps de vol. Vingt-quatre heures, voire moins, suffisent entre la capture d'une prairie et le premier décollage. Les stukas cumulent quatre à cinq sorties par jour, contre une seule pour les chasseurs français.

Quel rôle joue la guerre d'Espagne dans la coopération ?

Tout est déjà en place en amont. L'Espagne sert à raffiner les pratiques. On s'aperçoit notamment que le système de transmissions, encore en partie fondé sur le téléphone, fonctionne mal, ce qui conduit à accorder la plus haute priorité aux Flivos. L'entraînement conjoint entre soldats et aviateurs est en outre encouragé en supprimant les demandes d'autorisation. Le succès de l'appui incite à concentrer la moitié des stukas dans le corps spécial confié en 1939 à Richthofen.

La coopération est-elle alors parfaite ?

L'expérience de l'Espagne fait de la Luftwaffe la force aérienne la mieux entraînée du monde en 1939, mais tout n'est pas au point. La campagne de Pologne révèle des problèmes de communication et de logistique. Les divisions Panzer, dont l'avance est mal suivie, sont plusieurs fois victimes des stukas. L'armée reconnaît cependant le rôle capital de l'aviation dans le succès et en tire des leçons, alors que Français et Britanniques, témoins de ce qu'il s'est passé, ne font rien. En dépit du succès de la campagne de France, Richthofen n'est pas avare de critiques: il reproche à Guderian, rencontré le 25 mai 1940, de tout ignorer des capacités de la puissance aérienne, à l'image de la plupart des chefs de l'armée. La coopération atteindra son zénith en 1941, en Russie. Puis les Alliés apprendront et le déclin s'amorcera. ■

Conçu à l'instigation du talentueux Wilhelm Wimmer, chef du bureau technique du ministère de l'Air, le Junkers Ju 87 *Sturzkampfflugzeug* (« avion de combat en piqué », abrégé en *stuka*) est un projet prioritaire, rondement mené: lancé en 1933, l'avion vole en 1935 et est produit dès 1936. Début février 1938, une poignée de modèles de la présérie Ju 87A aux couleurs de la légion Condor (*ci-dessus*) aident les franchistes à prendre la ville de Teruel. En août, ils effectuent deux à quatre sorties par jour.

Issu de l'armée de terre, **Walther Wever** (1887-1936) est le principal artisan de la renaissance de la Luftwaffe. Commandant du ministère de l'Air en 1933, il devient en 1935 le premier chef d'état-major de la Luftwaffe. Sa mort accidentelle prive l'aviation allemande d'un penseur et organisateur brillant.

Russie, octobre 1943. Depuis son semi-chenillé Sd.Kfz. 251 (voir profil p. 45) équipé d'une radio à longue portée, un Flivo – officier de liaison de la Luftwaffe, apparemment blessé – coordonne un assaut aérien. Juste derrière lui, un servent tient un pistolet lance-fusées de signalisation.

1939-1942

Une épée tranchante mais fragile

Par Benoist Bihan

Plus qu'à ses chars, la division Panzer doit son succès à sa mobilité, son autonomie et ses capacités interarmes. Ces trois qualités requièrent cependant un appareil humain et industriel solide dont les faiblesses apparaissent dès 1941.

Le « bidon normalisé de l'armée » (*Wehrmacht Einheitskanister*) est conçu en 1937 (voir G&H n° 4, p. 60). Sa contenance de 20 litres, son bouchon bec verseur, ses poignées et sa forme facilitent l'embarquement sur les camions et le maniement pour des pleins rapides. Le modèle, surnommé **Jerrycan** (« bidon boche ») par les Britanniques, est largement copié par les Alliés.

En 1938, la gestation de la division Panzer s'achève. Depuis la création des trois premières unités, à l'automne 1935, manœuvres et exercices divers en ont parfait la mise au point. Les leçons tirées confortent les Allemands dans la doctrine héritée de la Reichswehr. D'abord, refuser les fronts continus afin d'éviter l'enlèvement redouté dans la guerre de positions. Ensuite, combiner feu et manœuvre pour déstabiliser l'adversaire (jusqu'à transformer en obsession la méthode préférée, celle de l'enveloppement par l'une ou les deux ailes). À ces deux préceptes s'ajoutent le choix systématique du combat interarmes et l'adoption d'un commandement décentralisé, où la prise d'initiative des cadres subalternes, jusqu'aux sous-officiers, est systématiquement encouragée (voir entretien p. 55). Ces premières manœuvres avec des unités blindées

réelles n'en révèlent pas moins des lacunes : la lame est forgée, mais pas bien affûtée.

Le premier souci est matériel. Le coup d'accélérateur donné par Hitler au réarmement entamé depuis la fin des années 1920 est trop rapide : l'industrie de guerre, qui n'a plus tourné à fond depuis 1918, est dépassée, surtout pour la production des véhicules — blindés, chenillés ou non — qui doivent équiper la division Panzer. Les deux premiers modèles de chars développés, les Panzerkampfwagen I et II (« véhicules de combat blindé », abrégé en PzKpfw ou Pz), pensés comme des engins d'entraînement et de transition, équipent toujours le gros des régiments de chars. Ils doivent, en théorie, être remplacés par le char moyen Pz III, destiné à armer trois compagnies sur quatre dans chaque bataillon de chars, la quatrième étant équipée de Pz IV plus lourds chargés de l'appui des précédents et de celui de l'infanterie.

Le 20 juin 1942, Hitler visite la chaîne de montage des Panzer IV version G aux Nibelungenwerke (« usines des Nibelungen », les nains de la légende wagnérienne) de Sankt Valentin, en Autriche. Sur ce mois, les pertes en tanks représentent 50 % de la production du Reich de la période. En juillet, ce sera 100 % et 500 % en février 1943 !



Le problème est que Pz III et Pz IV souffrent de maladies de jeunesse qui retardent leur mise au point à 1939 et 1936 respectivement, et que les usines ne tiennent pas les cadences de production prévues. Le résultat est que les médiocres Pz I et Pz II représentent plus de 80 % des chars alignés le 1^{er} septembre 1939, et encore 60 % au 10 mai 1940. Les Pz III et Pz IV ne fournissent alors que 25 % du parc, le reste étant composé d'engins — dont l'excellent Pz 38(t) pour « tchécoslovaque » — saisis lors de l'invasion de la partie tchèque de la Tchécoslovaquie en mars 1939.

Une armée à deux vitesses

En fait, l'insuffisance de l'appareil industriel face à l'ampleur et la rapidité de l'expansion militaire oblige à oublier l'armée d'élite rêvée par Seeckt (voir p. 44) et contraint à une force à deux vitesses : si les Allemands veulent des formations blindées, il faut que celles-ci concentrent la quasi-totalité des véhicules disponibles, notamment les camions. Tout au plus parviennent-ils à motoriser quatre divisions d'infanterie en 1937 (plus huit autres en novembre 1940, grâce aux camions pris aux Français). Ils ne pourront





Jusqu'en 1942, les divisions Panzer dominant sans partage le champ de bataille.

Près de Viazma, début octobre 1941, des Panzer III de la 11^e PzD, intégrée au 4^e groupe Panzer d'Erich Hoepner, déboulent au milieu de BT-5 soviétiques détruits. Le gigantesque encerclement qui s'ensuit, complété au sud par un mouvement similaire à Briansk, coûte un demi-million d'hommes à l'Armée rouge.

jamais motoriser leur armée de terre, contrairement aux Alliés occidentaux.

Même à son apogée, au lancement de l'opération Barbarossa, l'invasion de l'URSS en juin 1941, l'arme blindée allemande souffre de lacunes matérielles. Ainsi, elle ne disposera jamais d'un nombre suffisant des très efficaces (mais complexes et donc longs à produire) semi-chenillés Sd.Kfz. 250 et 251, destinés à l'infanterie mécanisée, au génie et aux unités de reconnaissance; au mieux, seul un bataillon d'infanterie sur quatre peut en être doté. Idem pour les automoteurs d'artillerie: les deux tiers des tubes d'une division Panzer sont sur des affûts tractés, certes par des véhicules à moteur, mais dont la mise en batterie, lente, ralentit le rythme des opérations.

Ces soucis d'équipement contraignent à des compromis organisationnels: si les cinq premières unités formées correspondent aux tableaux d'organisation initiaux (dont notamment deux régiments de chars à deux bataillons; voir infographie p. 53), la création de nouvelles unités se fait systématiquement au détriment des autres, qui doivent céder cadres et unités constituées pour renforcer les nouvelles formations. Au vu des projets démesurés d'Hitler, la nécessaire

expansion du nombre d'unités blindées se fait donc au détriment de leur performance individuelle.

Non contentes de s'affaiblir entre elles, les nouvelles divisions Panzer paupérisent le reste de l'armée. Les chefs disponibles rompus aux tactiques de choc pratiquées par les Panzer sont, on l'a vu (voir 1^{re} partie p. 42), les héritiers des troupes d'assaut de 1917-1918, dont les méthodes ont servi de matrice à la doctrine de la Reichswehr. Pour encadrer les nouvelles Panzer levées jusqu'en 1941, la Wehrmacht va puiser dans ce vivier pour en tirer la crème du corps des officiers, les Guderian, Nehring, Hoth, Rommel et autres Model. Mais, comme pour les camions, leur attribution aux Panzer se fait au détriment des autres armes, qui s'emplissent, à la place, d'officiers nouvellement formés ou rappelés au service.

L'excellence tactique incarnée

Tout ceci augure évidemment assez mal de l'avenir et explique pourquoi, au début de la guerre, les divisions Panzer sont les seules à pouvoir réellement mettre en œuvre le combat interarmes dynamique théorisé par les cadres de feu la Reichswehr et matérialisé dans

l'idée de *Kampfgruppe* (littéralement « groupe de combat »; voir ci-dessous): un assemblage *ad hoc* d'unités de toutes les armes, constitué en vue d'une mission tactique donnée (s'emparer d'une position, défaire un

■ Kampfgruppe, une unité taillée pour chaque situation

Comme dans le jeu de Pentomino, le puzzle qui permet de reconstituer n'importe quel motif à partir de pièces différentes, le *Kampfgruppe* (ou KG, groupe de combat généralement qualifié par le nom de son commandant et généralisé dans toute l'armée) se veut une réponse sur mesure à chaque défi tactique. Pour percer depuis Chem vers Moscou le 23 octobre 1941, la 3^e PzD assemble, sous l'état-major de la 5^e brigade Panzer, un puissant KG Eberbach renforcé en chars et constitué des trois bataillons du 6^e régiment Panzer, deux bataillons de fusiliers et un de pionniers, plus un bataillon d'artillerie détaché du corps Panzer et l'artillerie divisionnaire. Pour exploiter la percée après le franchissement de la Meuse à Monthermé le 15 mai 1940, la 6^e PzD crée une *Verfolgungsabteilung* (détachement de poursuite) Eisebeck hypermobile avec un bataillon de chars, un bataillon de fusiliers à moto, une compagnie de pionniers, une compagnie antichar, un escadron de reconnaissance et une batterie de Flak. Pour faire face à la contre-offensive devant Moscou en décembre 1941, la 1^{re} PzD est réorganisée en plusieurs *Sperrverbände* (unités de barrage): le KG Westhoven assemble les restes d'un régiment à ceux de deux bataillons détachés de la 2^e PzD, le KG Knopff s'articule autour de deux bataillons du génie et d'éléments isolés des 1^{re} et 2^e PzD. Le KG Wietersheim, destiné à contre-attaquer, concentre le gros des moyens mobiles: un bataillon de side-cars, un de fusiliers sur half-tracks et un autre ajoutant aux chars disponibles les débris d'un bataillon de chars lance-flammes. Par définition, tous les KG sont différents, mais l'évolution est notable au fil de la guerre. En 1940-1941, régiments et bataillons des divisions Panzer sont souvent engagés en corps constitués. En 1944-1945, le KG devient la norme. B. Bihan



Commandée par le général Kirchner, la 1^{re} PzD est au centre du trident connu sous le nom de corps blindé Guderian (en fait XIX^e corps motorisé), la dent de droite étant formée par la 2^e PzD, celle de gauche, par la 10^e. Le corps Guderian est la composante principale du Panzergruppe von Kleist chargé d'éventrer le dispositif allié. La 1^{re} PzD comporte une brigade blindée à deux régiments de chars (254 engins dont 96 de type III et IV), une brigade de fusiliers dont un tiers des effectifs porté sur half-tracks. Le régiment d'artillerie est renforcé à 48 pièces, la dotation en DCA alourdie et une escadrille complète d'avions de reconnaissance mise à disposition. Dégagee de tout souci pour ses flancs, l'unité se concentre sur deux missions majeures : les franchissements d'obstacles et la vitesse de progression dans la profondeur. En quinze jours et quinze nuits, les 18 000 hommes et 1 300 véhicules parcourent 600 km, de Kochem à Gravelines.

groupement adverse, exploiter une percée...) et placé sous un commandement unique. Dans l'armée idéale pensée dès les années 1920, toutes les divisions allemandes doivent combattre ainsi, réarticulant en permanence leurs composantes. En pratique, cela exige des cadres, encore des cadres... et les meilleurs sont chez les Panzer : revoici les « *divisions de gladiateurs* ». L'expérience du combat atténue ce différentiel de qualité après 1941, mais il demeure marqué en Pologne,

en France, et dans les premiers temps de Barbarossa, où seules les divisions Panzer sont pleinement capables d'organiser de véritables Kampfgruppen, et encore... De 1939 à 1942, en dépit de leurs faiblesses, les divisions Panzer n'en dominent pas moins sans partage le champ de bataille. Elles y bénéficient en effet de deux avantages. D'abord, un rodage en temps de paix, au fil des exercices, mais aussi lors des invasions menées sans combat. Comme celle de l'Autriche le 12 mars 1938, par exemple : la 2^e division Panzer (ou PzD) dirigée par Guderian y souffre d'innombrables problèmes

— pannes mécaniques et d'essence, surtout — qui conduisent à la réorganisation de la maintenance et du ravitaillement. La première reste jusqu'à la fin de la guerre l'un des atouts des Panzer, qui peuvent compter sur d'excellents ateliers divisionnaires et un dépannage efficace jusque sous le feu adverse. Le second sera la clé du franchissement des Ardennes en mai 1940, où les Allemands innovent en ravitaillant leurs machines à l'aide de bidons dits **ferrycans** (voir p. 50), au besoin largués par avion. Après les opérations d'avant-guerre, des combats de difficulté croissante aguerrissent les unités en gommant

CARTE ET INFOGRAPHIE : JULIEN PELTIER POUR « G&H »

■ Les Panzertruppen pensées comme une élite sociale

S'il n'existe pas de véritable étude sociologique de l'arme blindée allemande, on peut néanmoins s'en faire une idée à partir d'études de cas. Côté origines sociales, le recrutement ouvrier ne semble pas très marqué, à la différence des unités soviétiques et bien qu'il s'agisse d'une arme technique. Cela s'explique : l'Allemagne de 1939 est bien moins engagée que les États-Unis, la Grande-Bretagne voire la France dans la civilisation automobile. Le recrutement de chauffeurs et de mécaniciens est si difficile qu'il faut en passer par la formation au sein d'une organisation paramilitaire, le NSKK, le corps motorisé national-socialiste (voir p. 38). Cette faiblesse prise en compte, les divisions Panzer sont prioritaires du point de vue de la qualité : elles reçoivent les hommes les mieux formés, les plus motivés (la plupart sont volontaires), les plus aptes physiquement et intellectuellement. L'encadrement, sous-officiers compris, provient à plus de 80 % de l'armée d'active – où l'ancienne noblesse est surreprésentée, ce qui vaut aux divisions Panzer d'être soupçonnées par les SS d'abriter un « esprit réactionnaire ». Cet attrait s'explique par la possibilité de promotions rapides, illustrées par la mobilité du commandement (la 4^e PzD, par exemple, connaît 19 commandants durant la guerre, contre quatre à cinq pour les divisions d'infanterie), mais aussi par le prestige. La 4^e PzD est l'unité la plus décorée : même les SS n'auront pas autant de croix de chevalier. Sans surprise, la sélection par la qualité renforce plus qu'ailleurs dans l'armée de terre l'esprit de corps, la motivation, la discipline, le sens de l'initiative et des responsabilités, la confiance en soi... Les pertes sont à l'unisson : la 4^e PzD laisse 17 000 hommes sur le tapis entre 1939 et 1943, 128 % de son effectif de départ. La structure par âge des unités, où les classes 1921-1925 sont surreprésentées, explique le passage de 90 % des hommes par les organisations nazies et une forte identification à l'idéologie hitlérienne. En Pologne, en URSS, passé la fluidité du combat, les Panzertruppen fournissent leur lot de crimes de guerre. **J. Lopez**

de France, chacune des dix Panzer soumet un rapport d'opérations dont les enseignements servent à mettre à jour leur manuel d'emploi.

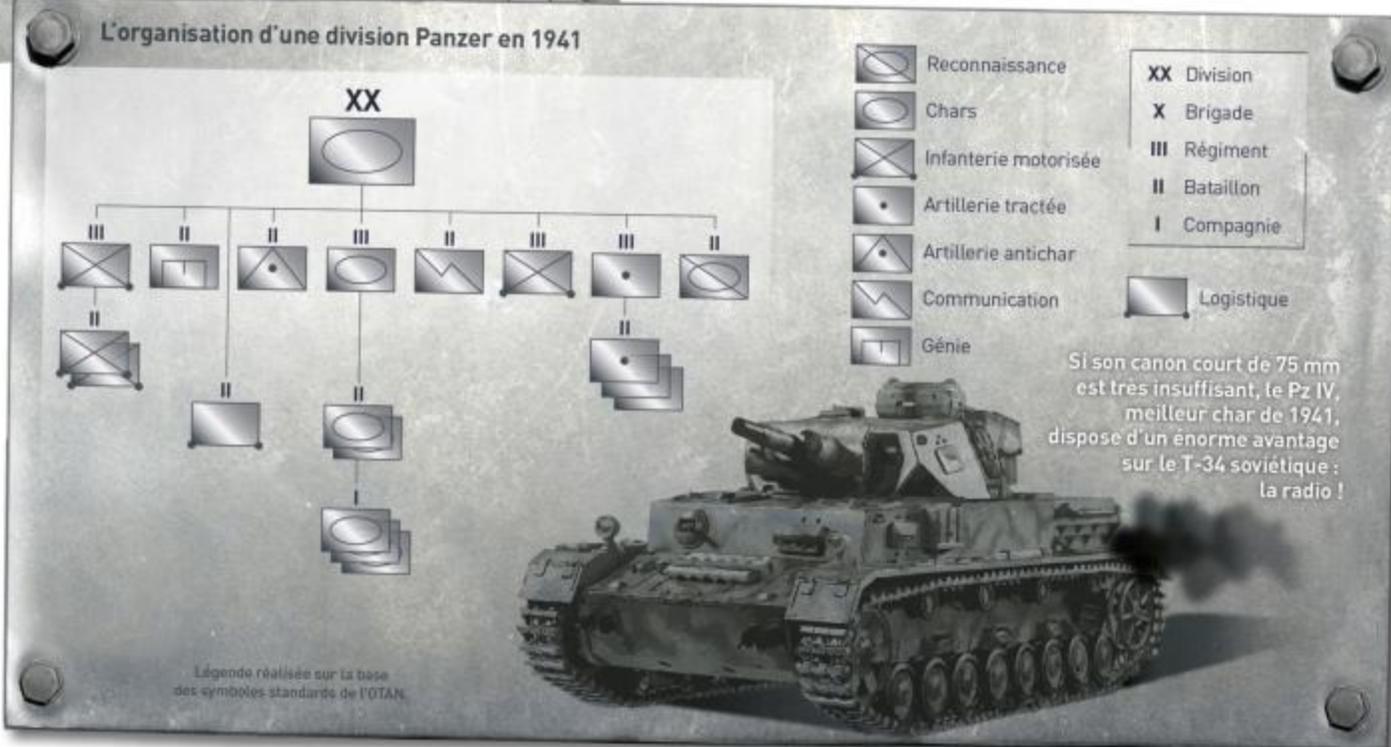
Ouvre-boîtes pour front continu en France

C'est en France, justement, que les chars vivent leur première heure de gloire, en s'imposant dans la percée, un rôle que les théoriciens

La division Panzer réformée pour l'opération Barbarossa encadre en théorie 13 300 hommes (dont 5 142 fantassins en deux régiments) et un seul régiment de chars à deux bataillons, soit 120 à 140 tanks (dont encore 30 % de Pz II). L'artillerie, renforcée, compte 24 canons de 105 et 12 de 150 mm.



leurs dernières maladies de jeunesse. En Pologne, par exemple, les Panzer s'illustrent, mais sans briller : la 4^e PzD, en particulier, que la Luftwaffe pilonne plusieurs fois par erreur, commet l'impair de s'engager seule dans les faubourgs de Varsovie et se fait sèchement corriger par la défense polonaise. Ces déboires sans conséquence stratégique servent de leçon, pointant vers de nécessaires améliorations. Le retour d'expérience est considéré comme vital : après la campagne



Toujours à court de chars, la Wehrmacht utilise encore des matériels obsolètes, comme ce Pz 38(t) tchèque de 1938 photographié à Vitebsk en janvier 1944. Le 6 juin, en Normandie, la 21^e PzD aligne un pot-pourri de machines françaises de 1940 : Hotchkiss, Renault, Somua, Laffly...



Du 12 au 15 mai 1940 à Sedan, le XIX^e corps Panzer (1^{re}, 2^e et 10^e PzD) du général Guderian aidé par la Luftwaffe perce le front français sur la Meuse, avant d'obliquer vers l'ouest et la Manche (voir carte p. 52). En dépit de furieuses contre-attaques, notamment à Stonne, les Français sont incapables de boucher le trou.

En 1941, le char standard est le Pz III de 23 t, à raison de 70 à 100 (en théorie) par division. Costaud, mobile, doté d'une radio, il compense par la manœuvre la faiblesse de son canon de 50 mm. Mais il est déjà obsolète face au T-34. Environ 5800 sont construits, sans compter 11 400 canons d'assaut Sturmgeschütz III et dérivés (voir G&H n° 3, p. 92). Le canon automoteur de 105 mm Wespe (« guêpe ») recycle en 1943 un châssis de Pz II. Puissant, capable de changer rapidement de position, c'est une réussite aussi appréciée que rare : le Reich n'en produit que 676...

de la Reichswehr n'avaient pas envisagé. Se plaçant dans la perspective d'une défensive stratégique, ces derniers voyaient surtout dans les premières divisions Panzer des unités de contre-attaque, vouées à manœuvrer sur les flancs puis les arrières d'un assaillant pour faire s'effondrer son offensive. En Pologne, c'est ainsi (mais dans un cadre stratégique offensif) qu'elles avaient été utilisées. Il en va différemment en France, dont l'armée forme un front continu, configuration honnie des tacticiens allemands. Il faut donc percer... La mission est normalement dévolue à l'infanterie, mais celle-ci manque désormais des appuis et de la mobilité indispensables pour exploiter une brèche dans la foulée et aller disloquer la défense adverse sur ses arrières. En réalité, la division Panzer est la seule unité capable de percer puis d'exploiter elle-même ses succès initiaux, ce qui en fait l'outil idéal,

même par défaut. D'abord parce qu'elle dispose des troupes rompues aux tactiques d'infiltration et de choc héritées des Stosstruppen.

La Panzer est la seule unité capable de percer puis d'exploiter ses succès initiaux.

Ensuite, parce que ses chars et véhicules sont à même d'avancer à un rythme régulier et ininterrompu, assez rapide pour prendre de court l'adversaire. Enfin, parce que seules les Panzer

disposent des moyens de communication nécessaires (voir encadré p. 44) pour préserver leur unité d'action à la fois lors de la percée (et de ses multiples combats partiels) puis lors de la poursuite qui disperse naturellement ses forces. Le triomphe de Sedan, les campagnes des Balkans (avril-mai 1941 ; voir G&H n° 1, p. 64) puis, surtout, l'invasion de l'URSS le démontrent à l'envi : les panzers ne sont jamais plus à l'aise que lorsque, bénéficiant de l'initiative, ils peuvent opérer librement. Organisés en groupements tactiques compacts en terrain libre, ils sont alors libérés (même seulement

temporairement) de la linéarité des opérations imposée par nécessité à l'infanterie. Forcée jusqu'à la fin d'avancer au rythme du pas des fantassins, cette dernière ne peut en effet refuser rapidement un flanc menacé en cas d'attaque par des forces mécanisées adverses. La division Panzer, elle, a ce pouvoir et joue largement de ses communications supérieures pour coordonner idéalement ses moyens et attirer ses adversaires dans des combats mobiles où ils sont vite surclassés.

Pièges mobiles en Russie

La supériorité de mouvement et de coordination des blindés allemands joue particulièrement en URSS. Là, les grands espaces et les mouvements patauds d'une Armée rouge mal remise des purges et moins bien organisée tactiquement donnent aux panzers toute liberté de manœuvre. On tend ainsi des pièges aux contre-attaques adverses, ou l'on contourne les défenses exigeant un marteau-pilon plutôt qu'un ouvre-boîtes... Après les revers de l'hiver 1941 et l'échec devant Moscou, les divisions Panzer s'offrent





Un Panzer III endommagé est réparé à l'arrière du front russe. À l'offensive, les Allemands, maîtres du terrain, récupèrent le matériel et limitent la casse. Passé 1943, les retraites entraînent l'abandon des machines, amplifiant encore les pertes.

d'ultimes lauriers en écrasant la malheureuse offensive que tentent les Soviétiques contre Kharkov à la fin du printemps 1942. La 6^e armée et la 1^{re} armée Panzer, quatre divisions Panzer en tête, y écrasent six armées soviétiques. Avant de s'élancer vers Stalingrad...

Mais dès avant les désastres de l'hiver 1942-1943 (voir dossier G&H n° 11), des signes montrent que le « système division Panzer » s'essouffle. En dépit de la formation en 1941 de corps Panzer et d'armées Panzer — en fait, de simples états-majors qui commandent tout autant des divisions d'infanterie que blindées —, la Wehrmacht ne crée jamais de formations mécanisées au-dessus de ses divisions. Ces dernières combattent donc livrées à elles-mêmes dès lors que la situation devient fluide. La polyvalence tellement appréciée peut se transformer en piège : à force de savoir tout faire, et parce qu'elles sont les seules à être réellement mobiles, les Panzer sont utilisées pour toutes sortes de missions, dont certaines parfaitement à portée de l'infanterie : réduction de poches, prise de villes et, dès 1940 lorsqu'elles s'avancent trop puis à l'Est à partir de l'hiver 1941, défense ferme.

La chandelle par les deux bouts

Surtout, il apparaît à l'usage que, sauf dans des cas exceptionnels comme Sedan où le front français est pénétré à peu de frais, l'usage répété des

mêmes formations pour percer les use prématurément... au moins autant que les combats mobiles (même si le premier rôle coûte plus cher en hommes, surtout dans les Panzergrenadiers ou l'infanterie

mécanisée, et le second en matériels). Leurs succès donnent également de mauvaises habitudes à la Wehrmacht, qui finit par imaginer que des arabeques blindées la sortiront de tous les guêpiers... Il faut attendre l'hiver 1943-1944 pour que les Allemands s'attellent sérieusement, mais à regret, à la modernisation de leur doctrine défensive, délaissée depuis le début des années 1930.

Surtout, les Alliés, même tardivement, ne manquent pas de s'inspirer des succès adverses. Les Américains calquent leur division blindée sur la division Panzer de 1940, qu'ils rééquilibrent en 1943 en trois « Combat Command » comportant en proportion égale chars, infanterie mécanisée et artillerie. Avec une énorme différence par rapport au modèle : cette version US des Kampfgruppen s'appuie sur des capacités industrielles qui permettent d'en mécaniser et standardiser entièrement l'équipement.

Les Soviétiques aussi apprennent studieusement les « leçons » douloureuses infligées par les Panzer. Décidée dès l'automne 1941, une importante réforme simplifie l'organisation de l'Armée rouge afin de lui rendre de l'agilité. On cherche également, et l'on trouve, des parades défensives : à Stalingrad par défaut en s'accrochant à la ville, puis à Koursk, en saturant la rase campagne de lignes de défenses et de points d'appui. Les théoriciens et praticiens soviétiques, formés à la rude école de la Panzerwaffe, préparent même une réplique offensive, en ressuscitant les opérations dans la profondeur et en leur donnant une meilleure assise tactique grâce à des corps blindés et mécanisés. Seuls les Britanniques s'accrochent à des organisations et à des doctrines dépassées, prenant les conditions particulières du désert nord-africain pour la norme. À l'été 1942, la division Panzer devenue référence du combat blindé est parvenue au zénith. Et du coup au seuil du déclin. ■

L'Auftragstaktik, le vrai secret des divisions Panzer ?



Entretien avec l'historien suisse **Marco Sigg**, auteur de *Der Unterführer als Feldherr im Taschenformat* (« Le sous-officier, un général en chef de poche »), paru en 2014 chez Ferdinand Schöningh (non traduit).

G&H : Pouvez-vous définir brièvement l'Auftragstaktik, qu'on peut traduire par « commandement orienté mission » ?

Marco Sigg : La plupart des ouvrages donnent cette définition : un principe de commandement qui fixe au subordonné une mission à remplir, un objectif à atteindre, en lui laissant la liberté de choisir les moyens d'y parvenir. Première remarque : si l'on rencontre quelque fois le mot Auftragstaktik dans les règlements militaires allemands, il n'est jamais défini. Deuxième remarque : cette définition-ci fait des exécutants quasiment des électrons libres, indépendants du commandement. Je ne suis pas d'accord. Il est question d'une autonomie de décision, très relative d'ailleurs, et pas du tout d'une indépendance. Troisième remarque : il ne s'agit pas d'une doctrine mais d'un principe d'éducation, d'un comportement qu'on veut inculquer aux officiers et sous-officiers.

De quoi ce comportement est-il fait ?

Il met en avant les qualités d'aptitude et de vitesse de décision, d'initiative, de responsabilité personnelle, de flexibilité sur le champ de bataille, de capacité à improviser face à ce que Clausewitz appelle « la friction ». Et surtout d'échanges permanents avant et pendant la mission entre tous les échelons de commandement concernés. La radio a d'ailleurs beaucoup augmenté la fréquence et la vitesse d'échange des points de vue entre chefs et subordonnés. En ce sens, l'armée allemande en a initialement plus bénéficié que ses adversaires.

L'Auftragstaktik a-t-elle été, malgré vos bémols, l'arme secrète de l'arme blindée et, plus largement, de l'armée de terre allemande ?

Oui et non. Oui, dans la mesure où l'armée allemande est celle qui a poussé le plus loin l'éducation à la décision parmi les officiers et les sous-officiers et cela n'est pas pour rien dans l'efficacité dont elle fait preuve entre 1939 et 1941. Le pire péché contre la tradition militaire allemande, c'est l'inertie, la passivité, et non pas la prise de risques excessifs. Non, car il s'agit d'un principe de commandement très général, qui, en outre, n'est pas toujours appliqué. Dans la plupart des divisions d'infanterie, le général commande de l'avant ou, par la radio, se trouve présent auprès de ses commandants de régiments qui ont donc moins de latitude dans l'exécution des ordres. C'est moins vrai, bien sûr, dans les divisions Panzer et leurs groupes de combat. La vitesse, la distance, la nature offensive de l'outil, rendent plus fréquent le recours aux principes de l'Auftragstaktik.

L'Auftragstaktik n'est donc pas un trait omniprésent ?

Non. Après des années de recherche, une évidence s'impose à moi : l'Auftragstaktik n'est pas la norme mais l'exception. Elle n'apparaît jamais dans les médiocres unités d'infanterie levées à partir de 1942, par exemple. En fait, on ne la voit surgir que dans les situations d'urgence, lorsque la chaîne de commandement est rompue, suite à une pénétration trop profonde, à un effondrement des moyens radio ou à un encerclement par exemple. Le reste du temps, le chef d'unité veut tenir son monde en main, tout en sachant qu'en cas de coup dur, chacun donnera le meilleur à son poste. ■

Propos recueillis par **Jean Lopez**

Des soldats d'une unité de reconnaissance ou d'observation montés sur semi-chenillés légers Sd.Kfz. 250 se reposent quelque part dans la steppe russe à l'été 1944. Le Panzer IV Ausführung (version) H, ici doté de plaques latérales de protection, évoque le Tiger, d'où nombre de confusions.

1943 - 1945

Des crocs pour défendre le Reich

Par Nicolas Aubin

Après avoir bouté le feu à l'Europe, la Panzer devient en 1943 le pompier chargé de contenir les incendies qui dévorent la Wehrmacht. Convertie en môle de résistance mobile, elle parvient grâce à son excellence tactique à prolonger la guerre. Mais ses faiblesses opératives l'empêcheront d'en changer l'issue.

En janvier-février 1943, les Soviétiques regagnent le territoire perdu en 1942 mais Manstein échange du terrain contre du temps, rassemble avec brio ce qui reste de ses blindés et les lance dans un **coup de revers** qui frappe de flanc l'armée blindée de Popov. La victoire est totale contre un ennemi paralysé par le manque d'essence.

Un **chasseur de char** est composé d'un canon antichar monté sous casemate blindée sur un châssis de char. Surbaissés, peu coûteux (on récupère d'anciens châssis périmés), ils rendent de fiers services.

Pour la Wehrmacht, il y a un avant et un après Stalingrad. Pour les divisions Panzer, le déclin est plus lent à venir. En 1943, les unités blindées gardent leur posture offensive, réservées en théorie à des contre-attaques massives et profondes destinées à reconquérir initiative et terrain perdu. Les généraux restent fascinés par les manœuvres grand style, ballet complexe fait de rocadés, de conversions, de cadrages débordements dont le « **coup de revers** » de Kharkov est l'apothéose au printemps 1943. Après l'échec de Kursk, sur le Dniepr, en juillet-août 1943, c'est au cours de l'hiver 1943-1944

que le feld-maréchal Manstein constate enfin que les élégantes arabesques tracées jadis par ses chars se transforment en pâtés brouillons, en bataille d'usure où sept divisions Panzer sont éreintées. Pire : en février 1944, l'ambitieux contre-encerclement censé sauver six divisions encerclées à Tcherkassy s'embourbe. Neuf Panzer sont cette fois lessivées et laissent 300 chars sur le terrain conquis par les Soviétiques. Plus qu'à Kursk...

En fait, rééditer l'exploit de Kharkov est devenu une chimère : il implique en effet un désastre préalable, l'abandon de centaines de kilomètres (distance requise pour que leur logistique déficiente trahisse les flots de T-34), le sacrifice des divisions

d'infanterie débordées par les pointes soviétiques et du carburant à foison. Or, l'infanterie et l'essence sont les biens les plus rares du Reich. Payant ce prix, Model détruira avec trois divisions Panzer la 2^e armée de tanks aux portes de Varsovie en août 1944. Mais comment ce joli succès tactique pourrait-il compenser le désastre opératif subi pendant l'été ?

Si Stalingrad est un tournant pour la Wehrmacht, Tcherkassy annonce celui de la Panzerwaffe. Désormais incapables de peser au niveau opérationnel, les Panzer sont réduites à jouer les pompiers. À l'Est, elles sont rattachées en « pools » au profit de groupes d'armées qui les dispersent pour masquer une percée, la freiner ou tendre la main à des

encerclés, ou encore servir de radeau de la Méduse à l'infanterie en déroute. À l'Ouest, elles jouent le rôle de chiens de berger chargés de canaliser et couvrir une retraite, ou, sous la forme de Kampfgruppen (voir encadré p. 51), de môles de résistance.

Pompiers sous-équipés

Les succès défensifs obtenus grâce à cette reconversion forcée s'appuient sur de nouveaux matériels. Depuis sa réforme entre l'été 1943 et le printemps 1944 (voir infographie p. 59), la division Panzer dispose sur le papier de 99 Panther et 98 Panzer IV, plus 45 chasseurs de chars. Tout cela est théorique. La Panzerwaffe a perdu dans la grande retraite du début 1943 plus de 3700 chars et canons d'assaut que l'industrie, en dépit d'une montée en puissance, est incapable de remplacer. Le sous-équipement endémique est accentué par l'attrition du parc (60 % par an) et la création de nouvelles divisions Panzer (voir p. 58) et d'unités blindées indépendantes. Les 7^e et 20^e PzD alignent ainsi une trentaine de blindés d'octobre 1943 à juin 1944 ! Les Allemands cachent la misère en remplaçant des chars par des canons d'assaut, puis réduisent le nombre de tubes dans chaque compagnie : 22 en début de guerre, 17 en 1944, 10 en 1945. Certes, les canons de 75 longs ou de 88, dotés d'une optique remarquable, compensent une partie du déficit. À Kursk, un Tiger est perdu pour 36 chars russes. Le Panther gagne 99 % de ses duels ! Le général von Senger und Etterlin, à la tête du XIV^e corps Panzer en octobre 1943, estime finalement qu'étant



Ultraléger (1 260 kg à pleine charge), le Fieseler Fi 156 Storch (« cigogne ») se pose et décolle sur moins de 100 m, ce qui en fait l'avion d'observation et de liaison favori des officiers des Panzer. L'engin est cependant vulnérable aux tirs du sol. C'est ainsi que Theodor Eicke, commandant de la division Panzer SS Totenkopf, est tué le 26 février 1943.

donné la mission dorénavant défensive de la division, la pénurie de chars n'est pas dramatique : « Comme leur force en infanterie ne dépassait guère quatre bataillons, un surplus de chars aurait été disproportionné. » En effet, pour ses actions de freinage ou ses coups de griffes, la division s'organise de plus en plus

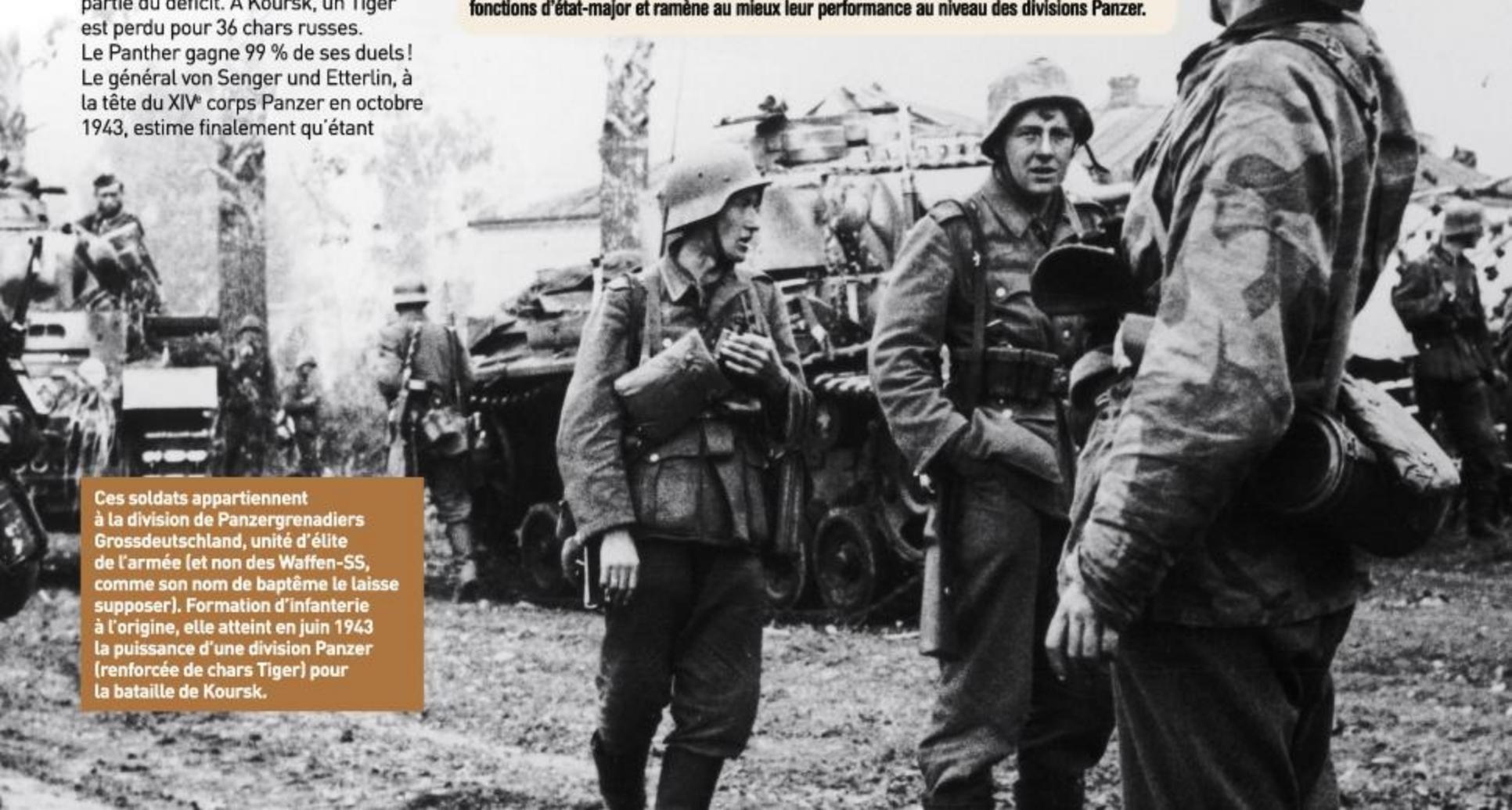
autour de ses Panzergrenadiers appuyés par une poignée de chars. Même si un seul bataillon peut être effectivement mécanisé sur semi-chenillés (les autres étant motorisés et devant combattre à pied), tous sont abondamment pourvus en armes automatiques et d'appui. Rien à voir avec un bataillon d'infanterie classique. Le bataillon de reconnaissance devient quant à lui une entité de combat essentielle : 950 hommes montés sur semi-chenillés, dotés

La division Panzer SS, une garde prétorienne pas si efficace

Outre des noms de baptême sans équivoque tels *Totenkopf* (« tête de mort »), les divisions Panzer SS ont le privilège d'appartenir à une organisation spéciale et peuvent ainsi compter sur un protecteur au cœur du pouvoir, Himmler. Elles sont mieux nanties en armes d'appui et en utilitaires hormis, à partir de 1944, pour la dotation en chars – prérogative contrôlée par l'inspecteur général des troupes blindées, Guderian. Elles comptent 4 000 hommes de plus car, pour reprendre le général von Senger und Etterlin, « elles avaient six bataillons [de Panzergrenadiers au lieu de quatre] et autant de chars que la division blindée. De ce fait, elles étaient organisées de façon plus rationnelle, pour toutes les sortes d'emploi dans l'attaque et la défense. » Bien vues du Führer, engagées dans les opérations jugées vitales, elles s'érigent en garde prétorienne. Leur vivier de cadres expérimentés limité (et dépendant beaucoup des transferts depuis l'armée de terre) produit des défaillances récurrentes dans les fonctions d'état-major et ramène au mieux leur performance au niveau des divisions Panzer.

Le canon d'assaut répond à une logique similaire à celle du chasseur de char, mais avec un canon de campagne ou obusier voué au départ à l'appui de l'infanterie.

Ces soldats appartiennent à la division de Panzergrenadiers Grossdeutschland, unité d'élite de l'armée (et non des Waffen-SS, comme son nom de baptême le laisse supposer). Formation d'infanterie à l'origine, elle atteint en juin 1943 la puissance d'une division Panzer (renforcée de chars Tiger) pour la bataille de Kursk.



La hausse du nombre d'unités s'explique par l'immensité du territoire à défendre et par le système féodal nazi qui incite Göring et Himmler à se doter de leur propre force blindée. Six nouvelles divisions Panzer sont créées en 1943-1944 dont trois pour la SS et une pour... la Luftwaffe.

Expérimentée début 1943 à partir de la 78^e division d'infanterie, la 78^e division d'assaut (Sturm-Division) est une division gonflée à la force d'un corps d'armée (souplesse et mobilité en sus), avec le double de combattants, plus de véhicules et d'artillerie, des canons d'assaut et des chasseurs de chars. Engagée sans grand succès à Koursk, elle est victime le 6 juillet 1944 de l'offensive soviétique Bagration.

Dix brigades Panzer sont dotées d'un bataillon de Panther, d'un de Panzergrenadiers et d'une compagnie du génie. Trois autres reçoivent un régiment Panzer et un régiment de Panzergrenadiers. Puissantes, elles sont aveugles, dépourvues de train, d'artillerie et dépendent en tout du corps d'armée qui les englobe.

La Panzer-Kampf-**Trupp-Taktik** combine le retranchement de petites unités interarmes à l'intérieur de hameaux ou de fermes qui se laissent envelopper pour mieux engager l'ennemi à courte portée et sur ses flancs avec des contre-attaques de quelques chars positionnés en retrait immédiat.

■ Les as, cartes truquées de la propagande

Kurt Knispel (168 victoires), Otto Carius (150), Johannes Böllter (139), Michael Wittmann (138)... Les 50 premiers *Experten* de la Panzerwaffe, équivalents des as de la Luftwaffe, auraient détruit à eux seuls près de 3000 chars. Aucune armée ne peut revendiquer de tels palmarès. Le Soviétique le plus précis, Dmitri Lavrinenko, annonce 52 victoires contre 12 à l'Américain Lafayette Pool. Les raisons sont multiples. D'abord, un scénario idéal : les *Experten* ont vécu trois années de supériorité qui leur ont permis d'engranger de l'expérience (en particulier, la symbiose chef de char, pointeur et conducteur) avec une probabilité de survie élevée. Sur la défensive, ils bénéficient ensuite d'optiques et de pièces remarquables (huit des dix premiers ont servi sur Tiger, doté du fameux 88 mm). Le mode de calcul, enfin, change la donne : les Allemands comptabilisent tous les chenillés quand les Américains n'incluent que les chars. Le Reich a besoin de tels records pour incarner l'Homme nouveau : c'est ainsi que le Waffen-SS Wittmann, pur nazi, est plus médiatisé que l'anticonformiste Knispel de l'armée.



Russie, février 1944 : une charrette de foin croise un convoi de semi-chenillés lance-roquettes Maultier (« mule »). Hippomobilité contre mécanisation ultramoderne... Jamais la Wehrmacht ne parviendra à se motoriser totalement et en 1945, faute d'essence, même les divisions Panzer réadoptent en partie le cheval.

de véhicules de combats à roues qui servent à la fois de force de réaction rapide et de bataillon de Panzergrenadiers mécanisé supplémentaire.

L'esprit avant l'acier

Le principal atout de la Panzer reste l'excellence de ses 14 000 hommes. Après quatre ans de guerre, l'encadrement est sans égal, l'esprit de corps au beau fixe et, malgré les saignées régulières, les recrues s'intègrent vite grâce à un entraînement axé sur la remontée d'expérience. Les transmissions, balbutiantes au début du conflit, sont maîtrisées, un atout sérieux dans les circonstances mouvantes de la retraite. L'ultime supériorité réside dans l'efficacité des Kampfgruppen qui offrent polyvalence, souplesse et réactivité et permettent à la Panzer d'être une éponge capable de se dessécher en conservant un noyau opérationnel.

Exactement comme leur excellence offensive les a prématurément émoussées en 1941-1942, les Panzer paient leur qualité défensive par une usure accélérée. Mais comment les remplacer ? Muscler l'infanterie ne marche pas. La 78^e division d'assaut (Sturm-Division), renforcée de canons d'assaut, puis la Volksgrenadier-Division dotée de chasseurs de chars, n'empêchent pas une dégradation de la qualité des fantassins, facilitant les brèches dans lesquelles les Soviétiques s'engouffrent. Redistribuer les blindés ne marche pas mieux. Hitler a l'idée à l'été 1944 de confier le rôle de pompier à des brigades Panzer moins coûteuses

que les divisions. Mais la plupart sont gaspillées dans des contre-offensives en Lorraine, engagées trop vite et à contre-emploi telles des divisions blindées miniatures qu'elles ne sont pas. Le fond de l'impasse est, en fait, déjà atteint en Normandie : les dix Panzer patiemment rééquipées pour rejeter les Alliés à la mer sont aspirées en ordre dispersé, puis émiettées pour tenir le front lui-même. Le personnel invente la Panzer-Kampf-**Trupp-Taktik** en apparence payante mais en fait épuisante. La défense n'a plus de profondeur et, quand les Américains la déchirent, le passage à une bataille fluide vire au désastre pour les divisions blindées paralysées à Mortain (Manche), privées de logistique et étrillées comme jamais — les deux tiers des 1 500 chars perdus le sont après le 27 juillet.

La victoire devenant de plus en plus hypothétique, Hitler compte sur une ultime offensive victorieuse pour amener les Alliés à négocier. Les Panzer peuvent la lui offrir. Mais, ni à Koursk, ni en Normandie, ni dans les Ardennes, même rééquipées, elles ne pourront rééditer les exploits de 1940-1941. Ces échecs s'expliquent en fait par une impasse structurelle. Depuis 1942, on a assisté

L'instrument de la Blitzkrieg a muté en un outil purement défensif.

à un rééquilibrage qui place désormais l'offensive et la défensive sur un plan d'égalité. Percer puis exploiter exige des moyens, une planification, une logistique bien plus considérables qu'en 1940. À Koursk, les Panzer n'ont tout simplement plus

le punch pour percer les défenses soviétiques en profondeur. Depuis 1943, Guderian s'époumone en vain, plaidant qu'en dessous de « 400 chars, l'appareil n'a plus la fonction d'une véritable puissance offensive ».

La situation empire en 1945. En Poméranie en janvier puis en Hongrie en mars, l'avance obtenue lors des ultimes offensives blindées devient dérisoire. Elle se brise sur les *Pakfront* soviétiques : une tactique défensive qui canalise les mouvements le long des routes à l'aide de champs de mines ; là, blindés et grenadiers se font étriller par des feux croisés massifs d'artillerie, de blindés et d'armes automatiques. À l'Ouest, les divisions Panzer n'ont plus l'appui de la Luftwaffe et subissent en permanence la pression des chasseurs bombardiers alliés, qui empêchent

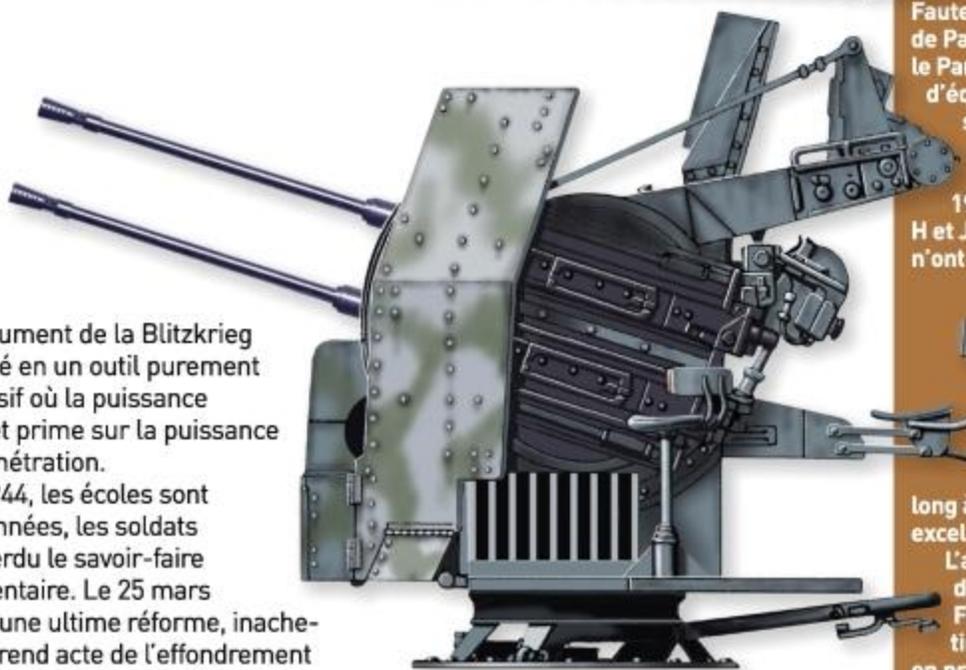
les concentrations diurnes. Quand les rares attaques ne sont pas écrasées par l'artillerie, les Panzer ne peuvent les exploiter correctement, faute de logistique : les Allemands, habitués à piller les stocks de camions des pays conquis, se retrouvent fort mal dotés en 1944. Il faut attendre la fin de l'année pour que soit enfin formé un échelon administratif (la 6^e armée Panzer SS) capable de suppléer aux besoins, et encore médiocrement.

Chars lourds inadaptés à l'offensive

En perpétuel manque de munitions et, pire, de carburant, les divisions Panzer se trouvent en posture d'autant plus périlleuse que l'adversaire devient plus dur et le matériel plus gourmand (dans la boue de Tcherkassy, les 730 litres d'un plein de Panther leur offrent... 4 km). D'ailleurs ces chars lourds qui font l'orgueil de la Panzerwaffe ne sont pas taillés pour l'offensive : trop complexes et fragiles, ils exigent une maintenance incompatible avec des mouvements en profondeur ; trop volumineux, ils n'ont plus la souplesse des Panzer III. Les itinéraires d'attaque deviennent des cimetières aux éléphants. La pointe blindée s'émousse d'elle-même en quelques dizaines de kilomètres. Même en se bornant à des opérations par temps couvert ou de nuit (ce qui explique les efforts déployés pour des systèmes de visée nocturne), dans des secteurs moins défendus et sur de courtes distances comme les Ardennes, la sanction tombe ! Par la force des choses,

l'instrument de la Blitzkrieg a muté en un outil purement défensif où la puissance d'arrêt prime sur la puissance de pénétration. Fin 1944, les écoles sont siphonnées, les soldats ont perdu le savoir-faire élémentaire. Le 25 mars 1945, une ultime réforme, inachevée, prend acte de l'effondrement de l'économie. Les divisions sont appareillées par paire au sein d'un corps afin de mutualiser les services et réduire à un millier le nombre de camions. Chacune ne compte plus qu'un seul Kampfgruppe mobile de 8 600 combattants, 40 panzers et 22 chasseurs de chars. Le reliquat va à vélo, le cheval revient au galop. Aucune distinction n'est plus

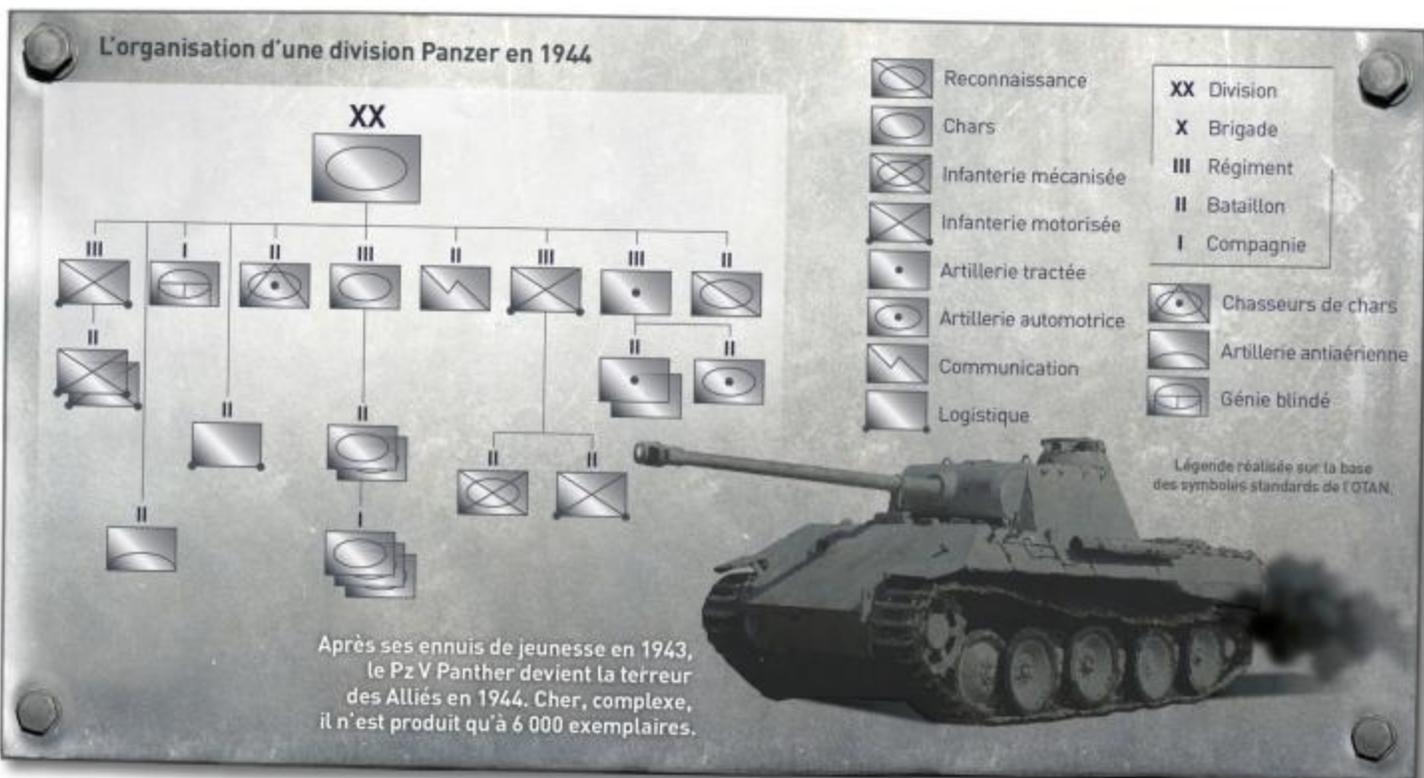
faite entre division Panzer et division de Panzergrenadiers. Autant que les obus alliés, cette réforme donne le coup de grâce à un mythe. Les dieux de la Guerre, ou plutôt leurs représentants sur terre, Joukov, Patton et autres, ont sonné la dernière heure de la Wehrmacht. Mais pas dit le dernier mot de la Panzerwaffe. ■



Faute de produire assez de Panzer V Panther, le Panzer IV continue d'équiper un bataillon sur deux dans les régiments de char. Les versions 1944 (Ausführung H et J, 5 532 produits) n'ont plus grand-chose à voir avec celle de 1940. Mieux protégé, le Pz IV est désormais doté d'un redoutable canon de 75 mm long à l'optique de visée excellente.

L'affût quadruple de 20 mm Flakvierling 38 tire quant à lui en pratique 800 coups par minute et sert aussi bien contre les avions que pour l'appui feu. L'imposante Flak divisionnaire compte en 1944 36 Flakvierling, mais aussi 6 canons de 37 mm, 8 canons de 88 mm (aux qualités antichars redoutées des Alliés), 16 pièces diverses sur semi-chenillés et 8 Flakpanzer, affûts de 20 ou 37 montés sur châssis de Pz IV.

La division modèle 1944 intègre – en théorie, car la réalité est loin du compte – 14 053 hommes, 303 voitures, 852 camions, 95 tracteurs semi-chenillés, 171 motos, 31 chasseurs de chars, 372 blindés légers (dont 300 semi-chenillés et 16 autocanons), 25 pièces d'artillerie lourde et 179 chars (79 Panther, 81 Pz IV, 8 Flakpanzer, 11 engins de commandement et de récupération). La compagnie du génie est désormais blindée.



Après 1945

La pérennité et l'idéal

Par Benoist Bihan avec Pierre Grumberg

La fin de la guerre n'a pas mis un terme à la saga de la division Panzer. Les enseignements qu'en ont tirés les belligérants ont largement façonné l'évolution des unités blindées après 1945. À commencer, bien sûr, par celles de l'Allemagne.



Cavalier pendant la Grande Guerre, **Hasso von Manteuffel** (1897-1978) passe par la Reichswehr puis s'illustre dans la Panzerwaffe

en Russie et en Afrique. Commandant de la 7^e PzD en août 1943, puis de la division de Panzergrenadiers d'élite Grossdeutschland en février 1944, il anime l'offensive des Ardennes en décembre 1944 et finit devant Berlin à la tête des débris de la 3^e armée Panzer. Après 1945, il se lance dans la politique et devient député du parti libéral démocrate.

Formée en janvier 1944, la **Panzer Lehr Division** (div. d'instruction des blindés) concrétise la Panzer idéale : infanterie 100 % mécanisée, 200 chars (dont une compagnie de Tiger), Flak et artillerie mobiles et renforcées. Vouée à l'entraînement des cadres, taillée pour l'offensive à l'Est, elle disparaît en juin 1944 dans des combats défensifs sur le terrain étroit et encagé de Normandie.

La RFA réalise le vieux rêve de la Reichswehr

Après l'éclipse qui suit la défaite et l'abaissement du rideau de fer, l'heure de la résurrection de l'armée allemande sonne en 1955 du côté de la République fédérale d'Allemagne (RFA). C'est une ancienne étoile de la Panzerwaffe devenue homme politique, **Hasso von Manteuffel**, qui lui trouve un nom : Bundeswehr. Ce n'est pas un hasard si lui et ses anciens frères d'armes — les Balck, Nehring, Raus et autres Guderian — se pressent autour du berceau, déposant mémoires et rapports. Le gouvernement de Bonn est désireux de rompre avec le vieux

professionnalisme prussien au profit d'une armée d'appelés. Toutefois, après quelques hésitations — on songe un temps à une armée purement défensive à base d'infanterie —, il se persuade qu'il doit se doter d'une force permanente, sous peine de n'avoir pas le temps de mobiliser en cas d'attaque soviétique. Il ressuscite donc le vieux projet du général von Seeckt (voir p. 44) : celui d'une force compacte, mais dont la qualité matérielle et humaine, l'homogénéité et la mobilité compenseraient l'infériorité numérique.

La division Panzer serait évidemment la brique idéale pour reconstruire une telle armée. Mais les vétérans ont réfléchi à ses défauts,

notamment l'inadéquation de sa structure : les éléments de ses régiments « mono-armes » se sont vus en pratique distribués en groupes de combat *ad hoc* (Kampfgruppen), adaptations de circonstance aux différentes missions. Or, l'expérience et les études prospectives montrent qu'il est quasi impossible de reconstituer les morceaux séparés, au détriment de la cohésion. D'abord, faute de temps sur un champ de bataille plus mouvant que jamais. Ensuite, parce que toute pause destinée à une réorganisation expose la division à une menace inédite : la frappe nucléaire tactique. Une division, même entièrement

Né d'un projet lancé en 1956, le char Leopard I réalise le rêve des divisions Panzer de 1944 : canon L7 britannique de 105 mm (le meilleur de l'époque), moteur tout-carburant et excellent compromis mobilité-autonomie-protection. Construit à 6 485 exemplaires, il est adopté par huit nations de l'OTAN.

mécanisée comme la **Panzer Lehr**, unité idéale en 1944, constitue tout simplement une trop belle cible lorsqu'elle se regroupe pour se réarticuler.

Brigades interarmes

Le nouveau format qui émerge en 1958 sous l'appellation de Heeresstruktur 2 repose en conséquence sur un Kampfgruppe pré-fabriqué et à structure fixe, dont le fonctionnement sera optimisé par un entraînement standardisé, plus facile et plus rapide à inculquer aux recrues — Bonn, là encore, redoute de manquer de temps. C'est ainsi que naît la brigade interarmes, nouveau pion tactique capable de répondre à la majeure partie des situations sans réarticulation, donc sans perte de cohésion, qualité à laquelle les Allemands accordent de longue date la plus grande attention. Supprimant l'échelon du régiment afin de faire coller son organisation tactique à son organisation administrative, la Bundeswehr structure ses brigades sur trois bataillons pour former une brigade Panzer (deux bataillons de chars, un d'infanterie mécanisée) ou une brigade de Panzergrenadiers (structure inverse de la précédente). Rien à voir avec la misérable brigade Panzer de 1944, mal entraînée, mal dotée, mal soutenue : le format 1958 implique un haut niveau de formation, et tout ce qu'il

faut d'appuis (artillerie, génie, reconnaissance) et de soutiens (logistique, transmissions, santé). Conçues pour opérer de manière autonome, les brigades sont réunies par trois au sein de neuf divisions (à dominante char ou infanterie, selon les brigades affectées) qui jouent le rôle de coordination tenu par le passé par les corps d'armée, et qui composent le corps de bataille principal de la Bundeswehr. Le tout s'appuie sur un réseau local d'ateliers et de dépôts qui allègent et simplifient la logistique.

La division Panzer qui émerge vers 1960 de ces mutations aurait fait rêver les soldats de l'Ostfront : elle compte neuf bataillons de mêlée

La Bundeswehr entièrement « panzerifiée », le meilleur bouclier face au bloc de l'Est.

(six Panzer et trois Panzergrenadiers) contre six (deux Pz et quatre PzG) à celle de la Wehrmacht. Si les deux divisions comptent trois bataillons d'artillerie, ceux de la Bundeswehr (répartis dans les brigades) sont entièrement automoteurs, contre un seul auparavant. Construit

(ou choisi) sur mesure, l'armement, engendre, lui, des cauchemars de l'autre côté du rideau de fer : obusier M109 (américain) en 1964, char Leopard I en 1965 (voir G&H n° 16, p. 90) et véhicule de combat d'infanterie Marder en 1971...

Toutes ces qualités n'échappent pas aux alliés de l'Allemagne fédérale. L'idée de la brigade interarmes s'impose comme standard à l'OTAN dans les années 1960, et son armement est repris ou copié. La Bundeswehr, entièrement « panzerifiée », compose le meilleur bouclier qu'une démocratie européenne puisse opposer à la menace du pacte de Varsovie. La preuve de sa crédibilité ? Elle n'a jamais eu à combattre. ■



À la différence des semi-chenillés de la Wehrmacht, le véhicule de combat d'infanterie Marder 1A1 offre un toit et un habitacle protégé NBC, plus un canon automatique de 20 mm et une mitrailleuse en tourelle. Au cas où, les six Panzergrenadiers embarqués peuvent ouvrir le feu de l'intérieur grâce aux deux meurtrières sur chacun des côtés.

■ Le Panzergrenadier, un emprunt universel

Si les armées adaptent différemment l'expérience du combat blindé à l'allemande, toutes, mêmes celles du pacte de Varsovie, copient le Panzergrenadier, élaboré dans les unités mécanisées de la Wehrmacht : un fantassin lourdement armé, combattant en équipe de six ou sept et embarqué autant que possible dans un vrai blindé tout-terrain (et pas débarquant d'un camion bricolé comme le half-track M3 américain ou d'un véhicule de transport de troupes plus élaboré mais encore trop léger comme le M113). Le modèle a tout pour séduire. D'abord, idée fixe des Allemands, l'infanterie, collée au plus près des chars, assure mieux leur protection contre l'infanterie adverse. Ensuite, le combat monté permet un rythme soutenu et continu de progression, de façon à conserver l'initiative. Enfin, le véhicule garantit non seulement la mobilité mais également la protection contre les tirs d'infanterie et l'artillerie ennemis ainsi que contre la contamination nucléaire, biologique et chimique (NBC). Pour embarquer ces fantassins mécanisés apparaît toute une gamme de « véhicules de combat d'infanterie » (VCI), dont le prototype est le Schützenpanzer (blindé pour fusiliers) 12-3 (ou HS 30) introduit en 1958 par la Bundeswehr. Caisse surbaissée et hermétique, tourelle à canon automatique de 20 mm, blindage à l'épreuve des obus de 20 mm... Tout est là. Trop vite conçu, l'engin est petit (cinq soldats embarqués) et peu fiable. Mais les Allemands transforment leur essai avec le remarquable Marder (introduit en 1971) et tout le monde emboîte le pas : AMX-10P (France, 1973), M2 Bradley (États-Unis, 1981), Warrior (Royaume-Uni, 1988)... Les Soviétiques eux-mêmes, soucieux avant tout de protection NBC et de mobilité de leurs unités blindées pour leur permettre de conduire des opérations dans la grande profondeur adverse, accomplissent seuls une démarche parallèle qui aboutit au BMP-1 de 1966. Tsalal, lente à s'équiper, pousse dans les années 1980 le concept jusqu'au super-lourd en transformant des chars obsolètes ou capturés, et met aujourd'hui en service un véhicule sur châssis de Merkava, le Namer de 45 t.

Les États-Unis se germanisent

Le Bavaïsois **Franz Halder** (1884-1972) commande l'État-Major général de l'armée de terre (Oberkommando des Heeres, OKH) de 1938 à septembre 1942, date où Hitler, avec qui il est en désaccord, le remplace. Son opposition au Führer et ses liens avec les conjurés du 20 juillet lui valent une arrestation en 1944... et la confiance des Américains en 1945.

L'empreinte des divisions Panzer marque encore toutes les armées. Le char M1 Abrams américain est issu d'un programme lancé avec les Allemands d'après leur expérience. L'épaisse protection du britannique Challenger II résulte du massacre infligé par les Panzer à Caen en 1944, tandis que l'agile AMX-13 français se veut un antidote à une nouvelle ruée style 1940. Souvent étrillés sur le front de l'Est, les Soviétiques

construisent des « murs antichars » à base de canons et lance-roquettes (ici, un RPG manié en 1989 par un élève de l'école militaire de Leningrad). Quant aux Israéliens, après avoir ignoré à leurs dépens les mérites de l'infanterie mécanisée, ils la protègent aujourd'hui derrière les plus épais blindages, comme celui de ce Namer dérivé du char Merkava.

Conscients de leur faiblesse en Europe, les Américains n'ont pas attendu l'émergence de la Bundeswehr pour exploiter l'expérience allemande, collectée dès 1945 par une « division historique » chapeautée par **Franz Halder**, ex-chef d'état-major de la Heer jusqu'en septembre 1942. Les enseignements ne sont pas toujours pertinents : les Allemands ont très mal compris la doctrine soviétique, et passent à côté de l'art opératif (voir G&H n° 17, p. 88). Mais les Américains, qui les érigent en experts du combat contre l'Armée rouge, s'en inspirent et « germanisent » progressivement leur pensée et leur organisation. Cette maturation prend du temps. Les Américains restent attachés

après guerre à l'organisation des divisions blindées en « Combat Commands » dont la structure inter-armes évoque les Kampfgruppen mais avec moins d'autonomie tactique. Après quelques errances sur le terrain du nucléaire tactique, l'US Army adopte finalement au début des années 1960 les brigades modèle Bundeswehr. Quelques différences notables subsistent cependant. Ainsi, là où la brigade Panzer est un cadre rigide destiné à préserver la cohésion, les Américains, devenus de grands adeptes du Kampfgruppe, cherchent la souplesse et acceptent des réarticulations aux niveaux les plus bas (en dessous de la compagnie). Vouées à opérer en dehors du territoire national, les divisions américaines sont

en outre alourdies en logistique : une Armored Division groupe ainsi 20 000 à 22 000 hommes, contre 12 000 à 14 000 pour une division Panzer. Et les brigades américaines n'incluent que des unités de mêlée, chars ou fantassins : artillerie, génie, DCA continuent de dépendre entièrement de la division, réduisant d'autant l'autonomie tactique réelle de ses brigades. ■

La Grande-Bretagne a peur du tigre

Réticents (pourquoi changer une équipe qui gagne ?), les Britanniques ne renoncent qu'au début des années 1960 à leurs brigades spécialisées au profit de brigades interarmes à l'allemande. Avec, comme les Américains, des particularités héritées de ses affrontements



avec la Panzerwaffe. Marqué par l'échec de ses offensives autour de Caen en juin-juillet 1944, le Royal Armoured Corps se convainc que le meilleur char possible est le Tiger et reste obsédé depuis par le char lourd : Centurion (1945, 52 t), Chieftain (1966, 56 t), Challenger I (1983, 62 t) et II (1998, 62,5 t). Et là où le Panzer est fait pour être intégré à un ensemble interarmes aux missions variées, les chars britanniques se focalisent sur le combat antichar. ■

offensive de 1940, celle de Sedan et des ruées de 70 km par jour. Résultat : quand les Britanniques se focalisent sur le char lourd, l'arme blindée cavalerie (ABC), elle, cherche l'hypermobilité dont le char léger **AMX-13** est l'expression. La méfiance gaullienne envers l'Allemagne, puis envers l'OTAN (quittée en 1966) conduit ensuite à une division blindée au format particulier. L'armée de terre, qui après s'y être essayée un temps estime qu'une brigade groupée (2 500 à 3 000 hommes) fait une trop belle cible en cas de frappe nucléaire, préfère des divisions « allégées » de 9 000 hommes, découpées en quatre à six régiments interarmes (ceux de l'ABC incluent une compagnie de fantassins mécanisés, ceux d'infanterie un escadron de chars).

Cette structure de guerre froide subit plusieurs évolutions... avant que les divisions, réduites en format et privées de leur soutien organique, ne soient rebaptisées brigades interarmes, les régiments, conservés par tradition, redevenant mono-arme et opérant... en « groupements tactiques interarmes » de circonstance. ■

La France fait cavalier seul

À chacun son traumatisme... Pour les Français, ce n'est pas la division Panzer de 1944 spécialiste de la défense qui est le modèle d'efficacité dans l'immédiat après-guerre, mais la formation

Les Soviétiques travaillent l'antidote

L'Armée rouge a battu les divisions Panzer, aussi ne voit-elle aucune raison de s'en inspirer. Ses divisions blindées de la guerre froide sont calquées sur le corps blindé de 1944 (trois brigades de chars, une brigade d'infanterie motorisée, puis mécanisée). Consciente de la vulnérabilité de ces grosses formations au feu nucléaire, l'armée en réduit la taille dans les années 1960, tout en conservant une division à quatre régiments interarmes à quatre bataillons : trois de tanks et un d'infanterie pour un régiment de chars (où les tanks combattent en blocs et se vouent au feu mobile et à la manœuvre), l'inverse pour un régiment d'infanterie (où les chars sont dispersés en petits paquets et jouent un rôle d'appui). À la différence notable de l'OTAN, qui considère que le pire ennemi du char est le char, les Soviétiques, eux, estiment que la meilleure défense contre les blindés est le Pakfront de la Seconde Guerre mondiale : un mur de canons, puis de missiles et de roquettes antichars. ■

Israël réinvente la chenille

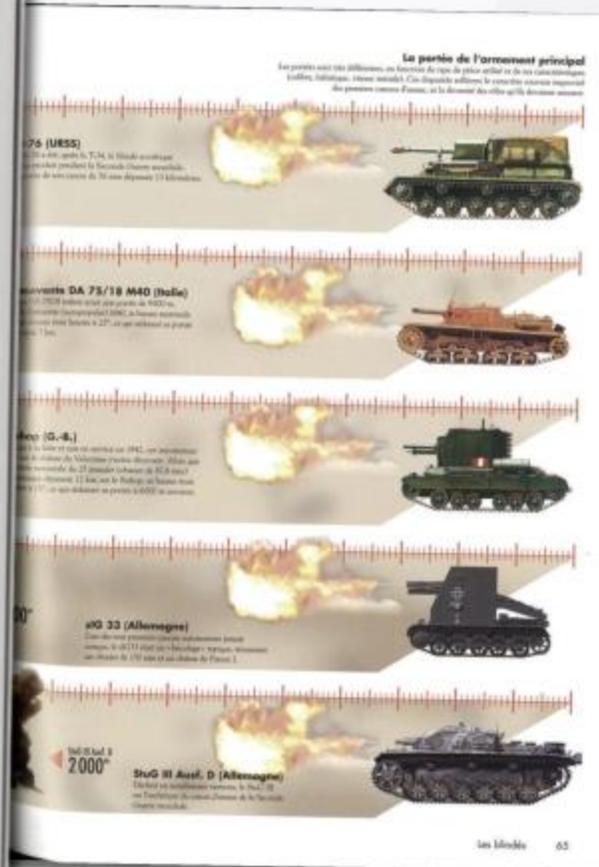
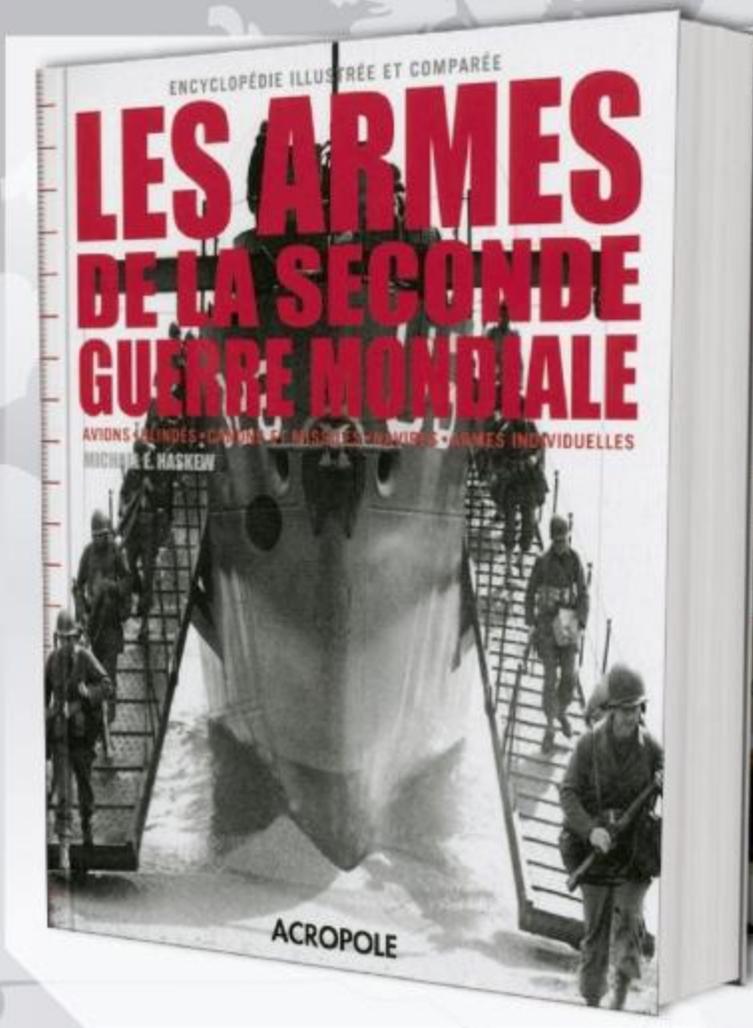
Sans passé militaire, sinon celui de la Brigade juive engagée en Italie en 1945 avec l'armée britannique, Tsahal n'a aucune expérience du combat blindé. Si quelques officiers découvrent Guderian à la fin des années 1950 et si Tsahal expédie des stagiaires dans la Bundeswehr (voir G&H n° 6, p. 8), le corps blindé (Heil HaShiryon) s'inspire principalement de ses propres succès de 1956 et, surtout, de 1967 pour inventer une doctrine fondée sur le « tout tank ». Les charges de chars qui se brisent sur les murs antichars d'infanterie égyptiens en 1973 (voir G&H n° 16, p. 62) lui font redécouvrir à son corps défendant l'intérêt des Panzergrenadiers (voir encadré p. 61). Depuis, la brigade spécialisée (chars ou infanterie) s'est imposée comme unité tactique de référence. La division joue un rôle de coordination plus que de direction tactique. ■

Conçu en 1946, sorti en 1953, l'**AMX-13** est un char léger (14,5 t) et agile, armé d'un canon de 75 mm copié sur celui du char Panther (remplacé par un 90 mm en 1966). Bien que trop léger pour le théâtre européen, l'engin, conçu au départ pour mécaniser les unités aéroportées, est décliné en une multitude de versions (transport d'infanterie, canon automoteur...). Livré à Israël qui le popularise, c'est un succès : 7 700 exemplaires sont produits dont 3 400 exportés.

Pour en savoir +

- **À lire** • *Panzer Truppen, The Complete Guide to the Creation & Combat Employment of German's Tank Force (1943-1945)*, Thomas Jentz, Schiffer, 1996.
- *The German Army and the Defence of the Reich: Military Doctrine and the Conduct of the Defensive Battle 1918-1939*, Mathias Strohn, Cambridge University Press, 2011.
- *The Roots of Blitzkrieg, Hans von Seeckt and German Military Reform*, James Corum, Kansas University Press, 1992.
- *The Luftwaffe, Creating the Operational Air War*, James Corum, Kansas University Press, 1997.
- *Path to Blitzkrieg: Doctrine & Training in the German Army, 1920-1939*, Robert Citino, Stackpole, 2008.
- *Le Mythe de la guerre éclair. La campagne de l'Ouest de 1940*, Karl-Heinz Frieser, Belin, 2003.
- *Germany's Panzer Arm in WWII*, Richard DiNardo, Stackpole, 2006.
- *Panzer Divisions: The Blitzkrieg Years 1939-40, The Eastern Front 1941-43, 1944-1945* (3 vol.), Pier Paolo Battistelli, Osprey, 2007, 2008, 2009.
- *La 10. SS-Panzer-Division*, Jean-Luc Leleu, Heimdal, 1999.
- « L'épopée de la 6. SS-Panzer-Armee », Benoist Bihan, in *Ligne de front*, n° 39 et n° 40, 2012-2013.





-5%

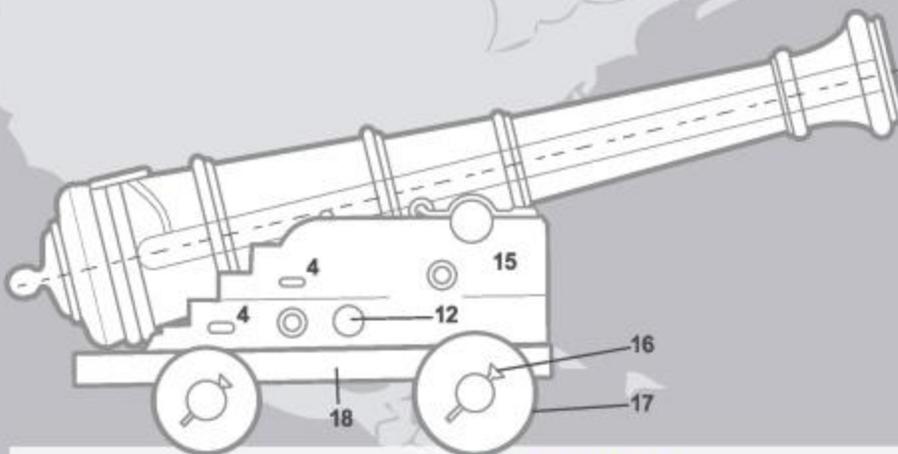
23,75€
SEULEMENT
AU LIEU DE 25€

Quel fut l'avion de chasse le plus rapide?

Quelle était la précision comparée d'un fusil Garand M1 américain et d'un Kar 98 allemand? etc. Cette encyclopédie répertorie 500 armes et systèmes d'armes utilisés en 39-45 avec des illustrations et infographies précises.

Les armes de la Seconde Guerre mondiale

AUTEUR : MICHAEL E. HASKEEW.
DIM. 22,7 x 29,7 CM.
224 PAGES, ACROPOLE.



Gengis Khan, Alexandre le Grand, Napoléon...

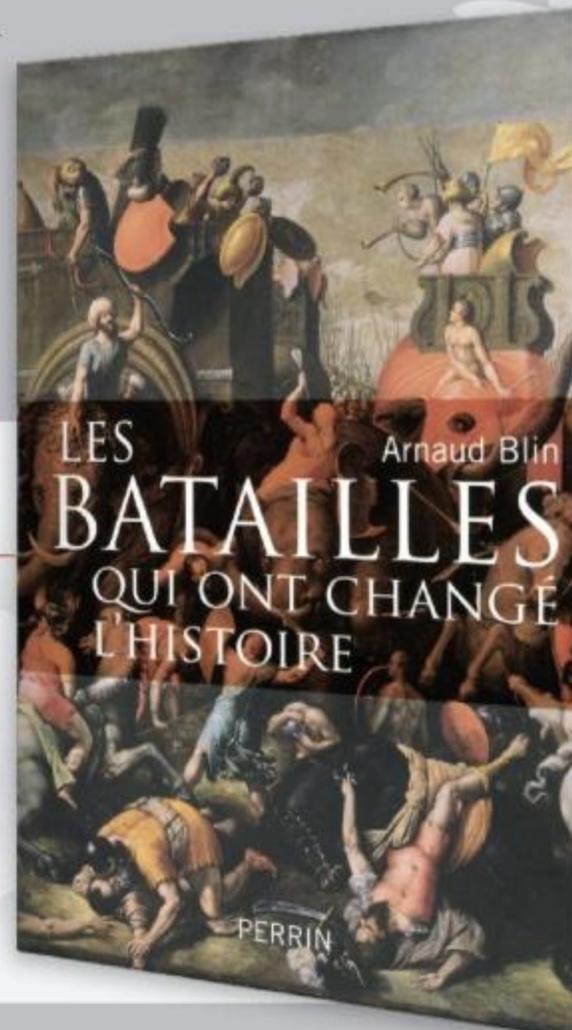
11 batailles chocs!

De la bataille de Zama (-202) entre Rome et Carthage à Stalingrad (1942), en passant par Hattin (1187), Lépante (1632) ou Borodino (1812), découvrez l'histoire intégrale de 11 affrontements épiques entre des armées, des cultures et des stratégies que tout oppose.

Les batailles qui ont changé l'histoire

23,90€

AUTEUR : ARNAUD BLIN. DIM. 15,4x24 CM. 395 PAGES. PERRIN.



Le Cid, la tortueuse épée de la Reconquista

Par Thierry Noël

On en a fait le héros de la reconquête de l'Espagne. Rodrigo Díaz de Vivar a pourtant combattu autant pour des chefs musulmans que chrétiens. Ni ange tutélaire, ni libérateur, le Cid reflète surtout par sa tumultueuse carrière la complexité de la péninsule Ibérique au tournant du XI^e siècle.

Don Rodrigo Díaz de Vivar, dit le Cid Campeador ! Héros de dizaines de chroniques, poèmes, chansons de geste et pièces de théâtre, le fougueux chevalier castillan est l'une des figures militaires les plus célébrées depuis le Moyen Âge, chaque époque réinventant le personnage pour

mieux en chanter les exploits. Champion de la reconquête chrétienne de l'Espagne, le Cid a même reçu les louanges de ses adversaires musulmans, bien contraints de reconnaître en lui, au-delà d'un adversaire coriace, un « *prodige de Dieu* ». Cependant, au XX^e siècle, le mythe s'est fissuré, sous les coups de chercheurs et d'historiens qui en ont fait un vil soudard, un mercenaire voire un traître... À quel saint

faut-il donc vouer la statue du Campeador ? Évoquer la figure du Cid, c'est d'abord parler de l'Espagne... qui, au XI^e siècle, n'existe pas encore. Les invasions barbares, vandales et wisigothes (voir dossier G&H n° 22, p. 38) ont réduit les provinces romaines hispaniques en un chaos de petits royaumes querelleurs. Au début du VIII^e siècle, de guerre lasse, certains font appel à la dynastie des Omeyyades

En 1063, Rodrigo s'illustre une première fois en défendant un roi musulman... vassal de Fernando I^{er}.

[voir dossier G&H n° 16], en pleine extension sur la rive sud de la Méditerranée. Mais les invités ont tôt fait de conquérir la majeure partie de la péninsule Ibérique. Et cette Espagne musulmane, Al-Andalus, devient avec le temps un califat indépendant du pouvoir de Bagdad, basé à Cordoue [voir encadré p. 69]. L'islam ne conquiert pas cependant toute la péninsule : au nord, dès le VIII^e siècle, des royaumes chrétiens résistent, notamment grâce à l'aide militaire venue d'outre-Pyrénées. Au nom de la chrétienté, ils entreprennent une poussée vers le sud, connue sous le nom générique de Reconquista (reconquête). Le processus est long, discontinu : les rois chrétiens passent en effet beaucoup de temps à guerroyer entre eux... Petit à petit, ils repoussent cependant les musulmans, profitant des querelles qui les divisent et recevant le renfort de chevaliers normands, français et italiens qui importent de nouvelles manières de combattre [voir encadré p. 70]. La guerre, pourtant, n'est pas tout : la frontière entre islam

et chrétienté reste aussi un espace d'échanges culturels et politiques intenses.

Au début du XI^e siècle, les « reconquistadors » reçoivent un coup de main de la Providence : décidément miné par les conflits, le califat de Cordoue éclate en une dizaine de petits royaumes musulmans indépendants, les taïfas. Prospères mais militairement affaiblis, ces derniers se retrouvent bientôt placés sous la protection des souverains chrétiens du Nord, auxquels ils versent de juteux tributs, les *parias*. Bien entendu, les royaumes chrétiens rivalisent pour en bénéficier... L'un d'entre eux, le plus

puissant, émerge : le royaume de León et Castille, conduit à partir de 1037 par **Fernando I^{er}** [voir carte p. 69]

La valeur n'attend point le nombre des années

C'est dans cet univers confus que Rodrigo (de Roderic, nom du dernier roi wisigoth d'Hispanie) voit le jour aux alentours de 1045, dans un petit village que la tradition identifie à Vivar (aujourd'hui Vivar del Cid), non loin de Burgos, alors capitale de la Castille. Premier accroc à la légende, il n'est pas issu d'un humble foyer mais plutôt d'une famille noble, intimement liée à celle du souverain. C'est ainsi qu'à la mort de son père, Rodrigo se

retrouve à la cour de Fernando I^{er} où il grandit aux côtés du prince aîné Sancho. Il y bénéficie de l'éducation soignée dont profitent alors les jeunes nobles, s'initie aux lettres et aux armes, devient bientôt chevalier... En 1063, Rodrigo prend pour la première fois les armes pour défendre un roi musulman : celui de la taïfa de Saraqusta (ou Saragosse), tributaire de Fernando, menacé par les ambitions du roi d'Aragon.

Deux ans plus tard, Fernando I^{er} décède et son royaume est réparti, selon la coutume, entre ses fils. García reçoit la Galice, **Alfonso VI** le León

Fernando I^{er} (ou Ferdinand, v.1016-1065), comte de Castille, hérite, par la grâce de son mariage et de son épée, du royaume de León en 1037. Après avoir pacifié le royaume réuni, il lui ajoute en 1054 la Rioja après un combat fratricide avec Garcia IV de Navarre. Enfin en 1064, Fernando prend Coimbra (au Portugal actuel) aux Maures.

Alfonso VI (1047-1109) hérite de León à la mort de son père Fernando I^{er}. Il prend la Castille à son frère Sancho II, tué en 1072, puis arrache en 1073 la Galice de son frère Garcia II. À la tête de la première puissance de la péninsule, Alphonse s'attaque alors aux principautés musulmanes du Sud. La prise de Tolède en 1085 déclenche en 1086 l'intervention des Almoravides, qui bloque pour un temps la Reconquête.

Les illustrations de cet article sont tirées d'un ouvrage du dessinateur et écrivain espagnol Justo Jimeno. Après cent autres auteurs, il reprend les grands thèmes d'une légende exceptionnellement vivace, qui naît environ cinquante ans après la mort de Rodrigo Díaz de Vivar, d'abord écrite en latin, puis en castillan à partir du XIII^e siècle.

Pierre Corneille (1606-1684) fait jouer sa tragédie *Le Cid* en 1637. La pièce, fondée sur l'œuvre de l'Espagnol Guillen de Castro (1569-1631), met en scène un épisode totalement fictif dans lequel Rodrigue, pour venger son père Don Diègue insulté, doit tuer le père de Chimène, l'amante qu'il doit épouser. La pièce, qui n'obéit pas aux canons classiques, fait l'objet d'une polémique arbitrée par Richelieu.

Originaires de l'Adrar mauritanien, les **Almoravides** sont partisans d'un islam sunnite rigoureux. À partir de 1040 environ, ils conquièrent tout l'Ouest africain et luttent pour s'étendre au sud comme à l'ouest. Appelés à la rescousse par les taïfas en 1086, ils mettent en fait fin à ces dernières en prenant le contrôle d'Al-Andalus. Ils tentent alors de contrer la Reconquista. Ils tombent en 1147, sous les coups d'un mouvement musulman concurrent, les Almohades, Berbères du Maroc.

et Sancho II prend la tête de la Castille. Les trois frères ne tardent pas à se déchirer, ce qui redonne l'occasion à Rodrigo de s'illustrer, cette fois pour le compte de Sancho II. C'est ainsi qu'il acquiert le surnom de *Campeador* (du latin *campi doctor*, « maître du champ de bataille ») qui ne le quittera plus. En 1072, le royaume est réuni au bénéfice de la Castille... mais Sancho II est assassiné : la couronne de Castille et León retombe sur la tête d'Alfonso. Rodrigo épouse avec ardeur la cause de ce nouveau maître et reçoit en récompense la main de Jimena Díaz, parente du roi, la Chimène de **Corneille**. Nul besoin d'occire beau-papa, comme l'inventera le tragédien : le jeune couple coule des jours tranquilles à la Cour.

En 1079, Rodrigo reçoit d'Alfonso une mission de confiance : récupérer le tribut d'Al-Mutamid, souverain musulman de Séville. Or, au même moment, ce dernier est attaqué par son rival Abdallah de Grenade, qui reçoit pour l'occasion le renfort d'émissaires castillans également envoyés par Alfonso, dont les ambitions dans l'affaire sont plutôt troubles... Logiquement, Rodrigo prend la défense de Séville et écrase l'armée de Grenade, ce qui lui vaut les foudres d'une partie de la cour de Castille. L'année suivante, la complexité des alliances et des rivalités entre chrétiens et musulmans lui joue un nouveau tour :

à Tolède, une autre taïfa, Al-Qadir, soutenu par Alfonso VI, doit faire face à une révolte interne. Or, voilà qu'une expédition rebelle pénètre sur le royaume castillan... Rodrigo arrête les assaillants puis les poursuit en terre musulmane. La violence de

Alfonso VI de León enchaîné par son frère Sancho II de Castille après Golpejera (1072). Cette bataille avait pour but d'unifier les petits royaumes chrétiens du Nord. Mais Alfonso parvient à ses fins après la mort de Sancho et devient un acteur majeur de la vie du Cid.



L'entrée du Cid à Valence en 1094, à l'issue d'un siège victorieux. Cet épisode à lui tout seul résume la trajectoire singulière du Cid : il bat d'abord une colonne almoravide envoyée délivrer la ville puis les forces d'Alfonso VI, avant de garder la capitale du Levant pour lui tout seul.

la contre-attaque — et les exactions des soldats — met cependant à mal la relation fragile entre le souverain castillan et la taïfa vassale. Alfonso tranche... Rodrigo tombe en disgrâce.

Va, je ne te hais point

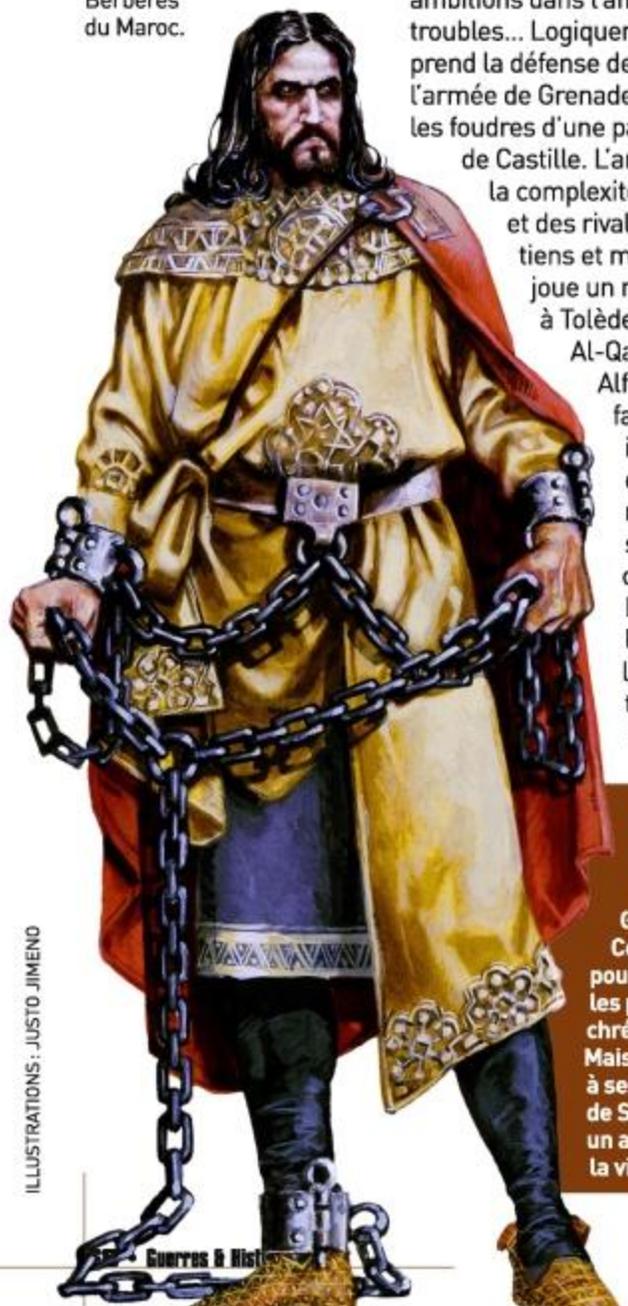
Exilé, mais toujours à la tête de ses biens, le chevalier part à la recherche d'un nouveau protecteur. Il tente sa chance auprès des comtes chrétiens de Barcelone, puis finit à la cour du roi **maure** de Saragosse dont il a sauvé le trône près de vingt ans plus tôt. Le voilà donc au service direct d'un musulman, même si ce dernier est toujours sous protection castillane.

Au décès du souverain, son royaume est divisé entre ses fils : Al-Mutamid règne à Saragosse et Al-Mundhir à Lérida, le premier restant tributaire de la Castille alors que le second s'aligne sur son concurrent aragonais. Lors du conflit qui s'ensuit, Rodrigo prend le parti de Saragosse et, en 1084, triomphe brillamment de ses adversaires à Olocau. Deux ans plus tard cependant, le roi Alfonso VI rompt avec son vassal et vient mettre le siège devant Saragosse, plaçant le chevalier face à un choix (forcément cornélien) entre son « suzerain » musulman et son ancien maître chrétien...

Heureusement pour Rodrigo, le siège est ajourné : le roi de Castille doit partir vers le sud repousser

une expédition militaire venue de l'autre rive du détroit de Gibraltar. En effet, depuis 1040, le Nord-Ouest africain est le théâtre de l'expansion rapide des **Almoravides**. Ces musulmans rigoristes se sont rendus maîtres d'une grande partie du monde islamique. Or certaines taïfas ont fait appel à eux pour contrer la progression chrétienne, notamment celle des Castillans qui ont pris Tolède en 1085. À Sagradas en octobre 1086, les chrétiens sont battus sans appel... Les affaires africaines empêchent cependant les Almoravides d'exploiter cette victoire.

Alfonso VI profite du répit pour réorganiser son camp et renouer des liens avec Rodrigo dont l'absence lui a assurément coûté cher lors de la bataille. Rentré en grâce, Rodrigo se voit confier la défense du Levant espagnol, et plus précisément de la place stratégique que constitue la taïfa de Valence, où le vassal musulman de la Castille est en difficulté. Revoilà donc le Campeador combattant pour un souverain chrétien appuyant un roi maure contre les armées chrétiennes des comtes de Barcelone alliées aux ex-protecteurs musulmans de Rodrigo à Saragosse...





■ Al-Andalus, huit siècles d'islam en Espagne

Ce sont essentiellement les Wisigoths que vainquent les envahisseurs musulmans de l'ex-Hispanie romaine au ^{vi} siècle. Mais c'est aux Vandales qu'ils empruntent le nom de leur conquête. C'est en effet sous le nom d'Al-Andalus que l'on désigne le territoire ibérique dominé par les musulmans entre 711 et 1492. Associé à une certaine prospérité économique et une grande vivacité culturelle, cet espace connaît des réalités politiques et géographiques diverses. On retiendra l'existence d'un émirat puis d'un califat, celui des Omeyyades de Cordoue (929-1031) indépendant de Bagdad, l'époque des taïfas (principautés indépendantes, 1031-1086), les conquêtes almoravide puis almohade et, enfin, le royaume de Grenade. Cet ensemble, où chrétiens « mozarabes » et juifs bénéficient d'une tradition de coexistence, est cependant déchiré par les conflits de pouvoir à l'intérieur du monde musulman au sud et, surtout, par la Reconquista chrétienne venue du nord. Entamée dès le ^{viii} siècle, elle constitue un processus long et complexe dans lequel la dimension religieuse joue un rôle notable, mais pas exclusif. Elle connaît diverses étapes marquées par des moments de flux et de reflux, des défaites comme des victoires déterminantes, à l'instar de la bataille de Las Navas de Tolosa en 1212. C'est sur les bases de cette reconquête que naissent l'Espagne et le Portugal, l'entreprise s'achevant par la chute de l'émirat de Grenade des Nasrides en 1492.



LA PÉNINSULE IBÉRIQUE À L'ÉPOQUE DU CID

Après une poussée vers le sud sanctionnée par la prise de Tolède en 1085, les royaumes chrétiens sont arrêtés en 1086 à Sagrajas par les Almoravides venus de la rescousse des princes musulmans d'Espagne. Contenue, la Reconquista reprend soixante ans plus tard, une fois les Almoravides évincés au Maroc par des rivaux, les Berbères almohades.

De cette complexe situation, le chevalier castillan sort très vite maître du Levant et commence à recevoir le tribut pour son propre compte, apparemment avec l'aval d'Alfonso VI pour qui c'est le seul moyen de maintenir la côte sous contrôle. Néanmoins, les relations entre les deux hommes ne tardent pas à s'envenimer. Une nouvelle expédition almoravide conduit le roi de Castille à intervenir au sud. Or, conviées à la bataille, les troupes envoyées par Rodrigo

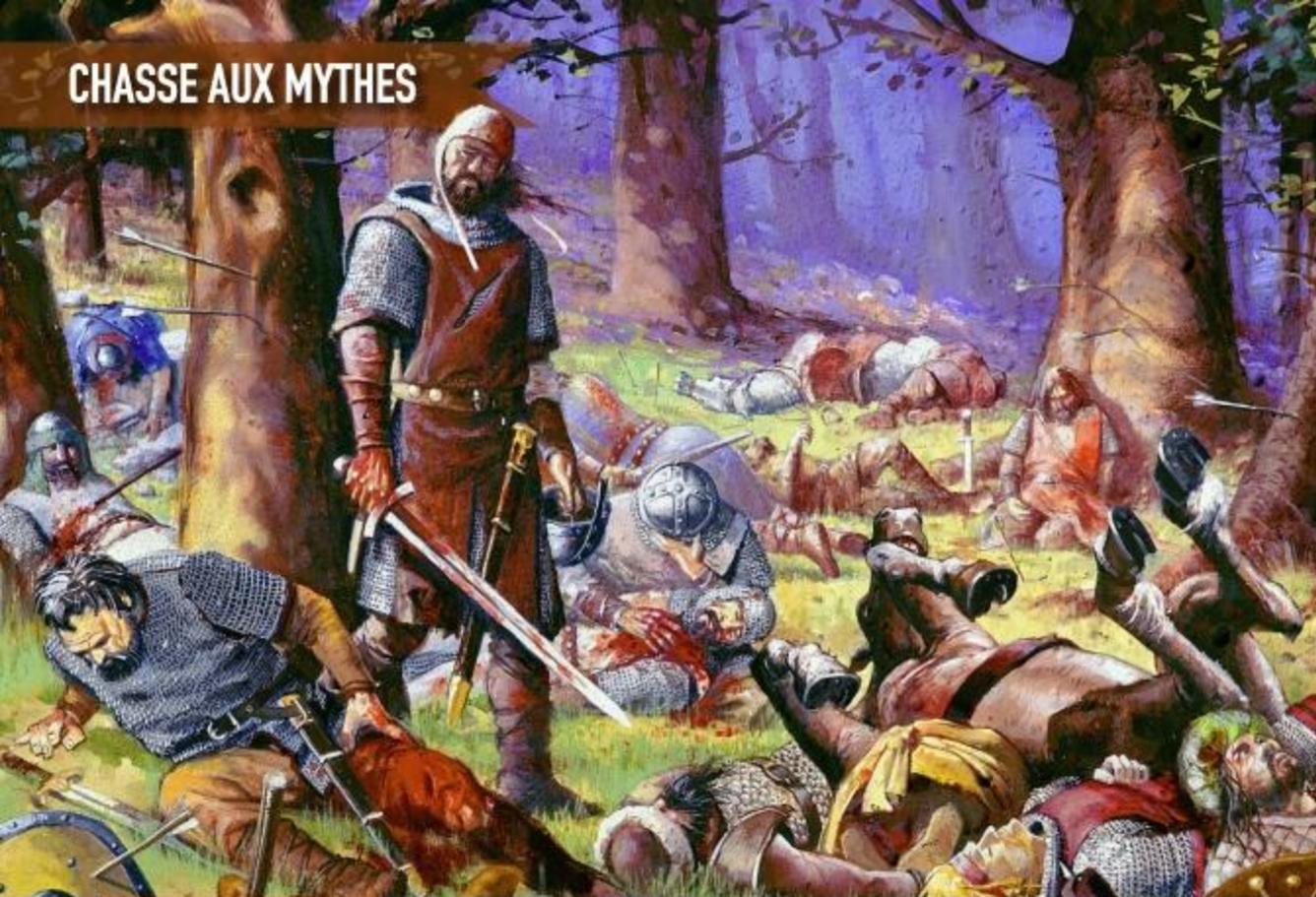
ont tardé et les Castillans ont subi une nouvelle déroute. Problème de coordination ? Trahison ? On ne saura jamais. Mais Rodrigo retombe en disgrâce et, cette fois-ci, ses biens sont saisis.

Réfugié à la taïfa de Valence, Rodrigo doit faire face aux ambitions conjuguées de tous ceux décidés à en prendre le contrôle direct. En 1090, il écrase le roi maure de Lérída et ses alliés barcelonais à Tévar. En 1092, c'est au tour d'Alfonso VI qui a rassemblé pour l'occasion une imposante armée constituée de Castillans, d'Aragonais — désormais alliés — ainsi

Le terme **maure** vient du latin *maurus* et renvoie à l'habitant de la Mauretania romaine, région de la côte nord de l'Afrique. Il désigne ensuite au Moyen Âge le conquérant musulman de l'Espagne.



Une armée almoravide en marche. Basée au Maroc où est fondée sa capitale Marrakech en 1070, cette dynastie berbère tente de reprendre le contrôle d'Al-Andalus à la fin du ^{xi} siècle.



Au soir de la bataille de Bairén (1097). Allié aux forces de Pedro I^{er} d'Aragon, le Cid écrase l'armée almoravide, commandée par Yusuf ibn Tasufin, qui cherchait à reprendre Valence.

que des flottes de Pise et Gênes. Là encore, Rodrigo fait honneur à son surnom et repousse l'offensive. Pas moyen de souffler, pourtant, car une révolte inopinée, appuyée par une nouvelle expédition almoravide, renverse son protecteur, le roi maure de Valence. Absent aux moments des faits, Rodrigo met le siège devant la ville : celle-ci résiste de longs mois mais il se montre sans pitié et finit par s'en emparer en août 1094. Cette fois, plus question de protecteurs : Rodrigo se proclame prince de Valence ! Ses sujets musulmans s'adressent désormais à lui à coups de « *Sidi* » — « *mon Seigneur* » — bien vite transformé en « *Cid* ». Les années suivantes, il consolide son contrôle du Levant, luttant contre les Almoravides décidés à en finir

avec les taïfas pour s'approprier la péninsule. Le Cid leur inflige une sévère défaite à Cuarte en septembre 1094. Nécessité de résistance faisant loi, Rodrigo se réconcilie avec Alfonso VI. Et c'est vaincu et maître sur ses terres que le Cid meurt en 1099, laissant Jimena défendre Valence deux ans encore, avant que la ville ne tombe aux mains des Almoravides. La veuve du héros défunt se réfugie alors à la cour d'Alfonso — où elle mourra vers 1115.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

Cette défaite posthume n'entame en rien la légende naissante. L'échec postérieur de la contre-offensive almoravide et la reprise de la Reconquista, dont la Castille est

la première bénéficiaire, place au contraire la geste du Cid au premier plan. Les musulmans évoquent les premiers (à contrecœur) les exploits militaires du guerrier. Puis la littérature latine et en langue romane de la chrétienté — la *Historia Roderici* de la fin du XII^e siècle ou le fameux *Cantar de Mio Cid* du tournant des années 1200 — s'empare de la figure pour nourrir le mythe de la Reconquista. En Espagne, la légende du Cid s'étoffe de mille et une anecdotes qui constituent autant de relectures de sa vie en fonction des époques : au Siècle d'or espagnol, l'homme d'armes passe ainsi au second plan derrière l'amant parfait. En France, au XVII^e siècle, il est l'objet d'une mode dont l'exemple est bien sûr la tragicomédie de Corneille. Au XIX^e siècle, le romantisme espagnol lui rend encore hommage alors que le Français Victor Hugo lui dédie un poème lyrique.

Il faut en fait attendre le XX^e siècle pour que le mythe soit écorné, sous le prisme du réalisme historique. Voilà alors le Cid devenu un soudard vendu au plus offrant. Brutal, il l'a certainement été : la guerre médiévale n'était pas tendre. Mais traître ou mercenaire ? « *Il n'a fait que servir le roi maure de Saragosse, ce qui est tout à fait normal*, écrit Gonzalo Martínez Díez, biographe espagnol du Cid (voir bibliographie). *Quand il a été exilé, il fallait bien qu'il se nourrisse, lui et ceux qui l'accompagnaient. Il a donc servi [un roi musulman], mais sans lutter contre son roi : rien à voir avec un mercenaire qui se vend au plus offrant.* » Un tel comportement n'était pas extraordinaire : c'était fréquent, et également le fait des musulmans, ajoute l'historien. La carrière de Rodrigo Díaz de Vivar reflète surtout la complexité politico-religieuse de l'Espagne médiévale, bien difficile à saisir de nos jours. Si donc il n'a pas forcément été le chevalier vertueux et le champion de la chrétienté chanté par la suite, le Cid ne mérite pas le rôle d'antihéros. Pour reprendre les vers de Corneille, n'aurait-il donc tant vécu que pour cette infamie ? ■

Pour en savoir +

- À lire • *Chanson de mon Cid*, anonyme (vers 1200), Flammarion, 1997.
- *El Cid Histórico*, Gonzalo Martínez Díez, Bocket, 2001.
- *Les Espagnes médiévales*, Denis Menjot, Hachette, 2013.
- *Le Cid*, Corneille, Pocket, 2005.
- Sur le Web • Un site qui emmène sur les traces du Cid : www.caminodelcid.org

■ Espagne médiévale : une société militaire métissée

La supériorité chrétienne sur laquelle s'appuie la Reconquista au XI^e s. doit beaucoup à l'organisation militaire de l'ensemble de la société, héritée de siècles de guerres incessantes. En Castille, la noblesse dont fait partie le Cid possède ses propres armées, les *mesnadas*, essentiellement composées de chevaliers, nobles de première lignée ou vassaux secondaires, combattant pour un fief ou contre rétribution. Les vilains, roturiers prospères, fournissent aussi des contingents à cheval, alors que les villes maintiennent des troupes à pied, des milices urbaines et même de la cavalerie plus légère. Tout cet appareil reste cependant sous l'influence des musulmans (on le lit dans la terminologie militaire) mais aussi du reste de la chrétienté, en particulier de la France. Du fait des liens tissés entre taïfas (principautés musulmanes) et royaumes chrétiens, les troupes, d'un côté comme de l'autre, mélangent des contingents des deux origines. Ce métissage va en fait plus loin, car il est le produit de quatre univers militaires : celui de la chevalerie, celui des milices bourgeoises (en particulier dans les cités

commerçantes de la côte méditerranéenne), celui du monde musulman par lequel transite l'héritage perso-byzantin (grandes armées organisées capables de manœuvres complexes, maîtrise de l'art du siège et de l'ingénierie) et enfin celui de la cavalerie légère, présente de l'Afrique du Nord aux steppes eurasiatiques, en passant par la péninsule Arabique, et totalement inconnue de l'Occident chrétien. L'Espagne médiévale concentre ainsi un nombre étonnant de traditions tactiques, phénomène alors unique en Europe. On en retiendra deux : d'abord, les raids (*razzias*), pour mettre à sac les terres ennemies, s'emparer de butin ou d'otages échangés à prix d'or. Ensuite, les sièges, longs et cruels, qui se concluent par la reddition de la population affamée, comme c'est le cas en 1094 à Valence. Il faut souligner enfin qu'en face d'armées musulmanes mieux organisées telle celle des Almoravides et dans le cadre de grandes batailles, la supériorité chrétienne s'estompe : le Cid n'a jamais eu à les affronter, ne rencontrant que de petits corps expéditionnaires. Ce qui explique peut-être son invincibilité...



UN EVENEMENT FRANCE 2

dans le cadre de
la commémoration des 70 ans
de l'Armistice 

EN BONUS

"LE SENS DU NAZISME" - Un sujet en archives diffusé en 1946 d'une durée de 10 minutes. Production : le Gouvernement militaire de la zone française d'occupation (GMZFO) et Les Actualités Françaises (LAF). A travers ce document audiovisuel, Les Actualités Françaises dressent après guerre un portrait accablant du nazisme où la volonté d'informer se double d'un discours propagandiste.

LES COULISSES DE LA COLORISATION DES ARCHIVES
Durée 4 minutes - Production : Composite films.

DISPONIBLE EN DVD DANS TOUS LES POINTS DE VENTE

KC-135 : les bottes de sept

Par Pierre Grumberg

Expérimenté avant la Seconde Guerre mondiale, mais développé après, le ravitailleur en vol KC-135 est né pour donner aux bombardiers nucléaires américains l'allonge pour attaquer l'URSS. Avant de devenir l'indispensable station-service volante de l'aviation de combat.

Le **Strategic Air Command** est fondé le 21 mars 1946 pour prendre en charge la force de bombardiers stratégiques (nucléaires compris) des US Army Air Forces (USAAF). Sous la houlette de Curtis LeMay en 1948, le SAC devient la colonne vertébrale de l'US Air Force (USAF), séparée de l'armée le 19 septembre 1947. LeMay, qui commandera en chef l'USAF de 1961 à 1965, est un avocat du « tout bombardier », ce qui causera de gros déboires à l'aviation américaine au Viêtnam.

Dérivé du transport C-97 Stratofreighter (dérivé lui-même du bombardier B-29), le **KC-97** est produit

« **A**ujourd'hui 18 janvier 1957, trois [B-52] Stratofortress de l'Air Force ont accompli un vol non-stop de 45 heures 19 minutes autour du monde conçu

pour prouver que les États-Unis peuvent larguer une bombe à hydrogène n'importe où sur terre. »

Le général Curtis LeMay, patron du **Strategic Air Command** (SAC), qui vient de souffler ce communiqué triomphal à l'agence Associated Press, cache sous son beau sourire un vaste coup de bluff : pour accomplir ce qui est présenté comme un « vol d'entraînement de routine », les trois B-52 ont mobilisé... 78 ravitailleurs en vol **KC-97** Stratotanker, pas moins de huit étant nécessaires

pour remplir les soutes d'un unique bombardier. Le quadrimoteur KC-97 vole plus bas et nettement moins vite que l'octo-réacteur B-52, qui doit sortir son train d'atterrissage pour se freiner avant de remonter à son altitude optimale... en brûlant la moitié du carburant récupéré ! Compliqués, les rendez-vous sont en outre dangereux, comme le montrent de nombreux accidents (voir encadré p. 75). Le SAC, en fait, a besoin d'un nouveau tanker pour tenir sa promesse nucléaire.

La solution est dans le tuyau

Ces difficultés survenues en 1957 sont pour le moins étonnantes. Car le ravitaillement en vol n'en est pas à ses débuts. C'est en 1917 en effet, un demi-siècle

à 811 exemplaires de 1951 à 1956. C'est un quadrimoteur classique, dont la vitesse ne dépasse pas 650 km/h et qui plafonne à 9 000 m, contre 1 000 km/h et 15 000 m au B-52.

Grâce aux ravitaillements assurés par les KC-135R, un B-2 furtif décolle du cœur des États-Unis et frappe l'Afghanistan le 7 octobre 2001, à 11 000 km. Le vol aller non-stop de cet engin à 2,2 milliards dure 30 heures ! Contre un ennemi sans radar, la mission est absurde. Sauf pour prouver au monde que l'Amérique sous le choc depuis le 11 septembre reste la première puissance.

lieues de l'US Air Force

plus tôt, que l'aviateur et ingénieur russe **Alexandre de Seversky** invente un système de tuyau déroulant récupéré (à la main) depuis l'avion ravitaillé, qu'il emmène avec lui aux États-Unis. Testé avec succès sur deux appareils de l'armée le 27 juin 1923 (voir photo ci-dessous), le système démontre que la seule limite d'un avion est la fatigue du pilote. De l'autre côté de l'Atlantique,

le Britannique Richard Atcherly invente en septembre 1934 un système moins artisanal : le ravitaillé envoie dans son sillage un câble que le ravitailleur vient croiser et accrocher avec un grappin ; la liaison assurée, l'équipage du ravitaillé hale un tuyau. Perfectionnée par son compatriote Alan Cobham, fondateur de la première société spécialisée Flight Refueling Limited (FRL), la méthode dite *looped-hose* (« tuyau en boucle ») permet en 1939 de ravitailler au-dessus de l'Atlantique

les gros hydravions Short S.30 des Imperial Airways, ce qui étend leur autonomie de 2 400 à 4 000 km. Ainsi, la méthode FRL est rodée à la veille de la guerre. Et pourtant, personne ne la retient, essentiellement parce que le rayon d'action extraordinaire des bombardiers quadrimoteurs ne nécessite pas d'y faire appel. Tout change cependant avec la guerre froide. Les chefs du SAC, créé le 21 mars 1946 sous la houlette de **Carl Spaatz** (voir p. 74), doivent soudain envisager la destruction des bases américaines en Europe, ce qui implique de décoller des États-Unis.

Né à Tbilissi, en Géorgie, **Alexandre de Seversky** (1894-1974) combat dans l'aviation tsariste pendant la Grande Guerre puis émigre en 1918 aux États-Unis. Ingénieur réputé, prophète du bombardement stratégique, il dépose un grand nombre de brevets, dont un viseur de bombardier et un système de ravitaillement en vol, puis construit sous son nom des monoplans métalliques rapides, dont le chasseur P-47 Thunderbolt est l'aboutissement.



FICHE TECHNIQUE KC-135R

Moteurs : 4 CFM International CFM-56
Envergure : 39,88 m
Longueur : 41,53 m
Hauteur : 12,7 m
Vitesse : 850 km/h à 9 000 m
Plafond : 15 240 m
Rayon d'action : 2 400 km avec 68 t de carburant à transférer, 17 500 km d'autonomie pure
Poids au décollage : 146 t
Charge max. de carburant transférable : 90 t
Capacité cargo : 37,4 t – 37 passagers
Équipage : quatre (pilote, copilote, navigateur, opérateur perche)



Le 27 juin 1923, un Airco DH-4B de l'armée américaine passe un tuyau à son jumeau. Cette première est suivie les 27 et 28 août par un exploit : les lieutenants Lowell Smith et John Richter tiennent l'air 37 heures et 15 minutes grâce à 16 ravitaillements, établissant autant de records mondiaux de distance, de durée et de vitesse.

Carl Spaatz (originellement Spatz, 1891-1974) se fait un nom en 1929 à la tête de l'équipage du trimoteur *Question Mark*, qui se maintient en l'air plus de 150 heures grâce à 37 ravitaillements en vol. En 1942, il dirige la 8^e Air Force chargée du bombardement stratégique contre l'Allemagne, puis commande en chef les US Army Air Forces en Europe. En février 1946, il est chef des USAAF puis, en 1947, de l'USAF avant de se retirer en 1948.

Successeur du B-29 en 1949, le Convair **B-36** Peacemaker est un monstre de 70 m d'envergure et 49 m de long, capable de voler 12 500 km. Il est équipé de six moteurs classiques, auxquels on ajoute quatre réacteurs. Au total, 384 seront construits.

Entré en service en 1964, le **Mirage IV** est construit par Dassault à 62 exemplaires pour servir de vecteur à la bombe A française. Sa faible autonomie (4 000 km avec bidons largables) implique le recours à 12 ravitailleurs C-135F.

Le **turbofan** est une version du turbo réacteur où l'effet soufflant d'une roue de turbine à grand diamètre, comparable à celui d'une hélice, s'ajoute à la poussée issue de la tuyère. Économique et puissant, le turbofan équipe aujourd'hui la totalité des avions de ligne à réaction.

Construits en 1963 pour les Mirage IV de la dissuasion nucléaire française, les C-135F, équipés du système « sonde et panier », ravitaillent aujourd'hui les Mirage 2000 N (à gauche) et Rafale qui assurent, de la France jusqu'au Mali, les frappes conventionnelles de l'armée de l'air.

En outre, la rapidité des nouveaux jets de chasse fait du B-29 et du monstrueux **B-36** des proies terriblement vulnérables.

Équiper des bombardiers de réacteurs doublerait leurs performances, si ce mode de propulsion n'était pas trop gourmand... En refaisant justement le plein pendant la mission, l'autonomie n'est plus un souci. Et le B-47 de 1947 et, surtout, le B-52 de 1952 peuvent recevoir respectivement six à huit réacteurs. Dès mars 1948, le système FRL est évalué, racheté et importé aux États-Unis puis monté sur une quarantaine de B-29, rebaptisés KB-29. Le 30 juin, le SAC dispose de deux escadrons de ravitaillement en vol opérationnels.

Boeing tend une perche

Fastidieux, le système *looped-hose* n'est cependant qu'un pis-aller et le SAC cherche mieux. FRL offre déjà une alternative baptisée *probe-and-drogue* (« sonde et panier ») : le ravitailleur déroule derrière lui un tuyau terminé par un entonnoir dans lequel le ravitaillé vient introduire une perche. Éléphant, simple, peu coûteux, pouvant être fixé sur n'importe quel avion sous forme de nacelle, ce système convient de plus idéalement aux chasseurs, dont l'autonomie est déplorable. Non seulement ils vont pouvoir escorter les bombardiers, frapper plus vite et plus loin, mais leur mobilité stratégique fait un gigantesque bond en avant. Le 22 octobre

1950, le colonel Schilling, ravitaillé par un tanker de la Royal Air Force, franchit l'Atlantique en dix heures sur son F-84E, alors qu'il lui avait fallu dix jours pour faire le chemin inverse deux ans plus tôt!

Le *probe-and-drogue* de FRL (devenue depuis Cobham PLC) va s'imposer dans l'US Navy, le corps des marines et partout dans le monde, y compris de l'autre côté du rideau de fer. Mais pas dans l'USAF! Le lobby des bombardiers qui domine l'USAF à travers le SAC lui reproche en effet de ne pouvoir étancher assez vite la soif de ses monstrueux avions et lui préfère une

solution tendue par Boeing : la perche volante (*flying boom*) qu'un opérateur situé dans la queue du ravitailleur vient placer dans un réceptacle disposé sur le ravitaillé.

Multiplicateur de force, le KC-135 étire quasi à l'infini le rayon d'action de tout ce qui vole.

Certes, la perche autorise le transfert de 2 649 litres par minute (presque un plein de voiture par seconde), contre 946 au tuyau FRL. L'inconvénient : un tanker ne peut en recevoir qu'une, contre trois nacelles FRL. Les pilotes de chasse, à leur grand dam, en seront quittes pour faire la queue, gaspillant ainsi le carburant — l'obstination de l'USAF ne sera compensée que dans les années 1990 par l'installation d'adaptateurs sur les perches puis de nacelles FRL sur... 40 tankers, engendrant maintes frustrations. Et l'entrée en service de la perche le 1^{er} septembre 1950 ne règle pas



Simple et pratique, le système FRL n'a été accepté que tardivement et du bout des lèvres par l'USAF, forcée d'adapter des paniers au bout de ses perches pour pouvoir ravitailler les avions alliés... et ceux de la Navy.

tous les problèmes. La première flotte de 116 ravitailleurs KB-29P, puis les 811 KC-97 (voir p. 72) qui les relaient à partir de 1950, sont incapables de suivre les performances des bombardiers à réaction. L'hiatus que confirme le tour du monde de 1957 est en fait anticipé en novembre 1953. L'ennui est que le quadriréacteur Lockheed L-193 sélectionné n'existe que sur le papier... Vu l'urgence, Washington opte alors provisoirement pour un challenger, proposé, là encore, par l'incontournable Boeing. Le géant de Seattle travaille en effet — à ses frais — depuis 1952 sur un quadriréacteur : le 367-80, première incarnation du fameux Boeing 707 de ligne. Le « dash 80 » [dash signifiant trait d'union], comme on l'appelle, n'est pas très gros : 40 m de long et autant d'envergure, contre 48,5 et 56,4 au B-52. Mais il promet d'embarquer 117 000 litres de carburant, le double du KC-97, tout en volant à 860 km/h. L'avion, spacieux, peut servir en outre de transport de passagers ou de cargo... Surtout, il a le mérite d'exister : le prototype décolle pour la première fois le 15 juillet 1954. Peu convaincu, le SAC lance donc une commande « intérimaire » de 29 « dash 80 ». Bien conscients de l'opportunité, les ingénieurs de Boeing s'évertuent à tenir les délais et le prototype du nouveau tanker, baptisé KC-135, vole le 31 août 1956. En juin 1957, six mois à peine après le tour du monde des B-52, le premier





exemplaire est livré. L'USAF est enfin en mesure de tenir sa parole. Performant, fiable, facile à maintenir (ses moteurs sont presque les mêmes que ceux du B-52), le KC-135 vainc bientôt les réticences du SAC, qui en commande 88, puis 118, puis 157... Finalement, pas moins de 732 « intérimaires » sont livrés au 6 janvier 1966, au détriment de Lockheed dont l'avion est abandonné... Au total, 820 KC-135 et C-135 (transports ou plates-formes de guerre électronique, certains reconvertis en tankers) sortiront des chaînes dont 12 C-135F fabriqués en 1963 pour ravitailler les **Mirage IV** de la force de frappe nucléaire française.

Multiplicateur de force

Pendant le reste de la guerre froide, les KC-135 vont gaillardement remplir leur mission, à raison d'un tanker par B-52, soit par l'intermédiaire de rendez-vous fixés à l'avance ou soit en volant de concert. À côté de ce rôle pour lequel les Soviétiques n'ont pas d'équivalent (leur flotte de tankers, bombardiers ou transports reconvertis, n'a jamais dépassé 70 appareils opérationnels), les KC-135 jouent un rôle essentiel de « multiplicateur de force », en prolongeant presque indéfiniment le rayon d'action de tout ce qui vole : avions espions et radars volants, bombardiers, chasseurs, transports...

Quasiment en mesure de s'affranchir de l'espace, l'USAF peut projeter

instantanément de puissantes forces aériennes ou terrestres (grâce aux transports lourds du Military Airlift Command) partout dans le monde et accomplir des raids sur des distances jamais vues. Multiplicateurs de force, les ravitailleurs rééquilibrent (en partie) la supériorité numérique soviétique et redonne une marge de manœuvre à l'OTAN en cas d'attaque en Europe. Les tankers jouent aussi un rôle majeur dans l'aide apportée aux alliés en crise : c'est grâce à eux qu'Israël est rééquipé en urgence de A-4 Skyhawk et F-4 Phantom pendant la guerre du Kippour en 1973.

Le tanker de Boeing convient si bien que l'USAF s'en contente jusqu'au milieu des années 1970, date à laquelle le besoin d'un complément se fait sentir. Le Boeing 747 étant jugé trop gros, c'est un dérivé du triréacteur civil McDonnell-Douglas DC-10, le KC-10, qui est commandé à 60 exemplaires, livrés entre 1981 et 1990. Le nouveau venu, ou même les nombreux avions équipés du système *probe-and-drogue*, ne remplace pas pour autant le KC-135, constamment modernisé. De 1975 à 1988, le revêtement intérieur des ailes est ainsi changé au profit d'un alliage d'aluminium plus costaud, capable de porter l'avion au-delà de l'an 2040. Surtout, de 1985 à 2005, les réacteurs originaux de 500 appareils sont remplacés par des **turbofans** CFM 56 plus puissants et moins gourmands. Rebaptisés KC-135R, les avions rééquipés peuvent voler 60 %

■ Accouplements à risque

La ressemblance du KC-135 avec un avion de ligne laisse supposer des missions sans danger. Fausse impression ! Si un seul tanker a été perdu au combat (un KC-97 israélien descendu par un missile sol-air à Suez en 1971), voler par tous les temps à bord d'une citerne volante présente de gros risques, dont la phase périlleuse du ravitaillement n'est pas le moindre. Le sillage du ravitailleur mais aussi l'onde précédant le ravitaillé créent en effet des perturbations, causes de nombreux accidents. Une quinzaine d'abordages ont ainsi causé la destruction de quatre KC-135. Le plus dramatique intervient le 17 janvier 1966 près de Palomares, en Espagne. Une collision détruit un B-52 et un KC-135, entraîne la mort de 11 membres d'équipage et la contamination de 2 km² par le plutonium issu de deux des quatre bombes thermonucléaires tombées du bombardier. La France a elle-même perdu deux bombardiers nucléaires **Mirage 2000 N** (non armés) suite à des accidents de ravitaillement en 2004 et 2008. En tout, 77 KC-135 (dont un C-135 français, tombé à Hao en Polynésie, en 1972) ont été perdus en opération, provoquant la mort de 652 membres d'équipages et passagers (dont cinq Français).

plus loin et distribuer 50 % de carburant en plus : deux avions font ainsi le travail de trois.

L'Amérique menant ses guerres loin de son territoire, la flotte de KC-135 est sans arrêt mobilisée. Au Vietnam, les KC-135 remplissent seuls 813000 missions de ravitaillement. En 1986, les mêmes assurent le plein des KC-10 qui ravitaillent les bombardiers en route vers la Libye. Pour l'opération Desert Storm contre l'Irak en 1991, la mobilisation des tankers — 18 % des avions en vol — atteint des sommets : 45995 pleins assurés en vol à raison de 358 sorties par jour. On retrouvera des chiffres comparables en Serbie, en Afghanistan, à nouveau en Irak, puis aujourd'hui en Syrie, au Mali... Les 340 KC-135R, toujours en service dans l'USAF, doivent être remplacés à partir de 2017 par 179 KC-46, un dérivé du Boeing 767 civil choisi après une compétition litigieuse avec Airbus. Mais il est bien probable que des survivants des années 1960 voleront encore en 2040. Le ravitailleur intérimaire n'est pas prêt d'être à sec. ■

Pour en savoir +

- À lire • **Boeing 707, KC-135 et leurs dérivés**, Dominique Breffort, Histoire & Collections, 2008.
- **The Boeing C-135 Series**, Don Logan, Shiffer, 2004.
- **Voices From an Old Warrior**, Christopher Hocter, Galleon's Lap, 2014.
- Sur le Web • Le site de l'Air Mobility Command : www.amc.af.mil/
- **Seventy Five Years of Inflight Refueling**, Richard Smith, Air Force History and Museums Programs, 1998. Disponible en ligne sur le site www.afhso.af.mil

Ces Tupolev Tu-16 soviétiques sont dotés en 1955 d'un curieux dispositif par lequel le pilote de l'avion ravitaillé doit piéger sous son aile, sans le voir, le tuyau passé par le tanker. Peu pratique, le système est vite remplacé par le *probe-and-drogue* capitaliste.



L'arquebuse, les prémices du

Par Christophe Larrivière

Plus qu'une innovation technique, l'arquebuse marque à l'aube du XVI^e siècle la démocratisation de l'arme à feu et les débuts de sa lente mais irrésistible conquête du champ de bataille.

■ L'arme à croc pour défendre son rempart

L'arquebuse dérive directement des premières armes à feu portables, les « bastons à feu » et autres « coulevrines à main » qui apparaissent à la fin du XIV^e siècle — leur emploi est ainsi mentionné en Flandres dès 1382. Il s'agit de simples tubes (en bronze ou fer forgé), chargés par la gueule et percés d'un trou (ou « lumière ») à l'autre extrémité afin d'introduire une aiguille de métal chauffée ou une mèche. Ces armes très rudimentaires, tirées sous le bras, pèsent 3 à 6 kg et sont parfois montées sur un support de bois destiné à en faciliter le maniement. Le terme allemand *Hackenbüchse*, mentionné dès 1418, désigne une arme à feu (*Büchse*) dotée d'un « croc » (*Hacken*) servant à l'accrocher au rempart. Par glissement sémantique, l'appellation de « hacquebute », « harquebouze » ou « arquebuse » désigne rapidement une nouvelle génération d'armes à feu, à la forme et au mécanisme perfectionnés.

Cette arquebuse à croc espagnole du début du XVI^e siècle est un modèle lourd (12 kg, 1,5 m de long) destiné à défendre des remparts. En rase campagne, on utilise des armes plus légères (4 kg) et compactes (1 m) qui se passent de supports.

■ Un progrès ergonomique

Même si sa monture en bois profilée ne permet pas d'épauler vraiment, l'arquebuse est plus facile à saisir. Les progrès de la métallurgie offrent un canon plus long, rendant le tir plus puissant et précis. Surtout, le tireur peut viser en tenant fermement l'arme des deux mains, grâce à un système de mise à feu constitué d'un support de mèche, d'une queue de détente et d'un ressort de rappel montés sur une plaque métallique, la platine. La détente pressée, la mèche incandescente allume la poudre d'amorce, qui communique par une lumière avec la poudre propulsive. Ces caractéristiques ne sont pas vraiment nouvelles : une platine primitive est représentée dès 1411. Mais leur combinaison dans les trente dernières années du XV^e siècle révolutionne l'armement.

Quelques heures
suffisent à former
un arquebusier
contre des années
pour un archer.

règne de l'arme à feu



Cette arquebuse française fabriquée vers 1520-1525 combine la sobriété de l'arme de guerre avec un mécanisme à rouet apparenté à l'horlogerie. Son coût élevé suggère qu'elle a dû servir dans une troupe d'élite, telle une garde princière.

■ Les milices urbaines s'en emparent

L'arc et l'arbalète ont survécu plus d'un siècle aux côtés des armes à feu. Mais l'arquebuse remet tout en question. L'arbalète est deux fois plus chère. Quelques heures suffisent à former un arquebusier contre des années pour un archer. Ce double avantage encourage la popularité et l'adoption massive des armes à feu individuelles par les milices urbaines, sollicitées lors des levées de troupes. L'émergence de l'infanterie, amorcée au *xiv^e* siècle, s'en trouve notablement accélérée, et son rôle gagne en importance (voir G&H n° 10, p. 34). Sans toutefois dominer instantanément. Considéré comme un tournant historique, le triomphe des Espagnols sur les Français à Cérignole en 1503 tient essentiellement à la proportion élevée — 1/6 — d'arquebusiers chez les vainqueurs : retranchés derrière une levée de terre, ils sont utilisés dans un usage défensif et statique qui n'a rien de novateur. S'ils sont déterminants dans la bataille, c'est en supplantant l'artillerie espagnole, anéantie par l'explosion de son stock de poudre !

■ Un fort impact culturel

Pour les élites combattantes, pouvoir être foudroyé à distance — 50 m au début du *xvi^e* siècle — par un adversaire de basse extraction remet en question les vieilles valeurs martiales et chevaleresques. Et la littérature s'en fait l'écho. Le poète italien L'Arioste (1474-1533) fustige la « *cruelle et brutale invention* ». Le chroniqueur français Blaise de Montluc (v. 1500-1577) traite l'arquebusier de « *lâche* ». « ... *On ne voit plus d'Hectors/D'Achilles ny d'Ajax, hé Dieu ! car les plus forts/Sont aujourd'hui tuez d'un poltron en cachette/À coups de harquebouze, ou à coups de mousquette* », pleure pour sa part Pierre de Ronsard (1524-1585) dans son poème *Les Armes*. L'un de ces « Hectors » n'est autre que le célèbre chevalier Bayard, mortellement blessé d'une balle dans le dos en 1524.

■ Le mousquet, plus puissant et plus efficace

L'arquebuse à mèche de 1450 a une portée utile limitée (50 m, voire 20 contre les armures) et sa cadence de tir reste faible : guère plus d'un coup par minute. La platine à rouet apparaît en Allemagne vers 1517 : la mise à feu est assurée par les étincelles produites par le frottement d'une pierre (pyrite) sur une roue dentée mue par un ressort en spirale. Trop coûteux pour remplacer la mèche chez les armes courantes, le rouet suscite l'apparition d'armes compactes comme le pistolet et son côté luxueux lui gagne l'affection des élites militaires.

Le mousquet (de l'italien *moschetta*, carreau d'arbalète), introduit par les Espagnols autour de 1520, n'est au début qu'une arquebuse de grande dimension reposant sur une fourche formant support, la fourquine. Plus puissant et plus efficace contre les armures, il consacre la suprématie de l'arme à feu sur les autres armes de trait (arc et arbalète) encore présentes sur le champ de bataille. L'apparition de la platine à silex (où l'étincelle est produite par percussion) vers 1630 et le progrès de la métallurgie va imposer ensuite le fusil, plus léger et rapide à recharger (2 à 3 coups par minute). À l'opposé du sens originel d'arme lourde « à croc », l'on nomme désormais « arquebuses » les armes les plus légères jusqu'au milieu du *xvii^e* siècle, où, en s'allégeant et en abandonnant la fourquine, le mousquet... reste le mousquet. Le terme, associé aux armes à mèche, subsiste comme synonyme de fusil jusqu'au *xix^e* siècle.

■ Les armes blanches font de la résistance

La platine à mèche, un tiers moins chère que celle à silex, se maintient jusqu'en 1700, la platine à rouet survit, elle, au-delà de 1750. Les armes à feu n'éliminent pas non plus les armes blanches : les deux restent tactiquement associées. Au début du *xvi^e* siècle, les arquebusiers sont encore vus comme des spécialistes, dont le rôle se confond souvent avec celui de l'artillerie. La combinaison entre arquebusiers et piquiers, sortant l'arquebuse de son rôle d'arme de défense statique, ne se développe que progressivement et pragmatiquement dans les décennies suivantes. La pique, qui équipe encore un tiers des fantassins français en 1665, est remplacée par la baïonnette et la lutte doctrinale et culturelle entre arme blanche et arme à feu ne cesse qu'avec les hécatombes de 14-18.





Ostie, septembre 69 av. J.-C. : une nuée de pirates s'abat sur le grand port de Rome, pillant et ravageant les quais... Un affront que le sénat n'est pas prêt d'oublier.

Pompée vs pirates, première guerre contre la terreur

Par Éric Tréguier

La guerre que mène Pompée en 66 avant J.-C., en réponse à une attaque du port de Rome, n'est pas sans résonance avec l'histoire récente. Fléau réel au sein de l'Empire, la piraterie est un prétexte idéal pour « pacifier » par la conquête les pourtours de la Méditerranée... et servir des ambitions politiques.

C'est une belle fin d'après-midi de septembre, à Ostie, en 69 avant notre ère. Le soleil d'automne embrase l'entrée du grand port de Rome,

à l'embouchure du Tibre. Plusieurs dizaines de navires sont à quai : toutes les galères de la flotte consulaire mais aussi de petits caboteurs italiens et les lourds navires marchands de l'annone qui apportent des provinces soumises le grain distribué, gratuitement, au quasi-million d'habitants de la capitale. Poussés en silence par le vent, quelques dizaines de navires passent le môle d'entrée. La routine : des flottilles comme celle-ci entrent ici plusieurs fois par semaine. À voir la façon dont ils sautent bientôt à quai, on suppose que les nouveaux arrivants sont pressés de faire des affaires. Les glaives bientôt dégainés font vite comprendre avec quel métal ils comptent payer.

En quelques heures, les pirates mettent le port à feu et à sang, incendient les navires de guerre, vident les greniers, dévalisent les boutiques, pillent or, bijoux, ivoire, épices... Ostie est ravagée, la terreur gagne les côtes italiennes. « À partir de ce moment, aucune famille du Latium, aucun voyageur de la voie Appia, aucun visiteur des bains de Baïae n'est plus en sécurité », écrit le grand historien allemand Theodor Mommsen au XIX^e siècle. Le style est

pompeux, mais le camouflet infligé à Rome bien réel. Non seulement l'orgueilleuse marine romaine, victorieuse jadis de Carthage, vient d'être humiliée dans son propre repaire mais l'attaque a interrompu l'approvisionnement en grain de la capitale, gage de tranquillité pour sa turbulente population. Au sénat, on oscille entre indignation et panique... Un moment rêvé pour l'entrée en scène d'un homme providentiel : Pompée, 37 ans et des dents très longues.

SPQR en détresse

Cette situation devant laquelle se retrouvent les sénateurs romains en cette année 69 n'est à vrai dire pas nouvelle. Rome, puissance militaire sans rivale dans la Méditerranée, est incapable d'assurer la sécurité sur les mers voire sur terre. C'est que l'Empire a grandi trop vite : en cinquante ans, la population de l'*Urbs* a doublé, dépassant les 900 000 habitants. Celle de l'Empire a triplé, approchant (mais les estimations divergent beaucoup) les 40 millions d'habitants. Surtout, le territoire à administrer a quadruplé : il dépasse alors les 2 millions de kilomètres carrés ! Comment gouverner cet espace grand comme quatre fois la France ? L'Empire romain est en réalité un vaste bazar, d'autant plus que les vieilles structures de la République n'ont pas résisté à son expansion. Il faudrait mettre en place des réformes agraires, pour permettre

L'annone désigne à l'origine l'approvisionnement de Rome en blé, impôt en nature versé par les provinciaux, et la distribution gratuite de celui-ci à certaines catégories de citoyens. Au I^{er} siècle, cela représente l'importation d'environ 150 000 tonnes de grain par an, soit 500 cargos de 300 tonnes, principalement d'Égypte.

La guerre sociale oppose entre 90 et 88 la République romaine à ses anciens alliés italiens (ou *socii* ; d'où le nom du conflit) : les peuples de l'Appennin révoltés exigent d'obtenir le droit de cité romaine. À l'issue de la guerre, cette citoyenneté est élargie à tous les Italiens et l'unité de la péninsule au sud du Rubicon est réalisée pour la première fois.

Roi du Pont (côte nord de l'actuelle Turquie), excellent général et organisateur, Mithridate IV (v. 132-63) parvient à s'emparer de la quasi-totalité de la Turquie actuelle et des pourtours de la mer Noire (appelée Pont-Euxin par les Grecs), faisant massacrer les Romains. Il tient tête aux légions trois guerres durant (88-84, 83-81 puis 75-63). Vaincu par Pompée, il est contraint de se réfugier en Crimée où il se suicide.



Cnaeus Pompeius Strabo dit **Pompée** (106-48) est le fils d'un consul plébéien très riche, avec de grands biens dans le Picenum (au nord-est du Latium, sur la côte adriatique). Il acquiert très jeune une expérience militaire en combattant sous les ordres de son père durant la guerre sociale.

Magistrats élus pour un an par les comices centuriates (une des assemblées de citoyens), les deux **consuls** possèdent l'*imperium*, le commandement civil et militaire de nature sacrée, garanti par les auspices et qui fait que son détenteur est plus que l'élu des citoyens. En principe, on ne peut être réélu plusieurs années de suite.

à la population croissante de se nourrir, et des réformes politiques, pour partager avec elle un peu de pouvoir. C'est en tout cas l'avis de la faction des *populares*, à laquelle s'opposent les *optimates*, conservateurs. Les premiers semblent gagner lorsque Rome est contrainte d'accorder en 88 la citoyenneté romaine aux autres peuples de l'Italie, à l'issue de ce qu'on appelle la **guerre sociale**

(voir p. 79). Mais un général conservateur, Sylla, s'empare de la capitale, l'épure de ses *populares* et renforce les pouvoirs du sénat. Lorsque Sylla meurt de maladie en 78, les troubles reprennent : en Espagne, un rebelle, Sertorius, proclame l'indépendance de la province ; en Italie, Spartacus et ses esclaves menacent Rome en 73 ; en Asie, le puissant **Mithridate** (voir p. 79), à la tête du royaume du Pont, déclare la guerre à Rome... C'est là qu'entre en scène un jeune chevalier (il est né en 106) appelé **Pompée**. Sylla, qui l'avait remarqué, l'avait déjà chargé de purger la Sicile et l'Afrique des légions

acquises aux *populares*. Pompée y gagne un surnom, celui de *Magnus* (« le Grand ») mais aussi une réputation, celle de l'« *adulescens carnifex* », l'adolescent boucher au sang aussi froid sur le champ de bataille que devant les massacres de civils... C'est cette machine à tuer qui est envoyée

Pompée arrive à ses fins : il obtient l'imperium pendant trois ans, sur terre comme sur mer.

en Espagne en 77 pour mater la rébellion de Sertorius. La campagne est longue et difficile, mais le Grand y parvient, puis rentre en Italie, en 71, juste à temps pour voler à son rival Crassus la victoire

contre Spartacus. Les deux hommes, élus **consuls** l'année suivante, se détestent...

Autant Crassus est riche, autant Pompée est adulé par la foule. Mais ce dernier a pour l'heure des ambitions bien plus que locales. L'Occident étant pacifié, il tourne son regard vers l'Orient, où la situation est... intéressante pour un militaire carriériste : le proconsul Lucullus, envoyé contre Mithridate, piétine depuis plusieurs mois dans ce qu'on appelle alors l'Asie. Cet ancien favori de Sylla a battu les troupes du roi mais sans

parvenir à contrôler le territoire. Soulèvements de villes soumises, mutineries et désertions se multiplient. Cassant avec ses hommes, peu habitué aux subtilités de l'Orient, Lucullus est baladé par un adversaire coriace, fort de nombreux soutiens : ceux de Tigrane II, roi d'Arménie voisin, des tribus thraces et scythes mais aussi des pirates. Le roi du Pont en a fait des sortes de mercenaires : ils accompagnent ses flottes et le transportent même parfois d'un port à l'autre ! Il a compris qu'en désorganisant le juteux commerce qui relie la Grèce, l'Italie et l'Orient (voir carte), il sape une des principales sources de richesses de l'État romain.

Une menace récurrente, prétexte à des annexions

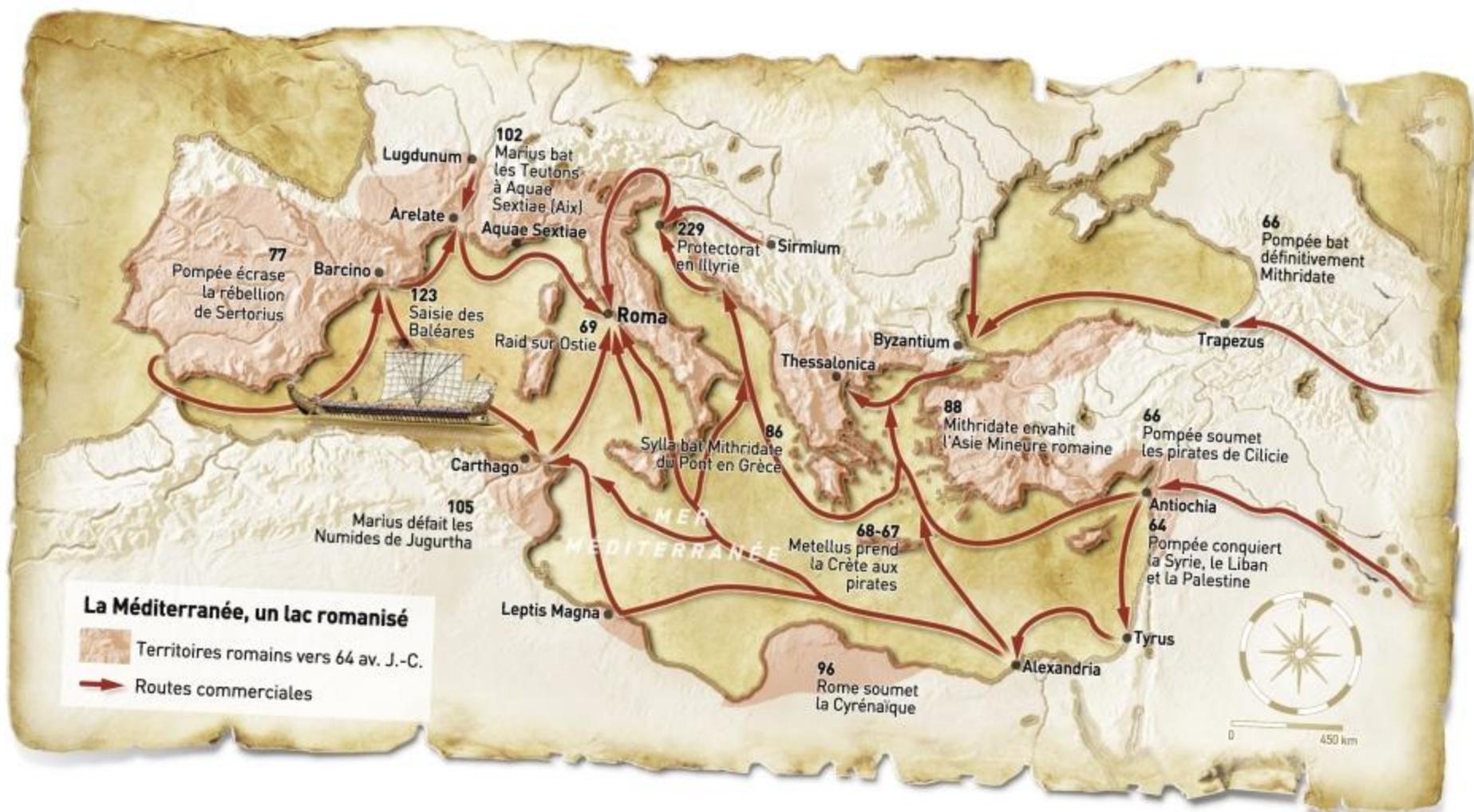
Rome, à l'époque, ne se préoccupe pas vraiment des pirates, nuisance endémique à laquelle on s'attaque mollement et prétexte bien pratique depuis longtemps pour justifier des interventions musclées, pour ne pas dire des annexions. C'est ainsi pour « supprimer la piraterie » qu'à partir de 229 Rome établit un protectorat sur les côtes illyriennes. « *C'est aussi pour y mettre fin, soi-disant, qu'elle conquiert les îles Baléares en 123-122*, ajoute Philip de Souza, spécialiste reconnu de la piraterie et professeur au University College de Dublin (Irlande). *En 103, Marc Antoine [143-87, grand-père du futur associé de César, NDLR] s'est également lancé dans une campagne contre les pirates ciliciens, avec une force limitée constituée d'alliés grecs de Rome, essentiellement de Rhodiens.* »

Marc Antoine y gagne un triomphe. Celui-ci doit cependant être relatif puisqu'aucun compte rendu détaillé n'en subsiste et que sa propre fille est capturée ensuite par des pirates et libérée après rançon. En 100, le sénat vote d'ailleurs une loi spéciale qui réclame aux alliés orientaux (rois de Chypre, Syrie, Égypte et Cyrénaïque) leur aide pour sécuriser les routes maritimes. Et en 69, la piraterie sert encore de prétexte à l'intervention de Metellus qui annexe la Crète : l'île devient romaine. Sans que le fléau ne cesse, bien au contraire.

Le problème est qu'il faudrait, pour venir à bout du phénomène, déployer des moyens démesurés. Car dès qu'une expédition met fin à l'activité d'un pirate, un autre apparaît ailleurs. De plus, ces derniers sont difficiles à capturer : l'arrière-pays très escarpé des îles de la mer Égée et des côtes asiatiques, africaines, illyriennes

La birème (« deux rangs de rames ») est le navire de guerre romain type de la fin de la République. Nettement plus grosse que les embarcations des pirates, elle peut être pontée et accueillir de ce fait un contingent d'infanterie de marine.

Deux fois plus petite, cette liburne (un rang de rames, non figuré) représente probablement ce que les pirates peuvent aligner de plus gros en 65 av. J.-C. C'est une galère légère, maniable et rapide, facile à tirer au sec sur une plage. Mais sa construction complexe et son coût la mettent plutôt à la portée des États.



La Méditerranée, un lac romanisé

- Territoires romains vers 64 av. J.-C.
- Routes commerciales

et grecques offre des refuges faciles. Sans compter avec la complicité des villes, qui prospèrent en écoulant leur butin et en leur fournissant du ravitaillement. Or, Rome, qui contrôle toutes les côtes de Méditerranée occidentale et une partie de celles d'Orient, n'a pas les moyens d'assurer la sécurité du commerce maritime, pourtant vital pour ses finances. Au I^{er} siècle, la Méditerranée, la « *mare nostrum* » des Romains, ne leur appartient pas tant que ça !

11-Septembre à Ostie

Pour pousser Rome à réagir vraiment, il faudrait qu'elle se sente menacée. Or, c'est précisément ce qui se produit avec l'attaque d'Ostie, 11-Septembre avant la lettre. Les pirates ont poussé un port trop loin, et même plusieurs puisque l'opération est répétée ailleurs sur la côte italienne... Bien forcé de réagir, le sénat promulgue quelques mois plus tard une sorte de Patriot Act : c'est la *Lex Gabinia* (du nom d'Aulus Gabinus, le tribun de la plèbe qui la propose). Non sans débats : les sénateurs échangent quelques noms d'oiseaux, certains en viennent aux mains en pleine séance... L'enjeu de la dispute est Pompée. Nombre de magistrats s'en méfient, craignant d'en faire un nouveau dictateur, à l'image de Marius et Sylla. Pompée obtient cependant ce qu'il veut : l'*imperium* pendant trois ans, sur mer comme sur terre, donc

pas pour une province précise comme le veut l'usage — les sénateurs, prudents, limitent cependant son action à 50 km à l'intérieur des terres. Autrement dit, soulignera Plutarque (voir encadré ci-contre), « *une autorité absolue et un pouvoir sans limite sur toute personne...* » C'est ainsi qu'en 67 Pompée se voit confier le montage d'une opération d'ampleur encore inégalée, et qui le restera quasiment jusqu'au XIX^e siècle. Pour sa guerre à la terreur, le sénat met le paquet. Rome va dépenser l'intégralité des 144 millions de sesterces du Trésor public, mobiliser 120 000 hommes, l'équivalent de la moitié de ses forces armées, et déployer toute sa flotte de guerre, soit 500 navires. Toutes proportions gardées, c'est un peu comme si les États-Unis, lassés des détournements et des prises d'otages à répétition dans la corne de l'Afrique, y avaient envoyé l'ensemble de l'US Navy, avec ses 400 navires de combat, plus 4 000 avions et 500 000 hommes ! Que va faire Pompée de cette énorme puissance ? Rien ne pourrait l'empêcher de renverser la vieille République et de se proclamer empereur. Mais à 38 ans, Pompée reste avant tout un militaire de carrière. Même s'il sait aussi être politique : son premier soin, en cet automne 67, c'est de garantir... l'annone. « *Malgré la saison peu propice à la navigation, il passe en Sicile, nettoie les côtes d'Afrique et*

de Sardaigne et établit des garnisons pour sécuriser ces trois greniers de l'État », explique Cicéron, contemporain des événements. L'affaire lui prend... quarante jours. Une fois l'annone assurée, Pompée peut appliquer son plan, à la fois militaire et politique. Militairement, il mène rondement son affaire et commence par bloquer les sorties. Les colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar) et les Dardanelles

Prétexte ou pas, la guerre contre les pirates permet aux Romains de saisir tous les verrous des routes de Méditerranée orientale. Après les campagnes de Pompée, il ne manque que l'Égypte... Elle tombera, avec sa reine Cléopâtre VII, dans les bras de César en 47 av. J.-C.

■ « On comptait plus de mille de ces vaisseaux corsaires »

Dans le chapitre 22 de sa *Vie de Pompée*, l'historien d'origine grecque Plutarque (v. 46–v. 125 ap. J.-C.), inlassable écumeur de la Méditerranée, évoque en connaissance de cause les ravages de la piraterie avant la campagne de Pompée. « *Lorsque les Romains, occupés par leurs guerres civiles, se livraient mutuellement des combats jusqu'aux portes de Rome, les pirates firent de tels progrès, qu'ils ne se contentaient plus d'attaquer les vaisseaux : ils ravageaient aussi îles et ports. Ils disposaient d'arsenaux, de ports et de tours d'observation fortifiées ; leurs flottes employaient de bons rameurs et d'habiles pilotes, sur des bateaux légers et manœuvrables, [...] garnis de tapis de pourpre et de rames argentées [...]. Même les hommes les plus riches et les plus distingués se joignaient à eux : la piraterie était devenue un métier honorable. Partout sur leurs côtes, on voyait des hommes plongés dans l'ivresse, des officiers romains de haut rang être jetés aux fers, des villes captives se racheter à prix d'or. On comptait plus de mille de ces vaisseaux corsaires qui infestaient les mers, et qui déjà s'étaient emparés de plus de quatre cents villes. [...] Leur insolence était telle que lorsqu'un prisonnier s'écriait qu'il était romain et disait son nom, ils feignaient d'être saisis de crainte ; ils [...] se jetaient à ses genoux et le priaient de leur pardonner, lui faisant d'abord croire qu'ils agissaient de bonne foi. [...] Mais après s'être longtemps joués de lui, ils descendaient une échelle de corde au milieu de la mer et l'invitaient à s'en retourner chez lui ; comme il refusait, ils le poussaient eux-mêmes et le noyaient.* »



Le principal combat naval se déroule début 66 au large de la Cilicie : Pompée y écrase, selon Plutarque, un millier de petits bateaux, chiffre certainement surévalué. Les rescapés se réfugient à Coracesium (aujourd'hui Alanya, dans le golfe d'Antalya), port promptement assiégé et forcé à la reddition.

Memento mori. « *Souviens-toi que tu vas mourir* », était une phrase rituellement répétée au général gratifié d'un triomphe afin de tempérer son orgueil.

deviennent de véritables check points. Puis il divise la Méditerranée en treize secteurs — six à l'ouest, sept à l'est — confiés à des lieutenants.

Le cœur du problème cependant est constitué par le nid de pirates situé en Cilicie (voir carte p. 81), que Pompée se réserve avec une soixantaine de navires. Cette force lui permet d'attaquer tous les repaires de pirates simultanément, et quarante-neuf jours suffisent pour en venir à bout. Bilan de cette Blitzkrieg navale : 20 000 prisonniers et plus de 70 vaisseaux pris. Mais la campagne se double d'une approche très... politique qui le différencie définitivement de la brutalité de ses prédécesseurs. Car plutôt que de couper des têtes, le vainqueur va s'efforcer de gagner leurs cœurs et leurs âmes...

Pompée a compris que beaucoup de pirates sont des sans-terre, poussés à la piraterie par la misère. Il les établit donc sur des terres inexploitées de Cilicie et d'Achaïe. « *Beaucoup sont installés autour de la petite ville*

de Soloi, en Cilicie, qui devient une communauté prospère, rebaptisée Pompeiopolis », note Nic Fields, professeur d'histoire ancienne et auteur d'une biographie de Pompée (voir bibliographie ci-dessous). Cette générosité magnanime est extrêmement productive et inspire beaucoup de redditions, confirme John Cherry, professeur d'histoire grecque à l'université Brown de Rhodes Island : « *Nombre de pirates crétois, qui n'étaient pourtant pas directement menacés par Pompée, choisissent de se rendre spontanément à son lieutenant, Octave.* » Pas seulement en Crète : sur toute la Méditerranée, plus de trois cents équipages viennent demander le pardon de Rome. Qui le leur accorde, une fois n'est pas coutume.

Veni, vidi et... pas complètement vici

Au milieu de l'année 66, le travail est, en principe, terminé. « *Pompée s'est préparé à combattre à la fin de l'hiver, est entré en guerre au printemps et l'a terminée au milieu de l'été* », résumera Cicéron, admiratif. Le grand général n'en a pas pour autant fini avec l'Orient. Profitant de la puissance à sa disposition, il entreprend une impressionnante série de conquêtes. D'abord, dès 66, celle du Pont, arraché définitivement à un Mithridate mis hors jeu. Puis, en 64-63, la Syrie, la Phénicie, la Judée... Tout cela vaut à Pompée, qui n'a encore que 45 ans,

un extraordinaire triomphe lors de son retour à Rome en 61. En a-t-on vraiment fini avec les pirates ? Bien sûr que non. Après lui, César, puis Auguste, se vanteront à leur tour d'avoir mis fin au fléau, ce qui indique bien que celui-ci a persisté : il n'a fait que repasser momentanément sous le seuil de tolérance. Pompée ne profite d'ailleurs que partiellement de sa victoire. Les mauvaises langues, qui à Rome sont légion, assurent qu'il a plus acheté les pirates qu'il ne les a vaincus. Le sénat refuse d'honorer ses promesses de récompense aux vétérans et de reconnaître les conquêtes. Et Pompée, pas encore assez puissant, doit partager le pouvoir avec son vieux rival Crassus et Jules César, l'homme qui monte. Le triumvirat ainsi formé en 60 finira funestement. Crassus est tué par les Parthes à Carrhes en 53 (voir G&H n° 4, p. 54). En 49, les deux survivants se livrent une guerre sans merci. Vaincu à Pharsale un an plus tard, Pompée tente de se réfugier en Égypte où il est assassiné. « **Memento mori** » aurait sûrement commenté le pirate philosophe d'Astérix avant de boire la tasse. ■

Pour en savoir +

- À lire • *Pompée*, Éric Teyssin, Perrin, 2013.
- *Vie des Hommes illustres* (tome 3), Plutarque, FB Éditions, 2015.
- *Pompey*, Nic Fields, Peter Dennis (illustrations), Osprey, 2012.
- *Piracy in the Graeco-Roman World*, Philip de Souza, Cambridge University Press, 2002.

Jules et les pirates

Pompée (et Astérix) n'est pas le seul à avoir affaire aux pirates. Fin 75 ou début 74, un jeune aristocrate romain, en route pour étudier la rhétorique à Rhodes, est capturé par des pirates. Ils le retiennent quarante jours, le temps qu'une très forte rançon leur parvienne. Sitôt relâché, celui qui n'est autre que Jules César file à Milet, cité portuaire de la côte d'Asie Mineure, y rassemble une petite flotte, engage des mercenaires et revient capturer ses ravisseurs. Il les produit devant le gouverneur romain de la province d'Asie, Juncus, qui refuse de les exécuter. Jules César les fait donc crucifier lui-même... et met la main sur un fabuleux butin.

ABONNEZ-VOUS À

SCIENCE & VIE **GUERRES & Histoire**

et recevez le casque audio PHILIPS



Photo non contractuelle.

2 ANS 12 numéros

(Prix de vente en kiosque : 71,40€)



Le casque audio

(Prix public : 30€)

55€ SEULEMENT

au lieu de 101,40€

soit 45% DE RÉDUCTION



+ pour vous, le casque audio PHILIPS

Parfait pour la télé, l'ordinateur et les jeux vidéos ! Ce casque léger à arceau et coques entièrement réglables associe un excellent confort à un grand plaisir d'écoute !

> Coques et arceau entièrement réglables pour un confort optimal > Coussinets moelleux pour un confort d'écoute longue durée > Coques enveloppantes pour vous isoler du bruit ambiant > Une longueur de câble de 2 m.

BULLETIN D'ABONNEMENT

KIOSQUE
mag

Disponible sur
KiosqueMag.com

à compléter et à retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE - CS 50273 - 27092 Evreux Cedex 9

- OUI, je m'abonne pour 2 ans (12 numéros) à Guerres&Histoire pour 55€ seulement au lieu de 101,40€* soit 45% de réduction. Je recevrai le casque audio.**
- je préfère m'abonner pour 1 an (6 numéros) pour 29€ seulement.
- je commande seulement le casque audio au prix de 30€.

824904

824912

824920

> Mes coordonnées :

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Complément d'adresse (Résidence, lieu-dit, bâtiment...) : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Tél. : _____ Email : _____

Grâce à votre numéro (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de SVJ (groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque à l'ordre de Guerres et Histoire



Expire fin : _____ Cryptogramme : _____
Les 3 derniers chiffres au dos de votre CB

Signature obligatoire

* Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un premier abonnement livré en France métropolitaine jusqu'à fin décembre 2015. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de Guerres et Histoire au prix de 5,95€ frais de port non inclus. Le casque audio vous sera adressé dans un délai de 4 à 6 semaines après réception de votre règlement. En cas de rupture de stock, un produit d'une valeur similaire vous sera proposé. Vous disposez du droit de rétractation de 7 jours ouvrés pour le casque audio. Vous ne disposez pas de ce droit pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptible de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

Croisière SCIENCE&VIE

SCIENCE&VIE JUNIOR

OBJECTIF sciences en famille



Croisière spéciale famille, pendant les vacances de la Toussaint du 25 octobre au 1^{er} novembre 2015

Abordez l'Italie, Malte, l'Espagne et les Îles Baléares

8 jours / 7 nuits à partir de

890€

EN PENSION COMPLÈTE
boissons incluses aux repas
Au départ de NICE

Prix TTC/pers. en cabine double cat. IC.
forfait séjour inclus.

Voyagez avec vos enfants
ou vos petits-enfants

Spécial vacances de la Toussaint
Gratuité Croisière enfants
pour les - de 18 ans⁽¹⁾
+ ANIMATIONS SPECIALES JUNIOR

A BORD DU COSTA FASCINOSA
EN PARTENARIAT AVEC



VOILÀ TOUT CE QUE VOUS ALLEZ FAIRE PENDANT CETTE CROISIÈRE !



Jérôme Bonaldi

Hervé Poirier

Le plein de connaissances

Lors de conférences avec l'anthropologue **Pascal Picq**, le journaliste **Jérôme Bonaldi**, **Hervé Poirier** de Science&Vie... Les enfants pourront aussi participer aux ateliers de **Robin Jamet** de la rubrique **MAGIC MATHS** de S&V Junior !



Barcelone

Des escales culturelles

Pour découvrir le colisée de Rome, la citadelle des chevaliers de Malte ou la Sagrada Familia à Barcelone...



Vous détendre à bord

Grâce au cinéma 4D, à la piscine avec toit ouvrant et écran géant, toboggans, espace de jeux virtuels, salles de jeu...



Appelez-nous !
c'est rapide, facile
et cela n'engage à rien.

RENSEIGNEMENTS & RESERVATION AU :

01 41 33 57 57

Du lundi au samedi de 9h à 19h (prix d'un appel local)

EN PRÉCISANT LE NOM DE VOTRE MAGAZINE

OU SUR LE SITE :

www.croisieres-lecteurs.com

Complétez, découpez et envoyez ce coupon à SCIENCE&VIE CROISIÈRES - CS 50273 - 27092 EVREUX CEDEX 9

OUI, JE SOUHAITE RECEVOIR GRATUITEMENT ET SANS ENGAGEMENT LA DOCUMENTATION COMPLÈTE de la croisière FAMILLE proposée par Science&Vie.

Mme M Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Date de naissance :

Tél. : Email :

Oui je souhaite bénéficier des offres de Science & Vie et de ses partenaires. Avez-vous déjà effectué une croisière (maritime ou fluviale) OUI NON

(1) Gratuité Croisière enfants pour les - de 18 ans s'ils partagent la cabine de 2 adultes en cabine triple ou quadruple, hors boissons, taxes portuaires, vols, transferts et forfaits de séjours à bord. Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification des données vous concernant. Cette croisière est organisée en partenariat avec Costa Croisières : Costa Croisières S.p.A. France - Atout France 032100381. Science&Vie est une publication du groupe Mondadori France Siège Social : 8 rue François Cray - 92 543 Montrouge Cedex. Création, réalisation : arylartitude - c m d. Crédits photos : © iStock, © Thinkstock, © Costa Croisières



C15SV2P-GH

Ohé saboteur!

Par Jean-Dominique Merchet

Une nouvelle fois, l'un des plus beaux chants français a retenti lors de l'entrée au Panthéon de Pierre Brossolette, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Germaine Tillion et Jean Zay, le 27 mai dernier. *Le Chant des partisans*. On connaît son huitième vers : « Ohé saboteur, attention à ton fardeau : dynamite ». Mais on connaît moins ces « saboteurs » auquel le poème de Joseph Kessel et Maurice Druon fait référence. Un livre récent les sort de l'ombre*. Fort bien illustré, fruit d'une recherche exhaustive dans les archives, l'ouvrage de Franck Lambert a recensé au total 154 « saboteurs » ou « instructeurs de sabotage » infiltrés en France occupée par le BCRA, le Bureau central de renseignements et d'action de la France libre, en 1943-1944. À ceux-ci s'ajoutent de nombreux résistants « de l'intérieur » et d'autres agents français travaillant pour le compte du SOE britannique, dont Bob Maloubier, récemment disparu.

Quelques saboteurs du BCRA étaient bien connus, comme André Jarrot (1909-2000), l'ancien ministre gaulliste et maire de Montceau-les-Mines, compagnon de la Libération à l'impressionnant palmarès. Chacun de ces hommes, souvent inconnus, est un véritable héros de roman. Voici, au hasard, Joseph Wagner. Ancien engagé volontaire chez les tirailleurs, il gagne l'Angleterre fin 1943. La chance ne fut pas avec lui, mais quelle persévérance ! Après sa formation d'instructeur de sabotage, il doit rejoindre un maquis des Vosges (mission Chypre) le 5 août 1944. Le quadrimoteur Halifax, à bord duquel il s'embarque pour être parachuté, est abattu par les Allemands dans la Marne. Il n'y a que deux survivants, dont lui. Sa mission est à l'eau. Grâce à la résistance locale, il parvient à se cacher — jusque dans une prison ! — et attend l'arrivée des troupes américaines, à la fin du mois. Il regagne alors l'Angleterre, pour repartir aussitôt (mission Orgeat) toujours en direction des Vosges. Il est parachuté le 11 septembre, mais se casse la jambe gauche en arrivant au sol. Caché et soigné dans une ferme, il y attend à nouveau l'arrivée de l'armée de de Lattre.

Remis sur pied, il se porte à nouveau volontaire pour une troisième mission (Sealing Wax), au sein des Special Allied Airborne Reconnaissance Forces (SAARF). Il s'agit alors de larguer des équipes en Allemagne même, pour rejoindre les camps de prisonniers de guerre, alors que le régime nazi s'effondre. C'est une petite équipe de trois hommes, commandée par... Paul Aussaresses, qui deviendra célèbre pour sa défense de la torture durant la guerre d'Algérie. Le 25 avril 1945, à moins de deux semaines de la fin du conflit en Europe, l'équipe SAARF est larguée en Saxe, mais à 25 km du point prévu. Ils sont rapidement pris en chasse

par les Allemands de la division Scharnhorst, mais parviennent à leur échapper en survivant tant bien que mal. Le 14 mai, ils sont finalement arrêtés mais par les Soviétiques, qui les prennent pour des Waffen-SS français ! Le 20 juin, ils réussissent pourtant à leur fausser compagnie et, rejoignant les lignes alliées, sont rapatriés en Angleterre.

Trois missions : trois échecs. Joseph Wagner ne veut pas en rester là : il rejoint le commando Conus — formé par Adrien Conus, compagnon de la Libération — avec lequel il participe à la reprise du Laos en Indochine. Joseph Wagner n'avait vraiment pas de chance : il meurt en 1968 dans un accident de la circulation...

Voici encore Marcel Pellay, jeune Breton intrépide, commando aux Forces navales françaises libres et l'un des premiers Français à avoir reçu une formation d'homme-grenouille — on ne disait pas encore nageur de combat. Sa mission : détruire des barrages sur la Saône

pour perturber le trafic fluvial, le seul possible pour les charges lourdes entre l'Allemagne et la Méditerranée, faute de pouvoir franchir le détroit de Gibraltar. En juillet 1943, il est parachuté en Saône-et-Loire, avec son équipement de plongeur. Sans avoir besoin de l'utiliser, il parvient à saboter deux barrages. Le 3 décembre 1943, toutefois, il est arrêté à Chapaize, torturé par la Gestapo de Lyon et déporté à Buchenwald puis Dora. Lors d'un transfert, le 1^{er} avril 1945, il s'évade et rejoint les troupes américaines. Il a 22 ans... et convainc le commandement de l'US Army de l'incorporer dans ses rangs pour finir la campagne contre les Allemands ! Il aurait été jusqu'à Torgau, le point de jonction entre les armées américaines et soviétiques. Après la guerre, il rempile chez les paras, en Indochine et en Algérie, et meurt en 1958, à l'âge de 35 ans.

Voici enfin Jeanne Bohec. Oui, une femme ! Cette Normande a 20 ans au début de la guerre — elle est licenciée en physique-chimie et rejoint Londres dès le 18 juin 1940. En Angleterre, elle se spécialise dans les explosifs, mais reste confinée dans un laboratoire. Il lui faut toute sa détermination pour convaincre le BCRA qu'elle ferait un bon agent de terrain. Le 1^{er} mars 1944, elle est enfin parachutée près d'Alençon d'où elle rejoint la Bretagne pour y former les FFI aux techniques

de sabotage, passant d'un maquis à l'autre. Ce petit bout de femme souriante est ainsi au maquis de Saint-Marcel, lorsqu'il est attaqué par les Allemands. Elle en réchappe et regagne l'Angleterre le 24 août. Après plus de cent vingt jours d'opérations spéciales... Ohé saboteuse ! ■

* *Les Saboteurs de la France combattante*, Franck Lambert, Histoire & Collections, avril 2015, 29,95 euros. Il s'agit du cinquième ouvrage d'une remarquable collection sur les opérations clandestines de la Résistance, dirigée par Éric Micheletti.



« Chacun de ces hommes, souvent restés inconnus, est un véritable héros de roman. »



Henri Dimpres, grand enlumineur du roman national

Par Jean Lopez

L'ŒUVRE

Paru chez Fernand Nathan en 1955 sous le titre *Notre premier livre d'histoire*, ce manuel a été tiré à des centaines de milliers d'exemplaires. Il est resté en usage à l'Éducation nationale jusqu'à la fin des années 1960, en classes de CE1 et CE2. Les textes sont de Paul Bernard et Frantz Redon, piliers de la maison Nathan, les 120 dessins d'Henri Dimpres. Encrées et colorisées par l'artiste, les planches étaient imprimées chez Hénon, spécialiste des gros tirages connu pour travailler dans l'affiche et les « illustrés » (on ne disait pas encore BD).

L'ARTISTE

Le Normand Henri Dimpres (1907-1971) est un artiste autodidacte, surtout connu pour son travail d'illustrateur pour la jeunesse. Dès 1933, il produit pour l'hebdomadaire satirique *Le Rire* et réalise la grande carte murale qui indiquait aux passagers du paquebot *Normandie* en quel endroit de l'océan ils se trouvaient. Mobilisé en 1939, démobilisé en 1940, il se lance dans la littérature de gare sous le pseudonyme de Charles Ronze. En 1943, il livre un ensemble remarquable de gravures pour la brochure *L'Œuvre civilisatrice de la France impériale*. À partir de 1945, il devient un illustrateur vedette de la presse jeunesse, réalisant les couvertures des collections « Rouge et Or » ou « Bibliothèque verte ». On lui doit aussi les dessins du *Petit Larousse illustré* et des centaines de pages dans *Pilote* (dont les célèbres « Pilotoramas ») et *Record*.

LE CONTEXTE

Le manuel de Nathan paraît en 1955. Il s'inscrit dans une tradition déjà longue de 70 ans. Depuis la réforme des programmes de 1882 lancée par Jules Ferry, les auteurs de manuels s'appuient sur l'image pour aider à la mémorisation des petits résumés qui closent les leçons. C'est vrai des leçons de choses et du calcul mais aussi et surtout de l'histoire — matière obligatoire au primaire depuis 1867 —, dont le manuel d'Ernest Lavisse, déjà très illustré, a régné durant un demi-siècle sur l'école républicaine. Le travail de Dimpres s'inscrit dans une vision officielle et simple d'une histoire de France linéaire, articulée autour de moments et de personnages clés saisis dans des scènes dramatisées, édifiantes et parfois... fictives (telle, ici, la mort de Roland). Ce « roman national », objet aujourd'hui de polémiques plus ou moins teintées de nostalgie, a servi d'ancrage à la mémoire collective jusqu'aux années 1970.

LES SCÈNES

- Vercingétorix se rend à César à Alésia. Chaque détail visuel compte, sur lequel l'instituteur peut broder : le courage et le panache du chef arverne, l'organisation romaine, le sacrifice du chef qui se rend pour sauver ses hommes, Alésia au loin...
- Roland à Roncevaux. Les grands thèmes de la Chanson du XII^e s. sont présents : l'épée Durandal, le cor, le défilé, les Sarrasins apeurés, l'arrière-garde de Charlemagne décimée...
- La mort de Bayard en Italie (1524) face aux Espagnols menés par le connétable de Bourbon. Le texte joint à l'image de Dimpres se focalise sur son courage, sa mort (d'un lâche coup d'arquebuse dans le dos ; voir p. 76) et la figure du connétable auquel Bayard lance dans un dernier soupir : « Monseigneur [...], ce n'est pas moi qui suis à plaindre, car je meurs pour mon pays, alors que vous vous combattez contre votre roi et votre patrie. »





HENRI DIMPRE.



Ben Laden a-t-il lu Clausewitz ? Peu importe : les ressorts stratégiques des guerres provoquées par l'attentat du 11 septembre 2001 à New York (en arrière-plan) se conforment en tout point à ceux décrits par Clausewitz. Dont le rejet sur le fond (bien qu'il soit régulièrement invoqué) par les États-Unis n'est pas étranger à leurs déboires en Irak et en Afghanistan.

Clausewitz (4/4), une pensée toujours d'actualité ?

Par Benoist Bihan

Souvent déformée voire caricaturée, la pensée du Prussien passe pour obsolète depuis le milieu du xx^e siècle. Elle ne conviendrait plus, dit-on, pour décrire les guerres actuelles, à l'ère du nucléaire et des conflits asymétriques. Pourtant, la manière dont Clausewitz articule guerre et politique reste d'une brûlante actualité.

Ancien capitaine de l'armée britannique vétéran de la Grande Guerre, Sir Basil Henry Liddell Hart (1895-1970) devient, après son départ de l'armée en 1927, l'un des plus influents auteurs de son époque sur les questions militaires. Touchant tant à l'histoire qu'à la théorie militaire, il s'illustre par ses efforts pour se faire passer pour un visionnaire, notamment au sujet de l'emploi des blindés. Mais son œuvre est surtout marquée par des prises de position incohérentes et de fréquentes manipulations des faits pour les conformer à ses théories du moment.

Clausewitz est mort il y a cent quatre-vingt-quatre ans : son œuvre est-elle encore d'actualité ? Depuis 1945, nombreux sont ceux qui ont répondu non à cette question, lorsqu'il leur a fallu confronter l'œuvre du penseur prussien aux conditions sociales et techniques de la guerre de leur époque. Face à l'irruption de l'arme nucléaire, face aux guerres irrégulières, révolutionnaires, insurrectionnelles remises sur le devant de la scène à partir de la décolonisation des empires européens, face, enfin, aux promesses de la technique, Clausewitz a été tour à tour considéré comme dangereux, limité ou simplement

obsolète. Comment expliquer ces jugements ? Doit-on reléguer Clausewitz sur les étagères des bibliothèques historiques ? Ou bien son œuvre conserve-t-elle toute sa pertinence pour, aujourd'hui comme hier, penser la guerre ? Les réponses à ces questions dépendent presque entièrement de la validité accordée à la « Formule » : « *La guerre n'est rien d'autre que la poursuite de la relation politique par d'autres moyens.* »

Pensée atomisée

La confrontation de Clausewitz au développement de l'arme nucléaire semble le premier point d'achoppement entre sa pensée et les formes apparemment nouvelles de la guerre.

On notera cependant que, dans les années 1920, Liddell Hart voyait déjà en lui « *le Mahdi* [prophète de la fin des temps dans la tradition islamique, NDLR] *des masses et des massacres mutuels* ». Après Hiroshima, d'autres l'ont transformé en dangereux théologien d'une « montée aux extrêmes » qui ne peut se terminer que par une hécatombe nucléaire, avec à la clé, la fin pure et simple de l'humanité. La crainte de la guerre nucléaire, faisant suite au crescendo destructeur des deux guerres mondiales, semble à la fois rendre inéluctable cette logique d'ascension permanente du niveau de violence, et imposer une rupture avec elle. Pour ce faire, il faut « *achever Clausewitz* », selon

le titre de l'ouvrage que **René Girard** (voir p. 90) lui consacre en 2007, c'est-à-dire dépasser l'une des idées centrales de *De la guerre*, celle que contient la Formule : la guerre est la poursuite de la relation politique par d'autres moyens (voir 2^e partie, G&H n° 24, p. 86). Clausewitz, pour Girard, a reculé devant la vérité que révèle en fait son traité : la guerre échappe à la politique. En contradiction avec les propos mêmes de Clausewitz, qui précise bien que la guerre, si elle a sa propre « grammaire », n'a de logique que politique, Girard — dans une analyse à la fois anthropologique et mystique du texte du Prussien — affirme au contraire que la modernité a fait échapper la guerre à tout contrôle.

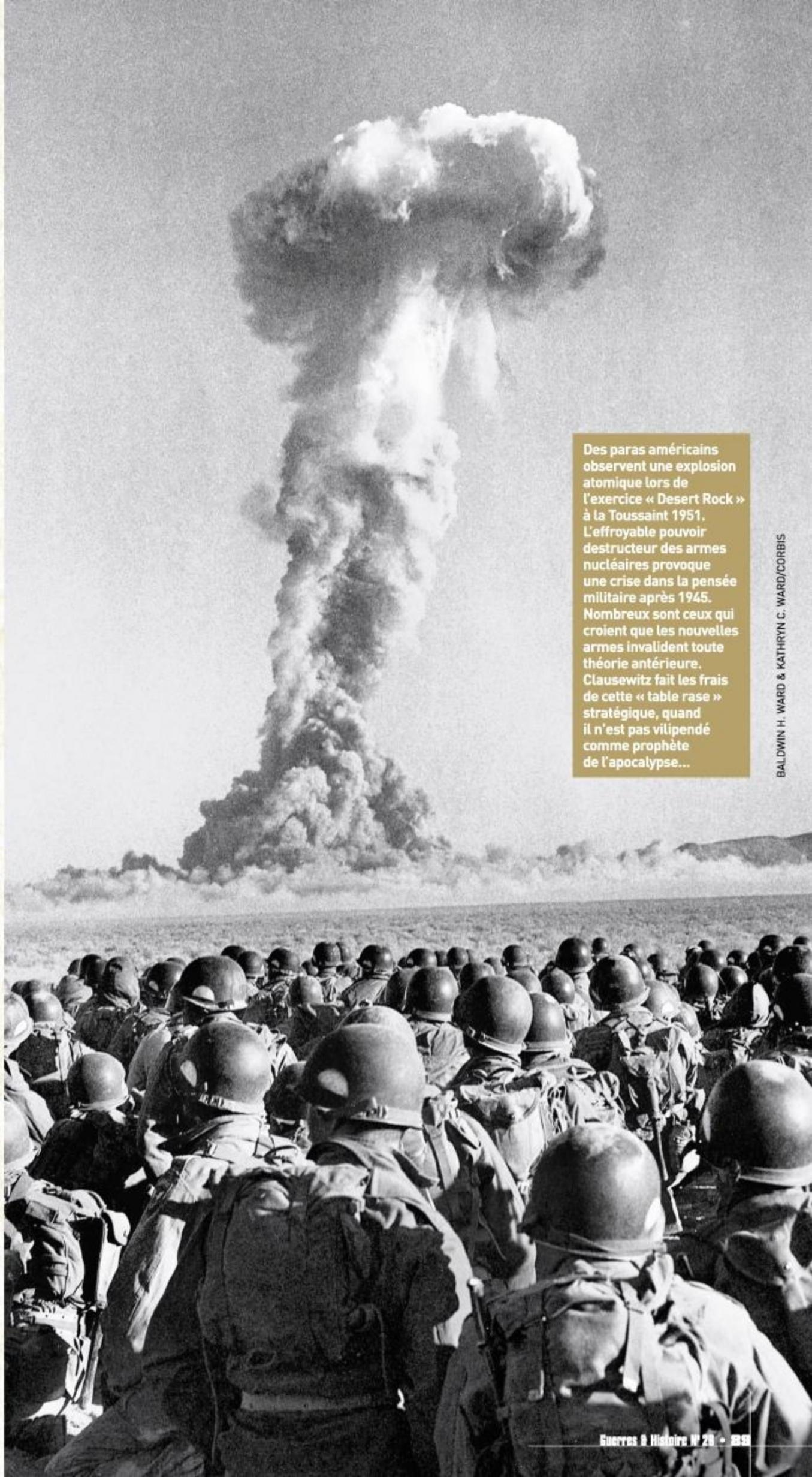
Cet argument, qui chez Girard a des racines métaphysiques, est plus prosaïquement fondé pour nombre de théoriciens de l'âge nucléaire sur leur conscience du pouvoir de destruction désormais démesuré d'armes dont la capacité offensive échappe à toute contre-mesure, et dont la vitesse et la portée des vecteurs semblent rendre caduque toute stratégie. Pour ceux-là, à l'instar du Français Pierre-Marie Gallois, « *il n'y a plus de place pour la stratégie des opérations* ». L'essentiel de l'œuvre clausewitzienne est donc à conjuguer au passé : comment envisager en effet qu'il soit possible de contrôler, de limiter une guerre nucléaire ? La puissance même de ces armes plaide pour leur conférer un caractère d'emblée total.

Les angoissés de l'atome, auxquels Raymond Aron consacre une large part du deuxième volume de *Penser la guerre* (voir 3^e partie, G&H n° 25, p. 91), entrevoyent ainsi la réalisation de la « guerre absolue ». Celle-ci est strictement théorique chez Clausewitz car s'opposant à la logique politique qui préside à la guerre réelle. Eux, postulent au contraire que la guerre, loin d'être sa continuation, est désormais le terme de toute politique, son échec final. Celui de Clausewitz serait d'avoir cru en la politique comme « intelligence de l'État », là où celle-ci serait en fait dominée par la logique implacable de la montée aux extrêmes, relevant — chez Girard — de la nature humaine elle-même.

Qu'en penser ? Cette critique entraîne loin de la stratégie et même des armes nucléaires : vers l'anthropologie et la métaphysique. Au travers de Clausewitz, c'est en effet une certaine conception du monde, issue des Lumières, où la Raison dominerait toujours la Passion, où la politique

Des paras américains observent une explosion atomique lors de l'exercice « Desert Rock » à la Toussaint 1951. L'effroyable pouvoir destructeur des armes nucléaires provoque une crise dans la pensée militaire après 1945. Nombreux sont ceux qui croient que les nouvelles armes invalident toute théorie antérieure. Clausewitz fait les frais de cette « table rase » stratégique, quand il n'est pas vilipendé comme prophète de l'apocalypse...

BALDWIN H. WARD & KATHRYN C. WARD/CORBIS





Juchés sur un char, des combattants de l'État islamique fêtent la proclamation d'un nouveau « califat », le 30 juin 2014 dans le nord de la Syrie. Insurrectionnelles ou « proto-étatiques », les organisations combattantes contemporaines n'en respectent pas moins les principes de la trinité clausewitzienne.

Né en 1923, **René Girard** est d'abord professeur de littérature française aux États-Unis, où il mène toute sa carrière, y introduisant le structuralisme en 1966. Ses recherches sur le désir dans la littérature le poussent vers l'anthropologie et la philosophie. Il étudie alors notamment les rapports entre violence et sacré. C'est à cette aune qu'il aborde la guerre en 2007 dans *Achever Clausewitz*.

Sir John Keegan (1934-2012) se fait remarquer en 1976 avec *The Face of Battle*, ouvrage proposant de repenser la manière d'écrire l'histoire des batailles au travers de trois études de cas : Azincourt, Waterloo, la Somme. La renommée tirée de ce travail, essentiel dans le renouveau de l'histoire militaire à la fin du xx^e siècle, en fait un spécialiste reconnu. Ses ouvrages suivants sont inégaux et il est critiqué par certains de ses pairs pour la faiblesse de ses analyses politiques et stratégiques.

contiendrait la violence, qui est mise en accusation. Un dépassement possible de Clausewitz donc, mais à condition d'en admettre les postulats : le rejet de la politique, qui enferme l'humanité dans sa nature, ou la soumet au seul verdict de la technique.

Des guerres « post-clausewitziennes » ?

Radicale, cette première mise en accusation se retrouve, sous des formes très atténuées, dans le deuxième procès fait aujourd'hui à Clausewitz : il serait inutile pour penser les guerres contemporaines. En vogue depuis les années 1980, cette critique a été promue par les historiens britannique **John Keegan** et israélien **Martin Van Creveld**, la politologue britannique **Mary Kaldor** ou, en France, **Bertrand Badie** (voir p. 92). Ces auteurs jugent, en substance, que Clausewitz a tort parce que les guerres qu'il décrit n'existent plus. Sa pensée, selon eux, ne serait utile qu'à concevoir les guerres conventionnelles entre États, querelles rationnelles vidées sur le champ de bataille entre armées régulières. À l'inverse, le Prussien serait impuissant à expliquer les guerres d'aujourd'hui, et plus encore à aider à les conduire. D'une part, parce que le principal ressort de ces conflits ne serait

plus politique, mais socioculturel. Dans les « nouvelles guerres » — selon l'expression de Mary Kaldor —, la Formule n'aurait plus de sens. Pathologie sociale, la guerre n'aurait plus pour logique celle des fins politiques poursuivies par les belligérants mais plus fondamentalement le rejet de la modernité « occidentale » sur des bases culturelles — ce serait, par exemple, le cas des islamistes. Elle deviendrait de ce fait une fin en soi, et non plus un moyen : elle aurait désormais acquis sa propre logique. La guerre d'aujourd'hui, d'autre part, mettrait de plus en plus rarement aux prises des États, mais opposerait ceux-ci à des groupes infra-étatiques, voire opposerait de tels groupes entre eux. Le cadre dans lequel Clausewitz a rédigé son œuvre, celui de l'Europe du xix^e siècle, ne serait donc plus pertinent, entraînant du même coup l'obsolescence de ses écrits. Pas d'État, en effet, pas d'armée, et pas d'armée, pas de bataille : à l'âge des insurrections et des guérillas, le penseur prussien serait définitivement périmé, lui qui n'aurait, croit-on, juré que par la bataille décisive. Plus largement, il ne garderait quelque actualité que dans les conflits se déroulant

dans un cadre culturel « occidental ». L'argumentaire a séduit plus d'un théoricien, et il sous-tend, entre autres, les actuelles doctrines de « contre-insurrection » mises en œuvre en Irak, en Afghanistan et ailleurs, sous la houlette américaine.

Le problème est, encore une fois, celui des postulats : peut-on réellement faire de la culture un phénomène apolitique ? Cet essentialisme culturel, trait récurrent de la pensée politique

anglo-saxonne, ne constitue pas un dépassement de Clausewitz. Il illustre, au contraire, à quel point la guerre comme la manière de la concevoir sont la continuation d'une

Dire que Clausewitz ne connaît de guerre qu'entre États armés de leurs forces régulières est faux.

relation politique : réserver aux « Occidentaux » le privilège de faire la guerre pour des motifs politiques est une manière de perpétuer — chez Keegan et Van Creveld en particulier — le mépris politique de l'ex-colonisateur pour l'ex-colonisé, cantonné à une violence « culturelle », purement passionnelle. Il pointe aussi, au passage, les limites d'une pensée politique libérale dans laquelle la guerre s'oppose à la politique dont elle signerait l'échec, plutôt qu'elle n'en serait un moyen.

La critique sur l'État et les formes de la guerre est, elle, surtout le résultat d'une lecture littérale de *De la guerre*. Si Clausewitz se situe bien dans le contexte de son époque — et comment pourrait-il en être autrement —, rien n'empêche ses lecteurs d'en faire autant. De surcroît, dire que Clausewitz ne connaît de guerre qu'entre États armés de leurs forces régulières est faux. C'est faire preuve d'une piètre connaissance des guerres de la Révolution et de l'Empire : insurgés révolutionnaires puis contre-révolutionnaires en France, guérillas espagnoles, tyroliennes, calabraises, irréguliers russes de 1812, insurgés prussiens sur initiative souvent privée en 1813... La liste est longue des situations qui rapprochent les guerres napoléoniennes des conflits actuels. S'il y a dépassement à opérer, c'est plutôt celui d'une certaine historiographie militaire simpliste, qui occulte la complexité et la variété des formes prises par la guerre.

Le mirage technologique

Jugée dangereuse ou inefficace pour penser les guerres contemporaines, l'œuvre de Clausewitz est aussi présumée périmée pour penser le combat moderne. L'accusation n'est pas neuve : dès la fin du XIX^e siècle, les analyses du Prussien avaient été jugées dépassées par le rythme du progrès technique conjugué à celui de la révolution industrielle. Une partie de l'argumentaire suscité par l'arme nucléaire rejoint cette critique technologique de l'œuvre clausewitzienne : le potentiel de destruction des bombes atomiques est central dans la remise en cause de la pertinence de la Formule. À la fin du XX^e siècle, un cap supplémentaire est franchi : si Clausewitz, entre-temps revenu en grâce chez les stratèges, n'est plus critiqué au nom de la technique, on invoque les progrès de celle-ci pour affirmer qu'il peut être dépassé par elle. La description du combat chez Clausewitz repose largement sur trois concepts clés : supériorité relative de la défensive sur l'offensive ; « friction » et « brouillard », qui soumettent l'action de guerre à d'innombrables aléas et rendent nécessairement risquée la décision du chef de guerre ; rôle essentiel des « forces morales », enfin, indissociables des forces matérielles (voir 2^e partie, G&H n° 24, p. 90). Principes d'une ère révolue, répondent dans les années 1990

les théoriciens de la « révolution dans les affaires militaires », dont les travaux continuent aujourd'hui de façonner les forces armées et leurs doctrines. Les armes contemporaines à la puissance de destruction et à la précision sans précédent dotent l'offensive d'un potentiel supérieur à la défensive, et font de la guerre une affaire de « frappes de précision » unilatérales, et non plus de combat entre adversaires qui interagissent.

Les capacités des capteurs modernes (radars, caméras...) couplées à celles des moyens de transmission offrent aux chefs militaires une information presque parfaite sur leurs forces et leur environnement, dissipant le brouillard de la guerre — interprété littéralement, comme un nuage masquant le champ de vision du général — et, partant, réduisent à son minimum la friction. Par voie de conséquence, ce primat affirmé des forces matérielles et la disparition programmée du combat réduisent en proportion l'importance des « forces morales », reléguées au rang des vertus archaïques. Cette vision techniciste et scientiste d'un combat où l'ennemi, détecté et percé à jour à distance, est vaincu sans qu'il soit véritablement nécessaire d'interagir avec lui, est particulièrement marquée aux États-Unis où sont développées ces théories. Les résultats obtenus en Irak ou en Afghanistan laissent

Traité et non manuel, son œuvre doit d'abord aider à comprendre et penser.

douter de la pertinence de ce tour de passe-passe intellectuel qui fait passer des innovations technologiques au rang de nouveau paradigme stratégique. Ce à quoi les apôtres de cette « révolution dans les affaires militaires » rétorquent que ces échecs

s'expliquent par le fait que leurs conceptions nouvelles n'ont pas connu une pleine application. En réalité, parce que le potentiel destructeur des armes actuelles n'en fait qu'une évolution, et pas un saut qualita-

tif, il reste nécessaire d'en passer par le combat, faute de quoi il faut accepter l'absence de décision. Quantité d'informations ne veut pas dire intelligence de situation, connaissance n'est pas omnipotence : la décision militaire continue d'être prise dans l'incertitude du brouillard de la guerre. Son exécution demeure soumise à la friction d'un environnement trop complexe pour être modélisé au point d'être parfaitement prédictible, quelle que soit la puissance de calcul mise en œuvre.

Il suffit de voir comment, en 2006, la coalition internationale en Afghanistan a été totalement prise de court par le retour offensif des talibans, qu'elle avait cru définitivement défaits ; de contempler les différences d'appréciation quant à la stratégie de ceux-ci au sein même des états-majors pour constater que le brouillard de la guerre se porte bien. Et qu'il tient plus à la difficulté à comprendre l'adversaire,

L'historien militaire israélien **Martin Van Creveld** (né en 1946) se fait connaître par ses travaux sur la logistique (*Supplying War*, 1977) et le commandement (*Command in War*, 1985) et son étude comparée, aujourd'hui contestée, de la performance tactique de l'US Army et de la Wehrmacht pendant la Seconde Guerre mondiale (*Fighting Power*, 1982). *La Transformation de la guerre* (1991) entend comparer avec l'héritage clausewitzien, en mettant notamment à bas la « trinité » (voir 2^e partie, G&H n° 24, p. 89).

Professeur à la London School of Economics, **Mary Kaldor** (née en 1946) s'est fait connaître, après des travaux sur le désarmement, par sa promotion des idées de « démocratie cosmopolite » et de « gouvernance mondiale » et a dans ce cadre développé l'idée selon laquelle les guerres contemporaines étaient de « nouvelles guerres », imputables essentiellement à des lacunes de gouvernance et de nature criminelle plutôt que politique.

La technologie transformerait souvent la nature de la guerre. Une illusion bien ancrée depuis la révolution industrielle. Elle constitue en réalité une reprise dans des termes modernes de la pensée magique des sociétés primitives : le fantasme selon lequel l'invocation de forces supérieures peut garantir la victoire, que celles-ci s'incarnent dans les foudres divines ou les caméras et missiles des drones (ici, des pilotes de drones de l'US Air Force devant leurs consoles de contrôle).



Politologue français, Bertrand Badie (né en 1950) peut être considéré comme le parallèle français de Mary Kaldor : il analyse les guerres comme relevant essentiellement de l'ordre des pathologies sociales et, dans un contexte qu'il postule être de « fin des territoires » (titre de son ouvrage publié en 1995) et de domination des identités culturelles (*Le Retournement du monde*, 1993).

Pour en savoir +

À lire • *La Transformation de la guerre*, Martin Van Creveld, Éditions du Rocher, 1998.

• *Achever Clausewitz*, René Girard, Carnets Nord, 2007.

La Formule, pertinente pour les luttes entre États, l'est aussi pour les insurrections ou les guerres civiles. L'actuel conflit en Ukraine (ici, une colonne des forces loyales à Kiev dans l'est du pays en mai 2014) en est l'illustration : une guerre peut à la fois être la poursuite de la politique intérieure des factions ukrainiennes et de celle des grandes puissances – États-Unis, Russie et États européens – intéressées au conflit.

ou à savoir comment agir pour le contrer et lui imposer sa volonté, qu'aux aptitudes de celui-ci à se dérober aux frappes. Parce que, enfin, la guerre reste affaire de politique, les forces morales continuent de jouer un rôle central : l'assertion de Clausewitz selon laquelle « les effets des forces physiques et ceux des forces morales se pénètrent réciproquement à un degré tel qu'on ne peut les séparer les uns des autres » semble toujours aussi vraie. Après une phase de sidération — éminemment morale — face aux frappes air-sol, l'on constate ainsi un phénomène d'accoutumance et d'adaptation, qui permet aujourd'hui à des organisations comme l'État islamique en Syrie et en Irak de continuer à mener leurs offensives malgré la puissance de feu qui leur est opposée ; et à l'inverse, comment expliquer autrement que par l'importance des forces morales la timidité de nombre de pays européens à s'engager militairement ? « Volonté, énergie et endurance », selon les propres termes de Clausewitz, semblent leur manquer.

Impossible d'y échapper

Toutes nos critiques de ces critiques ne signifient pas, évidemment, que Clausewitz a tout dit ni qu'il

faille adhérer à chaque phrase du maître. Son œuvre n'existe d'ailleurs pas pour cela : traité, et non manuel, elle doit d'abord aider à comprendre et penser. Clausewitz lui-même écrivait, dans une note citée par son épouse Marie en avant-propos de *De la guerre*, qu'il espérait que ses écrits « attireraient l'homme d'esprit autant par ce que ce dernier serait en mesure d'en déduire lui-même que par leur contenu intrinsèque », tandis qu'il donnerait au « lecteur non point familiarisé avec le sujet » « une exposition systématique » de celui-ci, ces deux espèces de lecteur pouvant « au besoin reprendre en mains [l'ouvrage] plus d'une fois ». De ce point de vue, force est de constater que Clausewitz a réussi. Qu'on le critique, au point même de le mettre en accusation, qu'on prétende démontrer son obsolescence ou ses limites, il n'est pas possible de le dépasser : on ne peut pas penser la guerre sans se référer à *De la guerre*. Et, comme l'on ne peut penser pleinement la politique qu'en pensant la guerre, et vice-versa, Clausewitz est là encore incontournable.

Il est d'ailleurs frappant de relever que ce qu'ont en commun les critiques de l'œuvre clausewitzienne est leur refus, explicite ou non,

de la Formule. Qu'il s'agisse, comme René Girard, de situer la guerre comme procédant de forces loin en amont de la politique, relevant d'une violence eschatologique ; ou, comme les auteurs pétrifiés par la crainte de la guerre atomique, de nier l'enchaînement soumettant la guerre à la politique. Qu'il s'agisse, comme les défenseurs de « nouvelles » guerres, de « sociologiser » celles-ci en en faisant des maladies du corps social, et non plus des actes d'une raison agissante. Qu'il s'agisse enfin de réduire la guerre au combat, et le combat à l'atteinte de cibles, renouant à l'époque contemporaine avec la pensée mécaniste d'un Bülow (voir 3^e partie, G&H n° 25, p. 86), pourfendue par nul autre que... Clausewitz, qui signait là son premier écrit théorique. Tous, sans exception, bien que pour des raisons différentes, rejettent l'irruption de la politique, soit qu'ils aient perdu la foi dans sa capacité à agir sur le monde, soit qu'ils aient l'illusion de son dépassement par la technique. Avec elle, ils refusent la stratégie et, sauf à réduire la guerre à un sport sanglant, abandonnent toute possibilité de la conduire victorieusement, c'est-à-dire jusqu'à ce que la politique ait trouvé le moyen d'arriver à ses fins. Le seul moyen de dépasser Clausewitz, c'est de passer à côté. ■



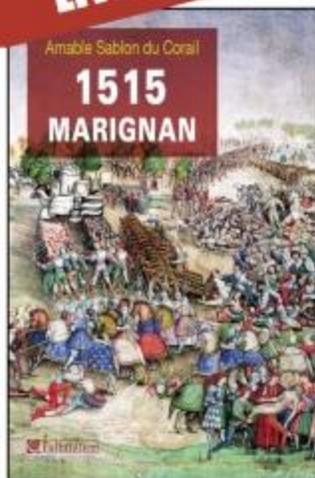
Tous les papiers se recyclent,
alors trions-les tous.

**Il y a
des gestes simples
qui sont
des gestes forts.**

La presse écrite s'engage pour le recyclage
des papiers avec Ecofolio.



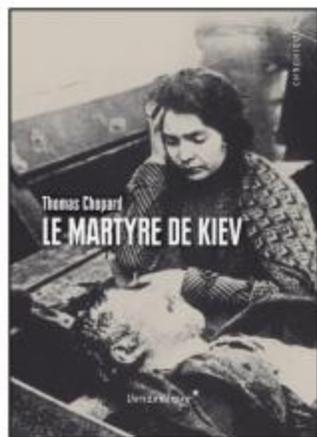
LIVRES



1515 Marignan
Amable Sablon du Corail
Tallandier, 510 p., 24,90 €.
Les craintes d'une publication opportuniste à l'occasion du 500^e anniversaire de la bataille se dissipent dès les premières pages, tant le livre est clair, précis avec une approche à la fois intelligente et humble dans le propos. On appréciera notamment l'évocation du contexte militaire, diplomatique et politique suisse, ce qui donne une vision plus globale de la campagne. Les références sont solides et les cartes sont extrêmement utiles (et exactes, contrairement à celle du *Marignan* de Didier Le Fur, réédité chez Tempus). Si on regrette l'usage de comparaisons et d'expressions parfois faciles, ce livre, qui accorde une place importante aux sources interprétées plusieurs fois de façon neuve, est hautement recommandable. ■ **F. El Hage**

Le Martyre de Kiev
Thomas Chopard
Vendémiaire, 285 p., 22 €.
Ce livre arrive à point, à l'heure où l'Ukraine connaît une crise d'une grande gravité. Cette dernière s'inscrit en effet dans le prolongement de deux autres (bien plus meurtrières, pour l'instant) : celle liée à

la guerre civile déclenchée dans l'Empire russe par la révolution bolchevique d'octobre 1917, et celle provoquée par la guerre germano-soviétique en 1941. Cette étude constitue donc un outil indispensable pour aider à analyser ce qui se déroule sous nos yeux. De quel martyr s'agit-il ? De celui que Kiev subit pendant la première des deux crises précitées – un conflit d'une violence et d'une sauvagerie inouïes. Les raisons en sont multiples : nombre des factions politiques et des minorités ethniques rivales, occupation allemande et, surtout, une gigantesque révolte paysanne. L'auteur réussit bien à décortiquer ce chaos, en focalisant son récit sur l'année 1919

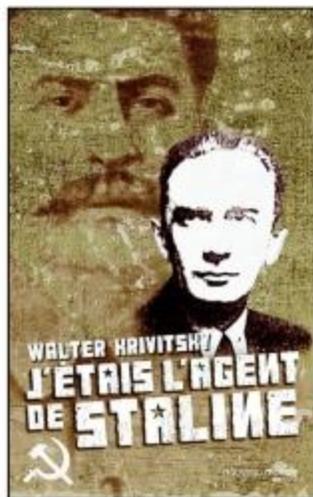


à Kiev, centre de gravité où convergent toutes les contradictions. ■ **L. H.**

J'étais l'agent de Staline

Walter Krivitsky
Nouveau Monde Éditions, 261 p., 19,90 €.
Walter Krivitsky (1899-1941), un Juif polonais, était un des agents clés du NKVD de Staline en Europe dans les années 1930. Et l'un des plus efficaces, obtenant les codes secrets japonais et organisant en Espagne les Brigades internationales. En 1937, au sommet de la Grande Terreur, Krivitsky est convoqué à Moscou. Devinant le sort qui l'attend,

il passe en Occident où il publie en 1939 son livre, l'un des premiers à dénoncer le système répressif stalinien. Malgré l'indiscutable valeur du témoignage, l'ouvrage, faute d'accès aux archives soviétiques, a longtemps servi de référence, notamment au Britannique Alan Bullock, pour expliquer les raisons qui ont conduit Staline à déclencher la Grande Terreur. Aujourd'hui, grâce à l'ouverture des archives et au travail de l'Américain Hiroaki

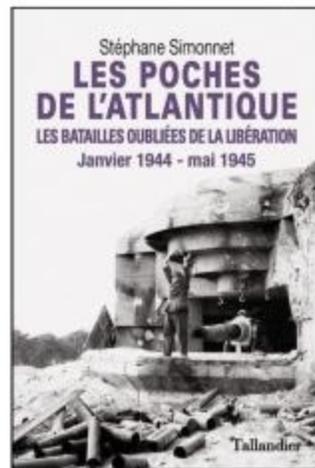


Kuromiya et du Russe Oleg Khlevniuk (voir G&H n° 25, p. 92), on découvre à quel point l'analyse de Bullock était partielle. Malgré ces « bémols historiographiques », on ne peut que saluer la décision de rééditer ce témoignage exceptionnel. ■ **Y. McL.**

Les Poches de l'Atlantique. Les batailles oubliées de la Libération

Stéphane Simonnet
Tallandier, 314 p., 20,90 €.
Tous les étés, des vacanciers curieux découvrent les stigmates des sièges de Royan, La Rochelle, Saint-Nazaire, Lorient et Dunkerque, ces villes érigées en forteresses par Hitler pour gêner la logistique alliée. Ils sont émus par la souffrance des civils et la violence

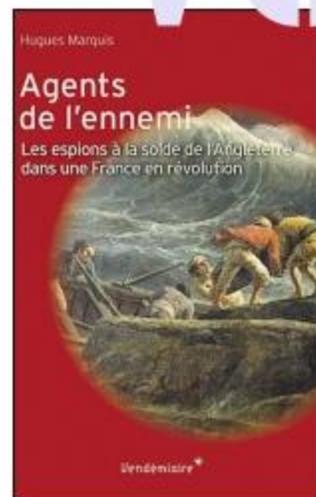
des assauts de la dernière heure (« *une mascarade* » girondine en avril 1945, dicit Leclerc), s'étonnent qu'ailleurs les Allemands aient tenu jusqu'à la capitulation. Hormis ces quelques passionnés, qui connaît leur histoire ? C'est dire si cette publication est bienvenue. En plus d'exhumer cet épisode, Stéphane Simonnet revient sur la vie quotidienne des civils « empochés ». Sur ce point, le livre est une franche réussite. Impartial, l'auteur souligne le martyr de Royan mais aussi les efforts des belligérants pour adoucir leur sort. Il est moins heureux quand il interroge la renaissance de l'armée chargée par de Gaulle de nettoyer ces Allemands qui « *narguent le peuple français* ». Simple compilation des récits mémoriels locaux,



l'ouvrage souffre de l'absence de recherches en archives qui les auraient complétés et nuancés. Et les aspects diplomatiques et politiques auraient pu être développés. ■ **N. Aubin**

Agents de l'ennemi – les espions à la solde de l'Angleterre dans une France en révolution

Hugues Marquis
Vendémiaire, 352 p., 20,90 €.
Le renseignement est un sujet important trop souvent oublié dans



les travaux portant sur les périodes antérieures au xx^e siècle. Attirons donc l'attention sur cet ouvrage d'un historien français qui a notamment travaillé à partir des archives disponibles outre-Manche. Détaillant le fonctionnement des réseaux britanniques, l'auteur nous fait entrer au cœur de l'instrument façonné par Londres pour lutter contre la France révolutionnaire. Il nous en révèle l'organisation, le fonctionnement et les acteurs, souvent français... Cela permet aussi de comprendre à quel point la perception britannique est instrumentalisée par les monarchistes français dans le but de mettre cet appareil étranger au service de leurs objectifs propres de rétablissement de l'Ancien Régime. Mais, par-delà l'importance des détails fournis, c'est aussi à la naissance des services modernes que nous assistons, la filiation étant nette entre les balbutiements de la période révolutionnaire et l'action efficace des services lors des deux conflits mondiaux du xx^e siècle. Reste à poursuivre ces travaux pour mieux lier le renseignement et ses conséquences sur l'action diplomatique et militaire au cas par cas. Cela pourrait révéler certains faits et certaines prises de décision sous des angles surprenants... ■ **P. Bouhet**

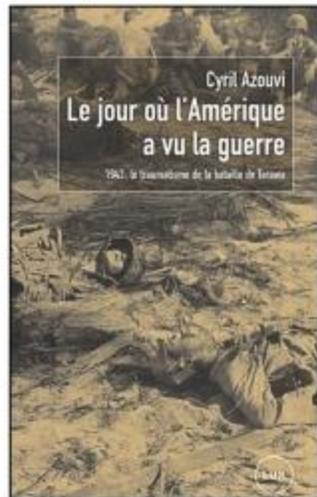
IR A JOUER

Le jour où l'Amérique a vu la guerre. 1943 : le traumatisme de la bataille de Tarawa

Cyril Azouvi

Lux, 142 p., 17 €.

Du 21 au 23 novembre 1943, les Américains s'emparent de l'atoll de Tarawa, dans le Pacifique central. L'affaire coûte 1 000 morts et 2 000 blessés aux marines. Cette sanglante bataille n'est pas cependant au cœur de l'essai, mais plutôt le tournant qu'elle représente pour la perception de la guerre par le public américain.

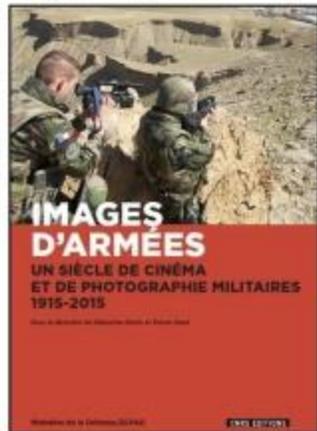


Pour la première fois, en effet, le Président et les services de censure, conscients qu'il sera impossible de masquer les pertes énormes attendues en Europe, acceptent de montrer, au moins, une image moins édulcorée des combats... Les films et les photos prises à Tarawa provoquent un terrible choc dont les effets, de la Corée à l'Irak, se font toujours sentir. Bref, bien anglé et documenté, ce livre concentre tous les bénéfices du journalisme appliqué à l'histoire. ■ P. G.

Images d'armées. Un siècle de cinéma et de photographie militaires, 1915-2015

Sous la dir. de Sébastien Denis et Xavier Sené
CNRS Éd., 280 p., 39 €.

1915 : l'armée interdit la présence de cameramen sur le front mais Gaumont et Pathé sentent que le public est friand d'actualités relatives à la guerre. Millerand, alors ministre de la Guerre, presse les militaires... Le Service cinématographique des armées (SCA) commence alors à produire des images. Depuis un siècle,



l'ensemble des activités de l'armée française en France et à l'étranger est donc documenté systématiquement. Outre l'histoire du service, le livre rappelle les questions posées à la communication militaire dans les moments cruciaux que sont l'Indochine, l'Algérie, le Rwanda, la Côte d'Ivoire. Et saviez-vous que Philippe de Broca, Raymond Depardon et Jacques Rouxel, le créateur des *Shadoks*, ont travaillé pour l'armée française ? ■ S. D.

Au péril des guerres de religion

Denis Crouzet, Jean-Marie Le Gall

PUF, 91 p., 12 €.

Nous nous interrogeons aujourd'hui sur la façon dont les soldats de Daesh et les terroristes qui s'en inspirent peuvent commettre des actes aussi barbares « au nom de Dieu ». Deux historiens nous rappellent qu'au XVI^e siècle et dans toute l'Europe, des actes tout

aussi monstrueux furent commis, en nombre bien plus considérable, suivant des chemins sociaux, politiques, idéologiques et psychologiques dont ils démontent avec brio les mécanismes, dans un aller-retour instructif entre les deux époques. Passionnant. ■

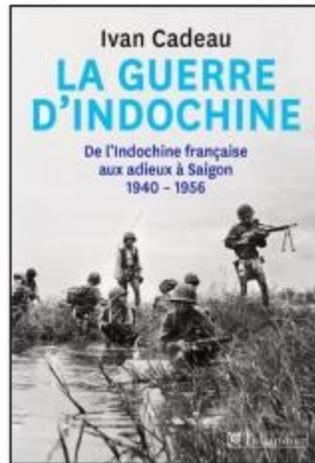
A. Reverchon

La Guerre d'Indochine. De l'Indochine française aux adieux à Saïgon, 1940-1956

Ivan Cadeau

Tallandier, 620 p., 26,90 €.

Cette somme documentée et synthétique complète l'histoire militaire de la guerre d'Indochine. Cette parution est en effet bienvenue : elle détaille un conflit dont le déroulement reste méconnu par beaucoup, hors des désastres emblématiques tels Cao Bang et Diên Biên Phu, alors que son influence sur l'armée française sera profonde et durable, en particulier en Algérie. Déjà auteur (chez Perrin)



d'une *Guerre de Corée* et de plusieurs travaux sur la guerre d'Indochine dont la présentation du rapport sur les *Enseignements de la guerre d'Indochine* publié par le Service historique de la Défense, Yvan Cadeau réalise ici une étude précise et fouillée des grandes phases du conflit, qui a le mérite de

commencer en 1940 avec l'occupation japonaise de la colonie demeurée loyale à Vichy, et de s'achever en 1956, deux ans après la signature des accords de Genève, lorsque les dernières troupes françaises quittent l'Indochine. Ne pas chercher ici une histoire politique : cette synthèse est une bonne introduction à un conflit complexe et riche en enseignements militaires. Deux réserves toutefois : un point de

vue trop franco-centré – l'ouvrage aurait dû s'appeler « la guerre française en Indochine » – et un style qui manque de souffle. ■ B. B.

Victor-Emmanuel III – Un roi face à Mussolini

Frédéric Le Moal

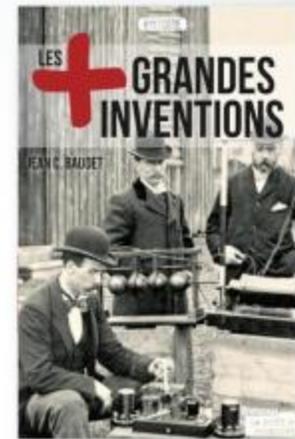
Perrin, 556 p., 26 €.

Il était temps de publier une biographie de Victor-Emmanuel III, roi d'Italie en 1900 puis empereur d'Éthiopie, entré

Publicité

EDITIONS
JOURDAN

VIVEZ L'AVENTURE DE L'HISTOIRE !



www.editionsjordan.com

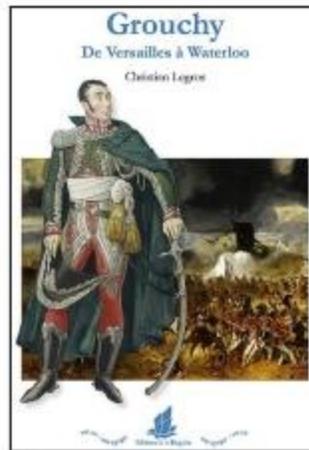
www.laboiteapandore.fr

DIFFUSION/DISTRIBUTION : INTERFORUM FRANCE - SUISSE - BELGIQUE - CANADA

Nous avons reçu mais n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

- **Résistantes**, Corinna von List, Alma éditeur, 394 p., 22 €. Traduit de l'allemand. Itinéraires des héroïnes de la Résistance : Geneviève de Gaulle, Madeleine Barrot, Louise Weiss, etc.
- **Leclerc, le croisé de la France Libre**, Jean-Christophe Notin, Perrin, 220 p., 22 €. Résumé d'un autre et superbe ouvrage, qu'on préférera à celui-là, du même auteur et sur le même sujet paru en 2005.
- **La Bataille du Cotentin, 6 juin-15 août 1944**, Christophe Prime, Tallandier, 304 p., 20,90 €. Un récit fondé sur des ouvrages connus, français ou anglo-saxons. Sans oublier Paul Carell.
- **Engins spéciaux de débarquement**, Michel Giard et Patrick Bousquet-Schneeweis, 50 p., 8, 20 €. Nombreuses photos de 1944.
- **Roland Dorgelès. Combattant, journaliste, écrivain**, Claude-Catherine Ragache, Economica, 288 p., 27 €. Une bio qui s'appuie beaucoup sur les textes de Dorgelès.
- **L'Empire des mers. Atlas historique de la France maritime**, Cyrille P. Coutansais, CNRS Éditions, 336 p., 25,90 €.
- **39-45, le grand atlas de la Seconde Guerre mondiale**, Ivor Matanle, Éditions Atlas, 383 p., 35 €. Un atlas étant un recueil de cartes, on s'étonne de n'en trouver que 12, très sommaires et en noir et blanc, sur 383 pages ! Cherchez l'erreur.
- **De la cavalerie aux forces spéciales. L'histoire du 13^e régiment de dragons parachutistes**, Jean-Dominique Merchet, Éditions Pierre de Taillac. 208 p., 35 €. Très illustré.
- **Usines de guerre**, Laurens d'Albis (dir.), ETAI, 210 p., 32 €. Édition soignée de belles photos d'usines durant la guerre de 14-18. Regrettons que le choix se soit borné essentiellement à Peugeot, Citroën et Panhard.
- **Drancy. Un camp d'internement aux portes de Paris**, J. Fredj, Éd. Privat, 305 p., 30 €. Une masse de documents iconographiques, dont beaucoup inédits, venant des collections du Mémorial de la Shoah. ■

s'il accepte toutes les initiatives du Duce, que ce soit les lois raciales ou la décision d'entrer en guerre, ce sera aussi lui qui destituera le dictateur le 25 juillet 1943 et signera le 8 septembre suivant un armistice avec les Alliés. Frédéric Le Moal dessine un brillant portrait de cet homme tragique qui abdique en avril 1946 et s'exile en Égypte pour faire oublier aux Italiens son rôle – et leur rôle – contestable durant le *ventennio* fasciste. ■ **Y. McL**



Grouchy de Versailles à Waterloo

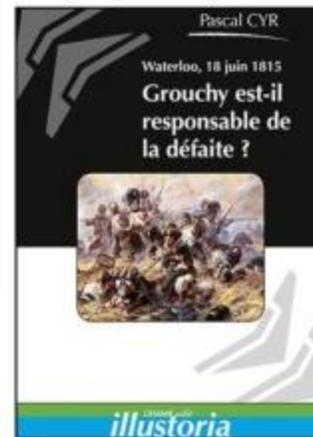
Christian Legros
Éditions de la Bisquine, 656 p., 29 €.

La responsabilité de la défaite de Waterloo imputée en premier lieu par Napoléon a forgé la légende noire de Grouchy, entachant la réputation de celui qui a été avant tout un homme de son temps. Passé des gardes du corps du roi à l'armée de la Révolution où il est déjà général, il fait toutes les campagnes de l'Empire avec distinction et honneur. Christian Legros, traitant bien entendu de la question de la campagne de 1815, brosse le portrait complet de l'homme et de l'officier à travers un récit dense et fouillé. L'auteur, ancien officier général, sait rendre clairement les aspects militaires mais ne s'y limite pas. C'est le

caractère complet de cette biographie qui en fait l'une des principales qualités, car dans le cadre du bicentenaire la polémique a inévitablement repris dans le petit milieu des passionnés. En un mot, un ouvrage utile pour connaître Grouchy mais aussi la période complexe dont il a été l'un des acteurs. ■ **P. B.**

Grouchy est-il responsable de la défaite ?

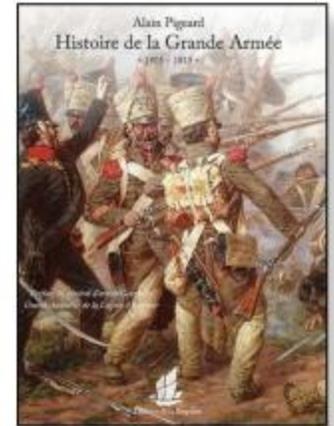
Pascal Saint-Cyr
Lemme Edit, collection *Illustroria*, 108 p., 17,90 €. Ce petit livre reprend les conclusions déjà connues de nombreux historiens (Charras, Margerit, Houssaye) a



qui innocente le Maréchal, à l'inverse de la légende créée par Napoléon pour se dédouaner (reprise par Victor Hugo et le café du commerce). Oui, les ordres étaient tels qu'il ne pouvait pas être à temps sur le champ de bataille. Utile rappel en ces temps de commémoration, où toutes les légendes reprennent vie. ■ **A. R.**

Histoire de la Grande Armée 1805-1815

Alain Pigeard
Éditions de la Bisquine, 400 p., 24 €. Alain Pigeard, spécialiste bien connu des passionnés de l'Empire, propose un nouvel ouvrage selon la recette qui lui est propre. Assemblage de données

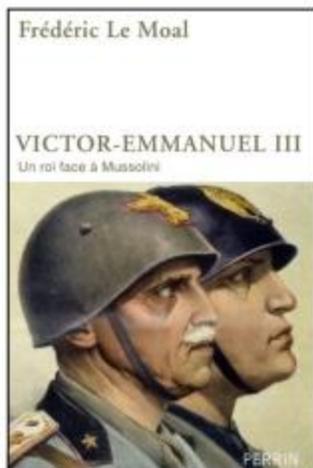


réglementaires, de tableaux d'organisation, de mémoires et de récits de campagnes et de batailles, cette histoire de la Grande Armée essaye de nous en donner une image globale. Toutefois, la forme choisie est curieuse. Chaque chapitre est divisé en deux parties au lien parfois bien ténu. Ainsi, l'Italie en 1805-1806 est accompagnée par un sujet sur la « franc-maçonnerie, le service des vivres et les coutumes » ! Une forte impression de pêle-mêle en est la conséquence. À cela s'ajoute l'absence totale de cartes pour accompagner les récits de campagnes et batailles et, malheureusement, l'impression que le texte n'a pas été relu et manque donc de cohérence et d'unité. L'impression générale qui en ressort est celle d'un ouvrage brouillon, daté dans son contenu et son style. Mais il plaira sans doute aux inconditionnels et pourra être utile aux néophytes. ■ **P. B.**

Wellington

Antoine d'Arjuzon
Perrin, 528 p., 25 €. Réédition, fort à propos, d'un ouvrage paru en 1998, le livre n'échappe pas au péril classique de toute biographie : l'empathie avec le personnage. Mais au-delà, la description des péripéties politiques du Royaume-Uni tout au long des guerres

dans l'histoire comme le souverain de l'Italie fasciste. Son accession au trône avait soulevé de grands espoirs. Gabriele D'Annunzio,



le poète le plus populaire d'Europe, lui dédie alors une ode *Al re giovine* (« Au jeune roi »), auquel il souhaite un destin de gloire, qu'il obtiendra le jour où « *l'Italie somnolente se réveiller[a] enfin de son vil sommeil* ». Victor-Emmanuel assoit sa popularité en donnant à la monarchie un caractère strictement parlementaire et en participant en tant que soldat à la Grande Guerre. S'il ne résiste pas aux sirènes du fascisme et nomme Mussolini président du Conseil à la suite de sa marche sur Rome en octobre 1922,

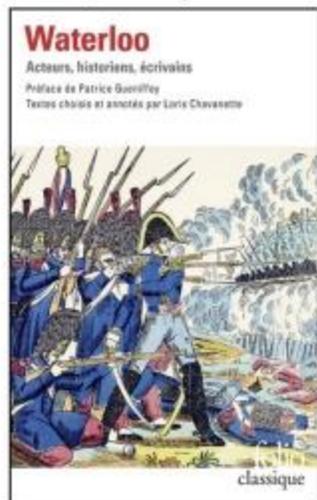
IR A JOUER

napoléoniennes est extrêmement instructive, bien loin de l'image toute d'unanimité et de continuité décrite en général par l'historiographie. ■ A.R.

Waterloo. Acteurs, historiens, écrivains

Textes choisis et annotés par Louis Chavanette, préface de P. Gueniffey
Folio classique, 898 p., 9,50 €.

L'idée est simple et géniale : 45 textes sur Waterloo sont ici réunis, choisis parmi



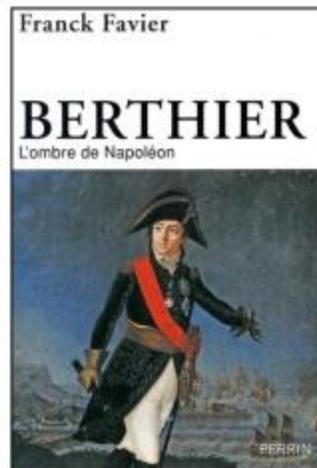
les récits officiels de la bataille (par Napoléon, Wellington, Blücher...), les témoignages des officiers et soldats, les romans (Balzac, Hugo, Stendhal,

Thackeray, Conan Doyle...), les poèmes (Hugo encore, Byron, Walter Scott, Gérard de Nerval...), connus ou moins connus. Un régal. ■ A. R.

Berthier, l'ombre de Napoléon

Franck Favier
Perrin, 334 p., 22,90 €.

Berthier a sûrement été l'homme le plus proche de Napoléon. C'est aussi l'homme le



plus récompensé, le plus honoré du Premier Empire. Mais c'est également celui qui a été sûrement le plus malmené, peut-être le plus méprisé de l'entourage de l'Empereur. Franck Favier nous montre toute la complexité du personnage dont l'histoire ne commence pas avec la Révolution ; loin de là.

Combattant de la guerre de l'Indépendance américaine, c'est déjà un soldat expérimenté lorsqu'il rencontre Bonaparte pour la première fois. Il fait partie de ceux qui servent d'épine dorsale à la nouvelle armée. Cette biographie a aussi l'indéniable intérêt de donner à voir la complexité du fonctionnement de la Grande Armée à travers son organe de direction : l'état-major (voir G&H n° 25, p. 38). Elle fait aussi connaître un personnage central souvent mal jugé mais dont le rapport à l'Empereur ne pourra peut-être jamais être complètement expliqué. Une lecture nécessaire à tous ceux que la période intéresse. ■ P. B.

Charles Martel et la bataille de Poitiers. De l'histoire au mythe identitaire

William Blanc, Christophe Naudin
Libertalia, 330 p., 17 €.

Déjà pourfendeurs des *Historiens de garde* (avec Aurore Chéry, Inculte, 2013), les deux auteurs tirent ici les ficelles du mythe pour l'extirper du roman

national et le rendre à l'Histoire (évoquée dans G&H n° 16, p. 56).



Livrant tour à tour le contexte des invasions et les connaissances (fort succinctes) sur la bataille, puis une étude historiographique détaillée, le livre se penche enfin sur la très intéressante évolution du personnage de Charles Martel. Voilà une synthèse complète et documentée, destinée à ceux qui préfèrent la démarche historique au délire hystérique façon Lorant Deutsch. ■ P. G.

Publicité

HISTORIAL de la Grande Guerre
Péronne - Thiepval - Somme

Musée de collection - Péronne

UNE HISTOIRE DEUX SITES

LA MEMOIRE Musée de site - Thiepval

www.historial.org
Tél 03 22 83 14 18

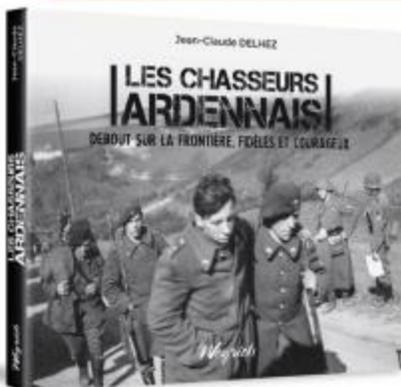
Nos collaborateurs ont écrit

Les Chasseurs ardennais

Jean-Claude Delhez
Weyrich Éd., 264 p., 32 €.

C'était une bonne idée, lancée en 1930. Puisque les Alliés se retiraient du glacie rhénan, un ministre belge préconisait de fortifier la moitié sud du pays et de la tenir grâce à deux divisions motorisées, recrutées localement : les chasseurs ardennais. Mobiles, bien armés, formés au combat retardateur, ces « sangliers » freineraient la marche des envahisseurs, donnant le temps d'intervenir aux armées françaises. Hélas... La Belgique change de politique et les

chasseurs, maintenus en enfants miséreux d'une immense armée mobilisable, reçoivent des vélos au lieu de camions. Vont-ils accomplir en 1940 leur mission retardatrice ? Même pas. On les envoie batailler au plat pays... qui n'est pas le leur. De tout cela, Jean-Claude Delhez nous livre un ouvrage sec, précis, objectif, minutieux... qui cache mal une sorte de fureur concentrée ! À juste titre, l'auteur célèbre la vaillance de ses « sangliers », enrage de leur méemploi, déplore qu'ils n'aient pu donner toute leur mesure dans la défense de l'Ardenne. Au total, un livre très complet, bellement illustré, parfois ardu au profane, mais dont la passion sous-jacente recueille toute notre sympathie. ■ C. Turquin



A LIRE A VO

BD



Virginia (t. 3) – Providence

B. Blary, S. Gauthier
Casterman, 48 p., 15,50 €. Providence clôt l'histoire de Doyle, tireur d'élite et déserteur de l'armée confédérée. Sa vie bascule après un tir réussi. Il abat un général nordiste mais tue du même coup sa fille qu'il tenait sans ses bras. Le cauchemar commence pour le soldat qui ne s'en remet pas... Construit comme un conte, avec sa morale finale, ce récit est aussi la description minutieuse des traumatismes vécus par nombre de soldats. La scénariste connaît bien la période puisqu'elle est historienne, spécialiste de l'histoire américaine. Elle parvient avec peu de dialogues, par son sens du découpage et de l'ellipse, à nous faire entrer dans la tête des différents personnages. Le trait de Benoît Blary gagne encore en maturité et en puissance : sa maîtrise des jeux de regards et des visages révèle de plus en plus un grand dessinateur. ■ S. D.

La Druzina

Jacques Mazeau, Brada
Glénat, 120 p., 19 €. Deux frères, Ian et Ratislav, sont embarqués dans l'épopée de la Légion tchèque, à la toute fin de la Grande Guerre, en suivant des chemins inverses. Ian, l'aîné, milite secrètement dans une

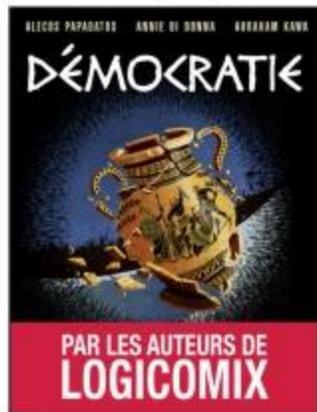
organisation terroriste qui combat l'Empire austro-hongrois. Ratislav, lui, est plus intéressé par sa jolie fiancée. Après une manifestation, Ian est tué. Avant de mourir, il fait porter à Ratislav une lettre lui demandant de le venger. Le cadet



commence alors à poursuivre les assassins de son frère... À la fois polar, roman d'espionnage et fresque historique, cet album palpitant court de l'Europe orientale jusqu'au bout du monde. ■ S. D.

Démocratie

A. Papadatos, A. Di Donna, A. Kawa
Éditions Vuibert, 352 p., 23,90 €. Au V^e siècle, Léandre fuit Athènes après une révolte et la mort de son père. Dans son exil, à Delphes, il rencontre Clisthène qu'il va suivre pour redonner puissance et prospérité



à sa ville natale. Mais quand ils arrivent, l'armée spartiate occupe la cité et tient le pouvoir. Sur fond de guerre entre Athènes et Sparte, ce gros album

très dense raconte tout simplement la naissance de la démocratie athénienne. ■ S. D.

Water und Sohn, l'intégrale

Erich Ohser
Éd. Warum, 300 p., 25 €. Inconnu ici, Erich Ohser est un maître allemand du comic strip des années 1930. Antinazi, on lui refuse en 1933 son inscription au syndicat des dessinateurs. Le pouvoir l'autorise cependant à publier sa nouvelle série dans le *Berliner Illustrierte Zeitung* à condition de ne pas signer de son nom (il prendra le pseudonyme de E. O. Plauen). Il va livrer des dizaines de strips racontant la vie d'un père avec son fils, sans référence à la politique ou à l'actualité. Pourtant, chaque planche, par son apparente normalité, est une critique du régime. Ce chef-d'œuvre de subtilité, d'humour et de

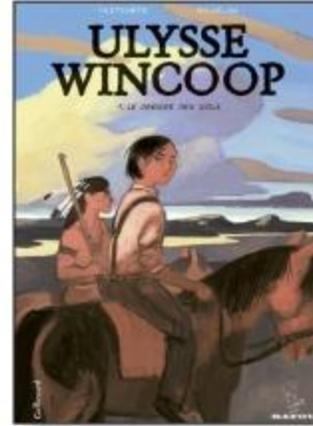


tendresse est un succès... et les nazis le récupèrent pour la propagande. Vous connaîtrez la fin tragique dans ce recueil, grande découverte patrimoniale de cette année. ■ S. D.

Ulysse Wincoop, le dernier des Sioux

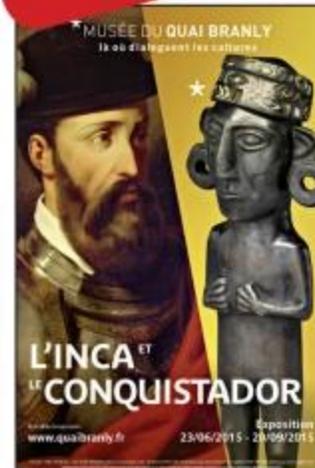
B. Bachelier, M. Festræts
Gallimard, 86 p., 16 €. Les Indiens continuent de nourrir l'imaginaire des auteurs, *Ulysse Wincoop* en est un bel exemple. L'intrigue n'est pas très originale : un enfant volé aux Indiens se retrouve chez les Blancs et doit renouer les liens avec son passé pour se construire. Mais les deux auteurs

innovent en plaçant le jeune Ulysse dans une famille déchirée entre mère aimante et père indifférent. Les guerres



indiennes servent de toile de fond à cette histoire forte, menée par des personnages bien campés. ■ S. D.

EXPOS



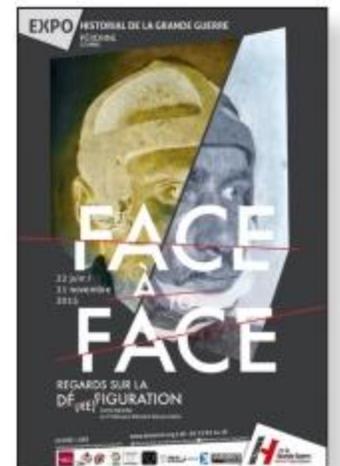
L'Inca et le Conquistador

Jusqu'au 20 septembre, au musée du quai Branly (Paris 7^e); quai Branly.fr
Le 16 novembre 1532, Francisco Pizarro capture l'Inca Atahualpa... Quarante ans après la découverte de l'Amérique, les Espagnols prennent ainsi le contrôle politique du continent. Cette exposition confronte deux hommes issus de mondes inconciliables. Elle raconte la violence extrême d'une guerre de conquête qui n'oppose pas seulement Indiens et Espagnols mais qui se double souvent de combats fratricides et

de trahisons guidées par la cupidité et l'ambition politique. L'exposition redonne la parole aux vaincus qui ont, dès le XVI^e s., livré leur version de tous ces événements. Les récits officiels fournis par les Espagnols se trouvent souvent contredits et enrichis par ces documents. Au travers de nombreux objets produits par les deux adversaires, on peut en outre découvrir des cultures militaires finalement mal connues. ■ S. D.

Face à face, regards sur la dé(re)figuration

Jusqu'au 11 novembre à l'Historial de la Grande Guerre, Péronne (80). Site : historial.org
L'Historial de la Grande Guerre propose des expositions originales qui donnent un éclairage nouveau sur des sujets bien connus. Dans cette exposition sur les gueules cassées, le visiteur découvre le phénomène dans toutes ses dimensions sociales, culturelles et médicales. En plus de moulages et de documents, la première partie s'attarde sur la vie des Français ou Anglo-Saxons qui ont inventé la chirurgie esthétique, une discipline alors complètement à défricher. On redécouvre également qu'Alexis Carrel est, en 14-18, un visionnaire qui sauve de nombreuses vies



IR A LOUER

grâce à ses innovations. La dernière partie, consacrée aux tentatives réussies de greffes de visages, prolonge la réflexion sur les rapports entre identité et apparence. ■ S. D.

Le Mémorial 1815 – Waterloo

Route du Lion, à Braine-l'Alleud (Belgique). Site : waterloo1815.be
L'incontestable réussite de ce bicentenaire est ce Mémorial 1815, inauguré fin mai. Afin de respecter la perspective du champ de bataille, il a été construit sous terre, au pied de la butte du Lion. On accède à ce bâtiment



JEAN-LUC STADLER

Le château du Haut-Koenigsbourg

À Orschwiller (67). Site : haut-koenigsbourg.fr
Visiter le château du Haut-Koenigsbourg est toujours un éblouissement. La forteresse restaurée par Guillaume II au début du XX^e s. domine le panorama exceptionnel de la plaine d'Alsace, des Vosges, de la Forêt-Noire, des Alpes... Place forte qui n'accueillait qu'une vingtaine de soldats au Moyen Âge, elle est devenue la borne la plus spectaculaire des terres du Kaiser... qui n'y dort jamais. Ce monument est à voir seul ou en famille, en suivant les remarquables visites guidées proposées sur place. ■ S. D.



G. ECHALIER POUR « G&H »

de belle facture par une rampe longée par un mur où sont gravés les noms de tous les régiments, alliés ou français, ayant participé aux combats du 18 juin. Une fois entré, grâce à un audioguide, vous voilà entraîné par un soldat de votre armée favorite à la découverte de la mécanique qui conduit inexorablement à Waterloo. Après une sorte de galerie de l'évolution de la Grande Armée (photo), où l'on peut admirer les uniformes sous toutes les coutures, on accède au point d'orgue du parcours : le film en 3D réalisé par Gérard Corbiau et projeté sur un écran panoramique offrant un champ de vision de 180°. Une immersion étonnante – et à ne pas manquer – au cœur des combats. ■ G. E.



Kamikaze, le dernier assaut

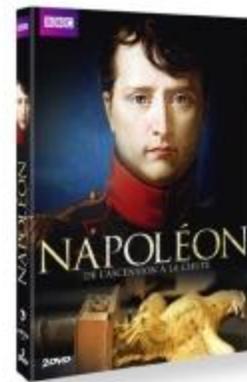
Film de Takashi Yamazaki
Condor diffusion, 16,99 €. Adapté du manga *Zéro pour l'éternité* [voir G&H n° 19, p. 97], ce film a été le gros succès du box-office 2014 au Japon. Racontant l'histoire d'un groupe de kamikazes, il fait sans cesse des allers-retours

entre passé et présent. Un frère et une sœur découvrent que leur mère n'est pas la fille du grand-père qu'ils ont toujours connu mais d'un pilote qui a commencé la guerre à Pearl Harbor et a disparu lors d'une mission suicide en 1945. Une difficile enquête s'engage. Les petits-enfants retrouvent d'anciens camarades de leur aïeul. Chacun raconte sa version de l'histoire, révélant peu à peu le portrait complexe d'un homme en proie au doute, admiré par beaucoup, traité de lâche par d'autres quand il questionnait l'efficacité des missions qui lui étaient confiées. En choisissant d'adapter ce manga, le réalisateur ne se place clairement pas dans le sillage des milieux les plus nationalistes. Plus qu'à une glorification, on assiste à la décadence de l'aviation nipponne. Les appareils ne décollent pas toujours, les pilotes n'apprennent qu'à décoller et voler vers un objectif. Les plus lucides comprennent que c'est la fin, mais qu'il faut y aller. Au-delà du récit, *Kamikaze* dresse un passionnant portrait du Japon actuel et des débats qui agitent la société sur ces questions brûlantes. Excepté le dernier quart d'heure assez mélo, le film est captivant, truffé de batailles aériennes à couper le souffle. ■ S. D.

Napoléon, de l'ascension à la chute

Coffret BBC, 19,99 €. Le bicentenaire a jeté sur le marché de nombreuses biographies de l'Empereur en DVD. Beaucoup sont médiocres, mal réalisées, constituées d'un empilement de lieux communs à sa gloire. La bonne surprise vient de la BBC, productrice de ce documentaire de trois

heures. Si la réalisation est classique, l'intérêt vient des spécialistes du Premier Empire interrogés, tous britanniques ou presque. Les analyses mises bout à bout dressent un portrait équilibré de l'époque. De la naissance de l'Empereur à son exil, sa mort et à la Restauration, ils pèsent le pour et le contre sans parti pris. Le contexte national



ou international est chaque fois précisé, les actions du jeune général puis du stratège chef d'État sont mises en perspective dans un réel souci pédagogique. On regrettera juste que l'iconographie soit exploitée avec trop de parcimonie. Mais c'est solide et indispensable pour s'initier sérieusement à l'histoire de l'Empire. ■ S. D.

Publicité

MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE

Découvrez ce qu'aucun homme n'aurait jamais dû connaître

Au programme de la saison culturelle en sept./oct.

VISITES GUIDÉES THÉMATIQUES

Tenir et combattre dans la guerre des tranchées
dimanche 6 septembre à 14h30

Mélodies de tranchée - Visite en musique
dimanche 4 octobre à 14h30

CONFÉRENCES GRATUITES

Dans la mêlée des tranchées
par F. Meignan, médecin militaire hospitalier, historien suivie de la retransmission en direct du match d'ouverture
vendredi 18 septembre à 19h15

La musique salvatrice
par Luc Durosoir, commissaire de l'exposition temporaire « Mon violon m'a sauvé la vie. Destins de musiciens dans la Grande Guerre »
dimanche 18 octobre à 14h30

ÉVÈNEMENT GRATUIT

Journées européennes du patrimoine
samedi 19 et dimanche 20 septembre toute la journée
Découvrez les coulisses du musée

www.museedelagrandeguerre.eu

À 50km de Paris, Musée de la Grande Guerre
rue Lazare Ponticelli - 77100 Meaux - 01 60 32 14 18
ouvert tous les jours de 9h30 à 18h00 sauf le mardi

COUPE DU MONDE DE RUGBY

A LIRE A VO

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet



Total War Battles : Kingdom

Supports : PC, Mac, iOS et Android

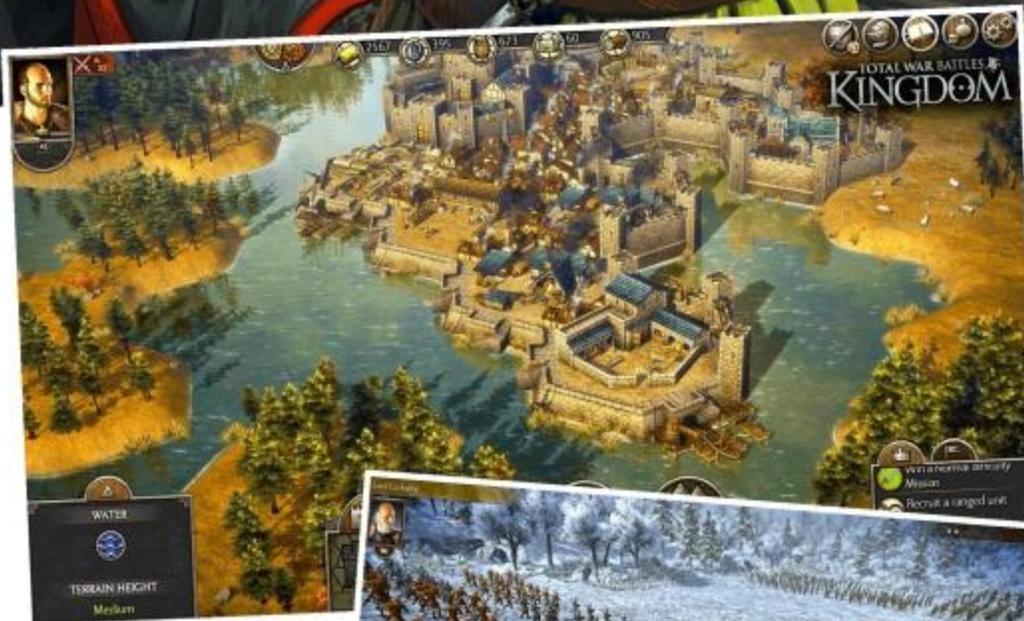
Éditeur : Sega

Prix : N. C.

Dans la famille *Total War*, vous avez demandé *Arena...* Mais cet opus attendu se fait désirer : d'abord annoncé par son éditeur pour le début du printemps 2015 puis maintes fois repoussé, il devrait, on l'espère, arriver pour la fin de l'été sur nos écrans.

Les amateurs de jeu historique apprécieront quand même la pioche. *Total War Battles : Kingdom* reprend le principe de l'épisode *Shogun*, sorti en 2012, jouable à l'époque sur tablettes et smartphone iOS et Android, et plutôt bien accueilli par la communauté des joueurs. Une nouvelle fois, il s'agit d'un jeu de stratégie et de gestion

où l'on doit organiser et développer sa ville puis étendre son royaume sur le territoire de jeu. Classique. Ce qui l'est moins, et qui représente certainement l'innovation majeure de ce titre, c'est que l'on peut créer son propre royaume en allant jusqu'à modeler le relief à sa convenance : placer une montagne ici ou là, aplanir un terrain ailleurs, créer une forêt à un endroit, en déboiser une à un autre. Il est également possible de décider de l'emplacement où bâtir sa ville (idéalement en bordure de mer) et ses routes, comme si *SimCity* prenait tout à coup une dimension militaire. Le décor, le vôtre, est planté ! Et la personnalisation de la partie augmente considérablement la portée du jeu. Si le principe de ce dernier rappelle *Shogun*, on change d'archipel :



les îles Britanniques du début du X^e siècle servent de fond historique cette fois-ci. Nous voici donc plongés au cœur du Moyen Âge, dans une période troublée par les guerres intestines entre rois anglo-saxons – les Alfred et Ethelstan de Wessex, Ethelred de Mercie et autres Ealdred de Bamburgh – menacés collectivement par les invasions vikings. C'est dans ce chaos



le plus total que débute la partie. Le joueur incarne un jeune noble qui vient d'hériter des terres de son père. Mais le royaume est – bien entendu – en ruine. La première des tâches

consiste donc à reconstruire la cité, rassembler les ressources environnantes et lever une puissante armée pour, à terme, s'emparer du trône.

IR A JOUER



Bien évidemment, ce beau programme ne s'accomplit pas sans heurts. Or, si la série des *Total War* nous a habitués à des conflits de longue haleine, ceux de *Total War Battles* sont bien plus courts. Plus courts certes, mais plus intenses : trois ou quatre minutes d'affrontements tout au plus où le joueur doit utiliser ses unités à bon escient afin de causer (on s'en doutait) un maximum de dégâts dans les troupes adverses. Autant dire qu'ici la décision tactique éclair détermine le succès. Votre ennemi lance sa cavalerie ? Utilisez les lances pour faire obstacle à la charge. Les soldats se tiennent à distance ? Dans ce cas, faites entrer les archers : grâce à la portée de leurs flèches, ils peuvent infliger de sévères dommages. Gare, votre adversaire peut lui aussi disposer

des mêmes troupes et répondre à chacune de vos attaques ! Tout aussi importante est la prise en compte de l'aspect économique. Avec assez d'or dans les caisses, il est possible de se procurer de petits bonus non négligeables afin d'augmenter la puissance des armes et infliger plus de pertes. Par exemple, en enduisant les flèches de liquide inflammable ou en renforçant l'acier des épées. Cette mécanique de jeu n'est certes pas très originale. Mais elle reste efficace. Pourquoi donc voudrait-on en changer ? Mais le jeu présente tout de même une ultime innovation, et de taille : *Total War Battles Kingdom* est un jeu « cross-platform » et se joue intégralement sur un serveur. Quelle conséquence pour le joueur ? C'est simple : pouvoir entrer dans ce monde en ligne à partir de n'importe quel appareil, PC, Mac, tablette ou smartphone, dès l'instant où il est connecté à Internet. Vous débutez par exemple une partie chez vous sur votre ordinateur, la poursuivez dans les transports en commun sur votre smartphone et jetez un coup d'œil de temps à autre sur vos troupes sur le PC du bureau... entre deux réunions. Bien pratique quand on a juste quelques minutes à consacrer à *Total War Battles : Kingdom*. Une fois encore, on retrouve cette notion de temps assez courte à dédier au jeu, ce qui, pour un jeu de stratégie en temps réel, est plutôt étonnant... et bienvenu ! ■

Wolfenstein : The Old Blood

Supports : PC, PS4

Éditeur : Bethesda

Software

Prix : 20 €.

Wolfenstein et les jeux vidéo, c'est une longue histoire. Sorti en 1992, *Wolfenstein 3D* est le premier FPS de l'histoire, comprenez le premier jeu de tir à la première personne (l'action est vue par les yeux du personnage que l'on contrôle). Son principe ? Diriger un soldat allié, B. J. Blazkowicz (curieux choix de nom : Johannes Blaskowitz ayant été le peu regretté patron de la Wehrmacht aux Pays-Bas en 1945, suicidé pour échapper aux accusations de crimes de guerre, NDLR), dans un bâtiment nazi afin d'éliminer le Führer – et, au passage, dérober plans et trésors tout en décimant les gardes qui peuplent les lieux. On est à cent lieues de la

moindre vérité historique : les développeurs n'en ont cure – leur jeu est avant tout un défouloir et, dans ce sens, il est réussi. Vingt-trois ans après donc, Blazko reprend du sévère. Première constatation, même si quelques nouveautés se font sentir (certains soldats sont des robots et le graphisme a subi un méchant lifting), les choses n'ont pas changé et les mécaniques de jeu restent globalement les mêmes : taper dans le tas, discuter après. L'arsenal mis à disposition prouve que l'on n'est pas là pour jouer les diplomates. Par exemple, un simple tuyau de plomberie fait office d'arme surpuissante entre les paluches de notre héros. Plus étonnant, et inédit, le silencieux permet de se montrer discret et d'avancer sans se faire remarquer dans les différents niveaux explorés. Eh oui, comme pour mieux répondre aux sirènes de la mode, *Wolfenstein : The Old Blood* contient des séquences d'infiltration, n'en déplaise aux puristes. Mais qu'ils se rassurent, ce *Wolfenstein* reste un *Wolfenstein* et l'action reprend vite le dessus. Certes, le jeu n'est pas exempt de tout reproche, on aurait aimé,

comme « autrefois », récupérer trousse de soin et caisses de munitions simplement en marchant dessus sans avoir à manipuler les touches du clavier, mais qu'importe, le plaisir de jouer est bien là, même s'il est un trop peu court à notre goût. ■

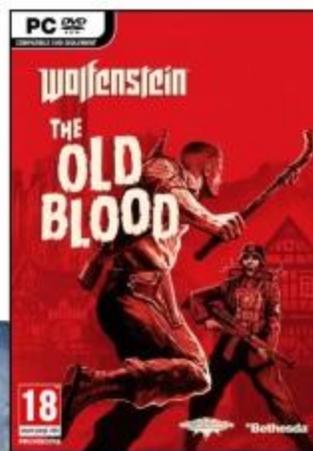
A venir...

Plus d'Europe

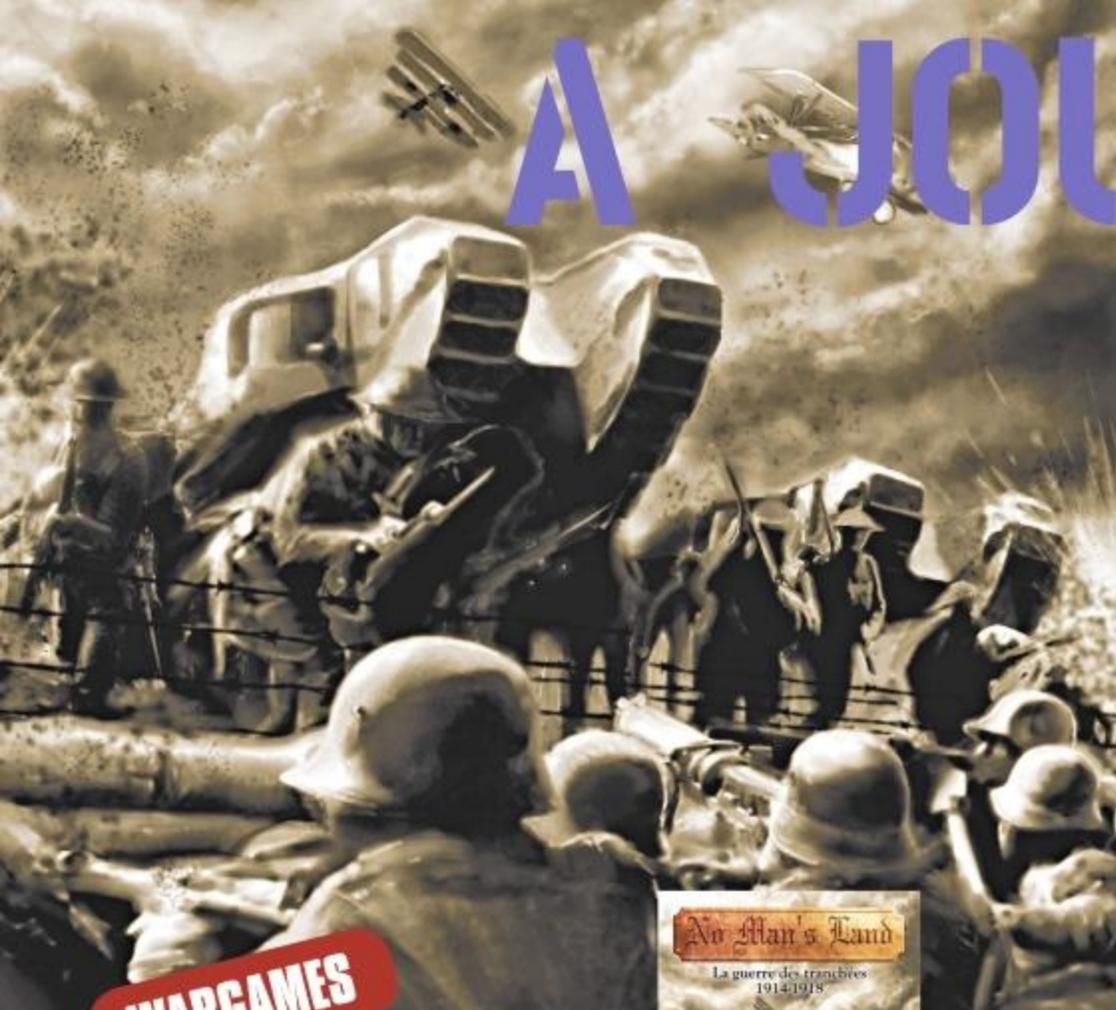
Common Sense, la dernière extension pour le jeu de stratégie historique de Paradox, *Europa Universalis IV*, devrait être disponible à l'heure où vous lirez ces lignes. Elle corrige quelques défauts de la précédente version et apporte son lot de nouveautés : des forts plus rares mais plus solides, un plus grand choix de bâtiments, des informations fournies sur les terres que vous souhaitez coloniser ou encore une diplomatie remaniée.

Rab de jeu, bis

L'éditeur 2K annonce aussi un supplément et prolonge la durée de vie de sa saga *Sid Mayer's Civilization : Beyond Earth*. Dans *Rising Tide*, le jeu de stratégie de SF introduit un nouveau gameplay : l'exploration des milieux aquatiques. Le joueur peut désormais explorer le fond des océans afin de les coloniser. Colonies flottantes, ressources naturelles cachées sous les eaux et créatures étranges aquatiques sont au menu. *Rising Tide* est prévu pour cet automne sur PC. ■



A JOUER



WARGAMES

Par Frank Stora

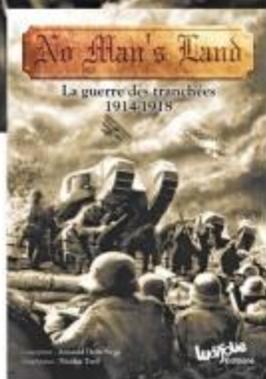
La guerre des tranchées en gros plan

Les concepteurs de wargames ont longtemps été rebutés par les aspects très techniques de la guerre des tranchées, ce qui les a conduits à n'aborder que rarement ce sujet au niveau tactique.

• **No Man's Land** (d'Arnauld Della Siega, Ludifolie Éditions, 26,90 €) est pourtant un wargame consacré aux aspects tactiques de la guerre des tranchées : les hexagones (13 x 17) représentent 50 m chacun et les pions

de quelques hommes à une trentaine (ou un char). Onze scénarios typiques des différentes périodes de la guerre sur le front Ouest permettent d'explorer les moyens mis en œuvre au fil des quatre ans de conflit à l'aide des 324 pions et marqueurs (chaque scénario est loin de les utiliser tous). Dommage que ceux-ci ne puissent être plus grands, le graphiste, Nicolas Treil, ayant fait un très beau travail.

Tout y est, à commencer bien sûr par les différents types de tirs d'artillerie – barrage, barrage roulant, concentration, contrebatterie, etc. – et bien sûr les gaz ! Mais les barbelés, lance-grenades, lance-flammes, mitrailleuses, mortiers et autres nettoyeurs de tranchées ne sont pas oubliés. Les avions sont présents, même



si leur rôle est assez modeste (il pourrait être plus important en 1918).

Les chars sont bien là – du moins dans

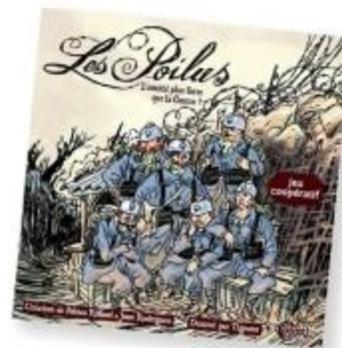
leur version anglaise : il aurait été intéressant de pouvoir comparer les « Male » et « Female » des Britanniques et les FT-17 des Français. Mais reconnaissons que les concepteurs ont fait de grands efforts pour inclure un maximum de types d'armes. Un regret : le plan de jeu, fort bien conçu, est entièrement en anglais alors qu'il est recto verso et que les deux faces sont presque identiques : l'une aurait pu être en français !

Pour ce qui est des règles, elles sont très originales, afin de refléter au mieux les circonstances très particulières du combat de tranchées. La résolution des tirs et combats, sans parler des divers épisodes de la bataille (reconnaissance, ralliement, destruction de barbelés...), exige une foule de tables qui imposent de nombreux jets de dé. Cela nuit

un peu à la fluidité du jeu, mais il faut admettre que c'est le cas pour beaucoup de jeux tactiques.

À chaque tour, l'élan de l'attaquant diminue, rendant ses unités moins efficaces. Une partie ne pourra dépasser 16 tours, au terme desquels la victoire sera jugée selon le nombre d'hex de tranchées du défenseur occupés par l'attaquant. Ce dernier peut aussi espérer l'emporter « avant la limite » en atteignant le bord de carte du défenseur, mais ce K.-O. est difficile à obtenir avec des unités qui n'avancent que d'un hex par tour (au mieux !).

Pour conclure, *No Man's Land* apparaît à la fois comme un jeu et comme une leçon d'histoire sur la guerre des tranchées.

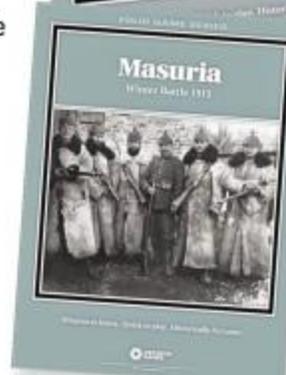
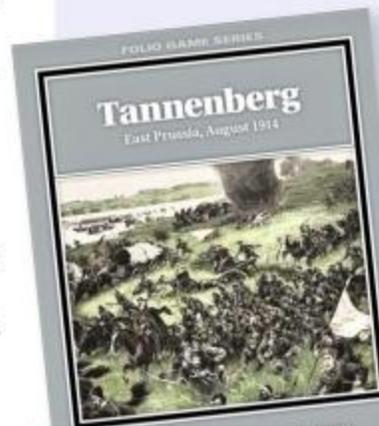


• Très différent, mais à signaler ici, est le petit jeu de cartes coopératif **Les Poilus** (de Fabien Riffaud et Juan Rodriguez, Sweet Games, 19 €). Les 2 à 5 joueurs doivent venir à bout de la pile de cartes « Épreuves » sans épuiser leurs cartes « Moral ». Le principe est un peu celui de la réussite, mais à plusieurs. Les cartes et pions ont été illustrés par Tignous, dessinateur de *Charlie tué le 7 janvier* – elles sont sympathiques et émouvantes. Si le jeu ne présente aucun réalisme historique (à l'inverse de *No Man's Land*), ces illustrations apportent une touche d'humanité bienvenue. ■

14-18 sur les fronts oriental et méditerranéen

Dans sa série de Folio Games sur la Première Guerre mondiale, Decision Games vient de sortir quatre jeux sur des batailles plus ou moins méconnues du conflit. Tous ont des principes de base identiques et brefs, adaptés à chacune par des règles spécifiques pas trop longues, et une centaine de pions suffit chaque fois – un petit exploit. *Tannenberg*, *Masuria*, *Suez 1916* et *Gaza 1917* (25 € chaque) nous emmènent bien loin

des tranchées du front français ! Deux de ces batailles sont germano-russes. La plus connue est *Tannenberg* (août 1914). La bataille des lacs de Mazurie (février 1915, encore une défaite russe) est moins connue, mais non moins intéressante. Les deux autres batailles sont turco-britanniques. Là, nous sommes dans le très original : en août 1916, les Turcs tentent de s'emparer du canal de Suez et, en avril 1917, les Britanniques essaient de prendre Gaza pour percer vers Jérusalem. Dans les deux cas, les attaquants ont échoué d'assez peu. À vous de faire mieux ! ■



QUIZ

Par Éric Tréguier

Connaissez-vous l'Empire romain ?



Représenté assis, Vespasien (9-79) est l'empereur romain type. Militaire accompli, il dirige une légion en Germanie, débarque en Bretagne et réprime la révolte des Juifs en Judée. Et c'est sur l'armée qu'il s'appuie pour s'emparer du pouvoir impérial en 69. Il est entouré d'un centurion, d'un porte-enseigne et de joueurs de cornet et trompettes.

1 pt

1) Les Romains mettent fin à la royauté en, dit-on, -509.

Quel roi renversent-ils ?

- a) Lucius Regulus.
- b) Tarquinius Superbus.
- c) Marcus Tullius.

2 pts

2) SPQR est le signe de la République romaine. Mais, au fait, combien de temps a-t-elle duré ?

- a) Quatre cent cinquante ans.
- b) Deux cents ans.
- c) Presque mille ans.

2 pts

3) Le sénat détient l'essentiel du pouvoir dans la Rome républicaine. Quel est celui du peuple ?

- a) Manifester pour avoir du pain.
- b) Voter les lois.
- c) Empêcher le vote des lois.

2 pts

4) Avant 84, la solde du légionnaire est de 225 deniers par an, puis de 300. Combien recevait un centurion ?

- a) Cinq fois plus.
- b) Seize fois plus - c) Cent fois plus.

1 pt

5) Tous les dix jours, les légions effectuent une marche d'entraînement de 30 km avec armes et bagages (35-40 kg). Quelle est la plus grande distance parcourue en un jour par une légion ?

- a) 37 km avec Crassus.
- b) 45 km avec Marius.
- c) 74 km avec César.

1 pt

6) À la fin du II^e siècle avant J.-C., Marius réforme l'armée. Quel critère de sélection des légionnaires disparaît ?

- a) La fortune - b) L'âge.
- c) L'origine géographique.

2 pts

7) Après trois siècles de combats en Afrique, Grèce, Gaule, Espagne, Germanie, Bretagne,

la IX^e légion disparaît. Où est-elle attestée en dernier ?

- a) À Carrhes, en -53, écrasée par les Parthes.
- b) À Nimègue (Pays-Bas) en 121.
- c) En Judée, lors de la révolte de Ben Kochba en 133-135.

1 pt

8) Qu'est la *dolabra*, aussi voire plus indispensable au légionnaire que le *pilum* (lance), le *scutum* (bouclier) ou le *gladius* (glaive) ?

- a) Une sorte de houe surmontée d'une hache.
- b) Une petite lame qui se dissimule dans l'étui du gladius.
- c) La fourche de bois qui lui sert à porter son équipement.

1 pt

9) Constantinople tombe le 29 mai 1453, face à peut-être 80 000 Turcs, lorsque le Mesoteichion, la partie la plus exposée des murailles, est prise. Qui étaient ses défenseurs ?

- a) Des Varègues.
- b) Des Balkaniques.
- c) Des Italiens.

2 pts

10) Qui étaient les *bucellarii* dans l'Empire romain tardif ?

- a) Des fonctionnaires chargés de fournir l'armée en bœufs.
- b) Les gardes du corps du général.
- c) Des musiciens militaires.

2 pts

11) Byzance repousse pendant cinq siècles Perses, Avars, Francs, Slaves et Arabes, grâce, notamment, aux réformes d'un soldat empereur, auteur du *Strategikon*. Qui est-ce ?

- a) Justinien I^{er} le Grand (527-565).
- b) Maurice I^{er} Tiberius (582-602).
- c) Léon le Khazar (775-780).

1 pt

12) En -49, César franchit le Rubicon avec une légion, brisant

une antique loi. Où se trouve ce fleuve ?

- a) Un peu au nord de Florence, côté Adriatique.
- b) À quelques kilomètres au nord de Rome.
- c) Au nord-ouest de l'Italie, près de l'actuelle Rimini.

2 pts

13) Au III^e siècle, les empereurs sont incapables de résoudre la grave crise que traverse l'Empire. En cinquante ans (235-284), combien se succèdent ?

- a) 10 - b) 13 - c) 21.

Total : / 20 points

- Vous avez entre 18 et 20 points : les lauriers (de César) vous attendent.
- Entre 14 et 18 points : vous faites partie des patriciens, ou plutôt des bons patriciens de l'histoire romaine.

- Entre 10 et 14 points : vos années d'école ont besoin d'un sérieux rafraîchissement.
- Moins de 10 : vous copiez dix fois le livre (600 pages...) de Jerphagnon. Non mais ! Pour tous, nous recommandons : *Histoire de la Rome antique* de Lucien Jerphagnon (2010, Hachette, 11,20 €) La précision d'un érudit, le souffle d'un Duby ou d'un Le Roy Ladurie. Sans doute le plus passionnant des ouvrages d'histoire romaine écrit ces quarante dernières années.

Réponses : 1b ; 2a ; 3c - le fameux « veto » des tribuns de la plèbe ; 4b ; 5c - mais c'était sans bagage ; 6a - Marius supprime la nécessité d'être propriétaire ; 7b ; 8a - avec elle, il monte le camp, coupe le bois pour le feu, creuse des tranchées ; 9c ; 10b ; 11b - sa tactique insiste sur l'articulation entre diplomatique et coordination étroite de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie ; 12a ; 13c.

LE DOSSIER

La résistance est un phénomène mondial

« Résistance » à la colonisation est généralement associée à l'Inde et à Gandhi. Pourtant, la résistance a été présente partout, à l'échelle mondiale, à l'échelle régionale, à l'échelle locale, à l'échelle individuelle. Elle a pris des formes diverses, elle a été physique, elle a été intellectuelle, elle a été spirituelle, elle a été politique, elle a été économique, elle a été culturelle, elle a été religieuse, elle a été sociale, elle a été familiale, elle a été personnelle. Elle a été partout, elle a été toujours, elle a été partout et toujours.

Le 12 septembre 1944, les Forces armées allemandes ont tenté de reprendre la ville de Brest. Les soldats allemands ont été accueillis par une résistance acharnée. Les soldats allemands ont été tués, les soldats allemands ont été capturés, les soldats allemands ont été faits prisonniers. Le 12 septembre 1944, les Forces armées allemandes ont tenté de reprendre la ville de Brest. Les soldats allemands ont été accueillis par une résistance acharnée. Les soldats allemands ont été tués, les soldats allemands ont été capturés, les soldats allemands ont été faits prisonniers.



La figure du guerrier indien est devenue un symbole de la résistance à la colonisation.



Le 12 septembre 1944, les Forces armées allemandes ont tenté de reprendre la ville de Brest. Les soldats allemands ont été accueillis par une résistance acharnée. Les soldats allemands ont été tués, les soldats allemands ont été capturés, les soldats allemands ont été faits prisonniers.

Colonisateurs contre colonisés : attention aux clichés

Bravo pour avoir abordé le point de vue des vaincus dans votre *G&H* n° 23 car malheureusement l'histoire est toujours écrite par les vainqueurs. Mais, justement, j'ai été déçu de ne pas trouver cette démarche impartiale dans le deuxième article de ce dossier, « La résistance est un phénomène mondial » (p. 40). L'emploi de certains adjectifs qualificatifs reflète un jugement de valeur qui, d'après moi, n'a pas sa place dans un magazine d'historiens. En parlant des puissances

colonisatrices, il serait question d'une « *volonté prédatrice ahurissante* » et d'une « *obstination littéralement démoniaque* ». Ces adjectifs correspondent certainement aux sentiments du rédacteur mais pas à une démarche d'historien qui doit plutôt analyser les raisons de l'expansion coloniale, due probablement à la concurrence entre les puissances européennes pour la maîtrise des marchés et des matières premières, à l'influence de groupes de pression humanistes et universalistes persuadés que notre civilisation

avait le devoir d'apporter nos valeurs aux autres peuples, etc. Après analyse, il n'y a certainement rien « d'ahurissant » ou de « démoniaque » dans toutes les entreprises d'expansion d'une nation ou d'une civilisation. Alors que l'utilisation de tels adjectifs nous fait tomber dans la caricature regrettable du méchant blanc et du bon sauvage... ■ **D. Castelet, Stavanger (Norvège)**

Philistie, Palestine ou Judée ?
Dans votre article sur la poliorcétique [*G&H* n° 25, p. 72], il est fait référence deux fois à la Palestine

en lieu et place de la Judée. À l'époque, le terme de Palestine n'était pas utilisé pour désigner la Terre sainte. C'est suite à la destruction de la Judée que le conquérant romain débaptisera ces territoires pour les appeler Palestine en étendant le nom de l'ancienne Philistie à l'ensemble. ■ **Élie Garbarz et Marc Planczner**

charge des lanciers sur un carré écossais à Waterloo. Le régiment de cavaliers polonais intégré à la garde impériale par Napoléon en 1808 était composé de cheval-légers (cavalerie de ligne) qui n'utilisaient pas la lance. Ils n'en seront dotés qu'à leur demande en 1809 après la bataille de Wagram et un combat contre des uhlands. Leur uniforme comprend une veste de drap bleu, des parements et revers rouges. Les cavaliers représentés sur la gravure portent au contraire une veste rouge à parements et revers bleus. Il s'agit du 2^e régiment de cheval-légers lanciers de la Garde, aussi appelés régiment des lanciers rouges, créé sur décret de l'Empereur en septembre 1810 à partir du régiment des hussards de la garde hollandaise ; ce 2^e régiment est d'ailleurs évoqué page 43. Ils n'étaient donc pas polonais mais illustrent bien que l'armée impériale comptait des hommes de plusieurs nationalités. Vous auriez aussi pu citer les mamelouks, ces cavaliers chamarrés que Napoléon ramena d'Égypte et qui rivalisaient de prestance avec les chasseurs à cheval chargés de la protection rapprochée de l'Empereur. ■ **Christophe Jaubez (Gironde)**

Bravo, vous avez l'œil ! Je me suis laissé abuser par le fanion rouge et blanc. Patrick Bouhet, notre historien et conseiller spécialiste de la période, nous avait signalé cette erreur. Et même une autre : le grenadier de la page 42 n'appartient pas à la Garde mais à un régiment de ligne, comme l'indiquent ses revers blancs. L'uniformologie est une science difficile... ■ **P. G.**

LE SONDAGE
Plus de 300 réponses en moins de deux heures ! Sur notre page facebook.com/guerresethistoire, le sondage sur la suppression du service militaire par Jacques Chirac en 1996 a mobilisé largement. Pour 44 %, si la mesure était justifiée techniquement, elle représente bien un authentique désastre civique. Plusieurs réactions laissent comprendre que le service militaire obligatoire créait un lien social essentiel, que rien n'est venu remplacer. 32 % des sondés jugent que, quelles que soient les nécessités techniques et professionnelles, il fallait maintenir l'idée d'un service universel, sous une forme ou sous une autre. À ceux-là, l'actuelle Journée défense et citoyenneté, instituée en 1998 sous l'appellation Journée

d'appel de préparation à la défense, paraît sans doute une aimable plaisanterie. Enfin, seulement 24 % s'en tiennent à l'idée que la mesure était inévitable et entièrement justifiée par la complexité croissante des missions et des matériels. À noter ce commentaire d'Arnaud Mainbourg : « *Le choix des réponses est limité, trop "militaro-centré". On peut à bon droit considérer d'une part que le service militaire est un coût que le budget de la Défense, de plus en plus serré, ne peut plus supporter, et d'autre part que le service contraint les jeunes à interrompre pendant un an leurs études ou leur emploi (ou recherche d'emploi), ce qui n'est pas forcément souhaitable vu les conditions actuelles du marché du travail.* »

En fait, à l'époque du siège, Lakish dépend du royaume de Juda (930 à 586 av. J.-C.). Mais la révolte matée par Sennacherib en 701 dépasse largement le cadre de ce seul État ou même de la zone géographique antique de Judée pour englober toute la région (jusqu'à l'actuel Liban), c'est pourquoi nous avons mentionné la « Palestine ». La racine du nom se retrouve à la fin du II^e millénaire avant notre ère chez les Égyptiens, et elle est reprise régulièrement par les Hébreux, les Assyriens, les Grecs – Hérodote (v. 484-420) appelle clairement la région Palestine –, il est vrai avec des contours imprécis et discutables, la notion de frontière étant encore floue à l'époque. Si donc la province romaine de Syria Palaestina n'apparaît qu'en 135 de notre ère, on nous pardonnera l'anachronisme (que vous faites bien toutefois de signaler). ■ **P. G.**

Vos Polonais n'en sont pas !
Je vous signale deux petites erreurs page 53 de votre dossier sur la Grande Armée [*G&H* n° 25] dans le commentaire de la

Quels wargames pour Napoléon ?

Frank Stora, qui tient la chronique wargames dans *G&H*, nous a envoyé ce message. « Vu le nombre astronomique de jeux sur les campagnes napoléoniennes, en recommander trois, quatre ou dix, est mission impossible. La liste ci-après ne correspond donc pas aux "meilleurs" mais à une petite sélection subjective. » Voici sa liste :

- Tout public (simplicité des règles) : *Command & Colors Napoleonic* (cinq boîtes parues : base et quatre extensions, une 5^e extension à paraître).
 - Stratégique : *Le Grand Empire* (Pratzen Éditions).
 - Moderne : *Fading Glory* (GMT Games).
 - Classique et complet : *Les Quatre-Bras et Waterloo 1815* (Canons en Carton / Ludifolie).
 - Palme de l'originalité : *W1815* (U&P Games).
- La liste est complétée par un de nos lecteurs, Thierry Bailly, qui ajoute : « Pour se rapprocher de l'actualité (bicentenaire de Waterloo oblige), deux nouveaux jeux sur ce thème, un édité par Ludifolie, l'autre chez Hexasim, deux éditeurs français ce qui ne gâche rien. » Pour Ludovic

Tiengou, il manque le tactique avec la série *Les Batailles* de Clash of Arms... surtout que Dresde est attendu dans la série : « Ne pas la citer est juste une erreur car ils sont bien plus intéressants que *Fading Glory* par exemple. En plus la campagne de Belgique existe dans son entier en 4 opus (*Ligny, Quatre-Bras, Wavre et Mont-Saint-Jean*). » Pour Philippe Pinoli, le plus « monster » mais le plus réaliste reste *Wellington's Victory*... ■

Les attaques de tokkotai ont continué jusqu'au bout... et même après

Le témoignage d'Itatsu Tadamas (« J'ai raté ma mission suicide... », *G&H* n° 25) m'incite à vous faire part de plusieurs remarques. Contrairement à ce que laisseraient entendre les propos du témoin, les tokkô (« attaques spéciales ») se sont bien poursuivies jusqu'à la reddition... et même un peu au-delà. Il y a eu certes une forte réduction des opérations après la fin de la résistance sur Okinawa, la priorité étant de conserver le plus

de forces possible pour la Ketsu-gô sakusen (opération Décision), ultime bataille « décisive » prévue sur les côtes mêmes du Japon pour écraser l'invasion. C'est ainsi qu'une unité de la marine coule un ultime destroyer, l'*USS Callaghan*, dans la première heure du 29 juillet 1945. L'ultime tokkô a lieu le... 19 août en Mandchourie méridionale. En début d'après-midi, neuf à onze appareils s'envolent de la base école de Tahushan pour stopper une colonne de chars soviétiques apparemment peu décidée à freiner son élan malgré l'annonce de l'arrêt des hostilités.

L'un des jeunes pilotes, le shôï (sous-lieutenant) Miyafuji, emmène sa femme Asako, à peine épousée, en place arrière. Il y a donc au moins un cas avéré de sacrifice féminin en tokkô, à classer dans la tradition japonaise des suicides d'amants, car les Soviétiques sont précédés de terribles rumeurs d'atrocités. Ensuite, votre témoin n'identifie pas son unité. Il me semble que cela doit être la 213^e ou, à la rigueur, la 431^e Shimbutai (qu'on pourrait traduire par « unité Fureur guerrière »). Enfin, le Type-97, alias Ki-27, du dessin d'illustration est bien un appareil sacrifié

à Okinawa mais pas de l'unité d'Itatsu, dont je ne connais d'ailleurs aucune photo. Il s'agit de l'appareil du shôï Yamaguchi Ichi, taichô (chef d'unité) de la 68^e Shimbutai, mort le 9 avril 1945, soit lors des toutes premières tokkô sur Okinawa. ■ Stéphane Soulard

Merci de toutes ces précisions fort intéressantes et de votre remarquable érudition. Il est bien évident que les attaques n'ont pas cessé après Okinawa. Je pense que notre témoin voulait simplement souligner son sentiment d'inutilité. ■ P. G.



Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : **Ernesto Mauri**

RÉDACTION – 8, rue François-Ory – 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour correspondre avec la rédaction : courrier.SVGH@mondadori.fr

Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Mireille Liébaux** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**, **Davy Lopez** (par intérim)

Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.

Comité éditorial : **Benoist Bihan**, **Laurent Henninger**, **Michel Goya**, **Yacha MacLasha**, **Maurin Picard**.

Ont collaboré à ce numéro : **Nicolas Aubin**, **Benoist Bihan**, **Patrick Bouhet**, **Rafaële Brillaud**, **Jean-Claude Delhez**, **Fadi El Hage**, **Nicolas Gavet**, **Laurent Henninger**, **Christophe Larribère**, **Yacha MacLasha**, **Jean-Dominique Merchet**, **Thierry Noël**, **Maurin Picard**, **Antoine Reverchon**, **Frank Stora**, **Eric Tréguier**, **Charles Turquin**.

DIRECTION ÉDITION – Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

DIFFUSION – Site : www.vendezplus.com • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

MARKETING – Responsable : **Giliane Douls** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet**.

ABONNEMENTS – Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

PUBLICITÉ – Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Caroline Soret** • Directrice de la publicité adjointe : **Virginie Commun** •

Directeur de clientèle : **Lionel Dufour** • Assistante : **Christine Chesse** • Planning : **Stéphanie Guillard**, **Angélique Consoli**, **Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Stéphane Durand**.

Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech**, **Anne-Sophie Chauvière**, **Grégory Gounse**.

FABRICATION – Chefs de fabrication : **Marie-Hélène Michon** et **Gérard-Laurent Greck**.

Photogravure : **RVB** – Montrouge (92).

ÉDITEUR – Mondadori Magazines France. Siège social : 8, rue François-Ory – 92543 Montrouge Cedex. Directeur de la publication : **Carmine Perna**.

Directeur financier : **Hervé Godard** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis**.

Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : **Imaye Graphic** – Laval (53).

N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0518 K 90842 • Dépôt légal : août 2015.

Relations avec les **ABONNÉS** : par Internet : <http://abo.guerresethistoire.fr>

Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros) : **29 euros** • Relation clientèle abonnés par téléphone : **01 46 48 47 88** du lundi au samedi, de 8 heures à 20 heures ;

par courrier : Service Abonnements Guerres & Histoire – CS 50273 – 27092 Evreux Cedex 9. Vous pouvez aussi vous abonner sur www.kiosquemag.com.

Vente anciens numéros France : par téléphone au 01 46 48 48 83 ou sur www.laboutiquescienceetvie.com • Belgique et Suisse : écrire à export.ventes@mondadori.fr

Ach, le diable était allemand!

Par Charles Turquin

**Affirmation audacieuse, que je fonde sur les révélations de Zoroastre, commentées par Leibniz – pas moins !
Et on dira encore que ma chronique manque de sérieux...**

C'est une histoire qui remonte loin... Venu des confins brumeux de la Baltique, un peuple « cimmérien » s'était installé sur les steppes bordant la mer Noire. Sept siècles avant notre ère, ces Cimmériens furent pris de bougeotte. Leur irruption sema la panique en Anatolie et jusqu'en Assyrie. Un peu plus à l'est, leur migration se heurta aux tribus iraniennes. Il y eut bien des combats, mais une sorte d'équilibre s'établit durablement sur ce front-là.

(Note didactique : ce genre de match nul s'est fréquemment reproduit

dans la région. Au ^{xiv} siècle, la Horde d'Or de Toktamish et la Transoxiane de Tamerlan se sont longuement affrontées, sans parvenir à un résultat concluant.)

Quelques années plus tard (en 600 avant notre ère ?), un certain Zarathoustra naquit en Bactriane, dans l'ouest de l'actuel Afghanistan. Impressionné par le blocage irano-cimmérien, il s'en inspira pour déclarer que l'univers était régi par deux principes divins, s'équilibrant à forces égales : celui du Bien et celui du Mal. À chaque homme de choisir son camp dans cette lutte titanesque, en espérant une victoire du Bien, qui devrait survenir à la fin des temps. *(Note didactique n° 2 : cette cosmogonie présente l'avantage de résoudre le paradoxe d'un Dieu unique, tout-puissant et infiniment bon... qui aurait créé et toléré un monde mal fichu ! Elle donne du même coup une signification à la souffrance, qui précéderait du long combat contre la force obscure.)*

Soucieux de précision, le nommé Zarathoustra (Zoroastre pour les intimes) nous révéla que le dieu du Bien s'appelait Ormazd (dont il nous reste le détroit d'Ormuz) et que le mauvais bougre, le diable si vous préférez, n'était autre qu'Ahriman.

C'est ici qu'intervient Leibniz, dans ses *Essais de Théodicée* (par. 136 et *sequitur*). Oui, le fameux Gottfried Wilhelm, philosophe allemand (bien que d'ascendance slave) dont l'incrédule Voltaire se moqua si méchamment dans son *Candide*. Or donc, ce Leibniz conjectura que les dieux antagonistes de Zoroastre n'étaient, à l'origine, que les rois ou chefs des peuplades rivales : à savoir Ormazd pour les Iraniens... et un nommé Hermann pour les Cimmériens !

Hermann = Ahriman ! C'est plausible, mais cela nous entraîne dans des spéculations vertigineuses...

— D'abord, cela implique que les Cimmériens étaient des Germains (ou du moins des proto-Germains) orientés vers le sud-est. Bon, cela n'est pas impossible. Voici dix-huit siècles, les Goths ont pris le même chemin. Et la Wehrmacht aussi, en 1941. Vieille obsession.

— Ensuite, que signifie ce nom Hermann ? De toute évidence, il s'agit d'un guerrier, littéralement d'un « homme d'armée ». Le terme de « Heer » s'est maintenu en allemand moderne.

— Ce nom était fréquent, comme en témoigne l'existence d'Arminius (donc Hermann) qui oblitéra en l'an 9 de notre ère les légions de Varus. Mais n'identifiait-il pas un grade, une fonction militaire, plutôt qu'un individu ?

— Mieux encore : « Hermann » n'aurait-il pas désigné tout un peuple, en devenant « German » ? L'étymologie abonde en déformations de ce genre.

(Note didactique n° 3 : songez aux Gaëls, Gallois, Gaulois, Galiciens, Galates, voire Max Gallo, qu'un défaut de prononciation germanique nous a rendu en Welsh, Wallons, Wallis, Valaisans, Valaques... voire le fleuve Waal, limite septentrionale de la Gaule ?)

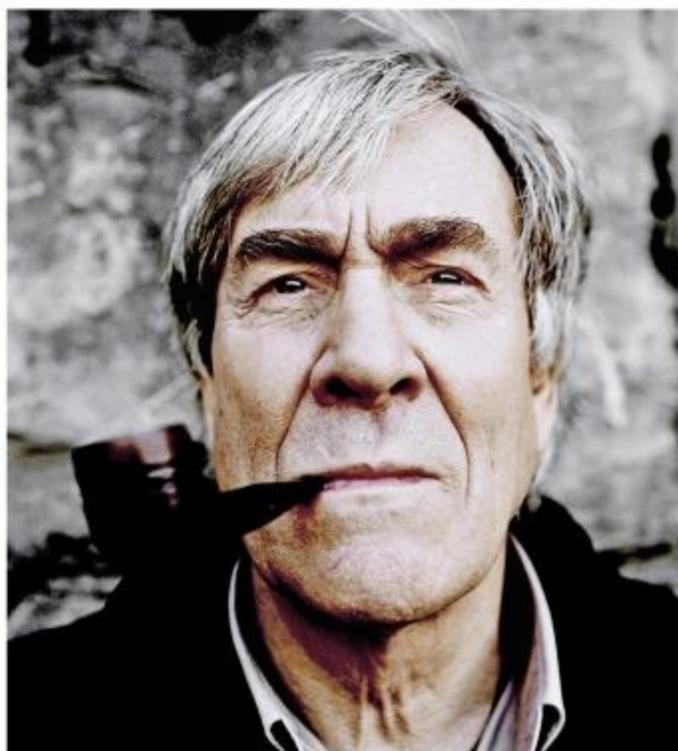
Allons plus loin : en l'an 772, notre Charlemagne conclut ses terribles guerres saxonnes en détruisant l'Irminsul, arbre sacré des païens germaniques. Or qu'était-ce que cet imposant végétal ? Le moine Rodolphe de Fulda (mort en 865) nous l'explique succinctement : « *Truncum quoque ligni non parvae magnitudinis in altum erectum sub divo colebant, patria eum lingua Irminsul appellant, quod Latine dicitur universalis columna, quasi sustinens omnia.* » C'est très clair : il peut s'agir d'un chêne colossal, voire d'un grand hêtre, à fonction totémique. Mais en hollandais moderne, le mot « zuil » désigne une colonne... ou une chaîne de télé. Donc, cet Irmin-Sul serait tout bonnement « la colonne d'Hermann » !

On s'en tape, me direz-vous. Mais force

nous est de reconnaître que Leibniz avait raison et que le diable, tel qu'identifié par Zoroastre, était allemand.

Des germanophobes aigris insinueront que le comportement de ce peuple s'est toujours senti de cette ascendance. Ayant connu outre-Rhin quelques bons diables (et diabesses) nous ne souscrivons pas à cette méchante opinion. D'ailleurs, on nous assure que Madame Merkel sera gentille avec les Grecs.

C'est très bien ainsi. Et comme disait Leibniz : « *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles !* » ■



« Des germanophobes aigris insinueront que le comportement du peuple allemand s'est toujours senti de cette ascendance. »



entrez ici,
vous êtes
ailleurs...

Flânez,
partagez,
découvrez,
débattez...



Vous êtes
dans une librairie
indépendante!



**LIBRAIRIES
INDÉPENDANTES**

www.librairiesindependantes.com

Création Les4mains pour le Syndicat de la librairie française (SLF). Identité visuelle : Work Division/Agence secrète. Coordination Marie Melhes pour le SLF. Photographie Vincent Bourdon. Illustrations ©Les4mains, Fotolia E. Guilane-Nachez, istock denisk0.



Une campagne
du Syndicat
de la librairie
française



Avec le CNL,
partenaire
des librairies
indépendantes

Avec le soutien de :

Gallimard sofia



Cercle de
la librairie



Humanis

Retrouvez
sur notre site
les librairies
les plus proches
de vous





La Patience Est Une Vertu.

Tout comme son homonyme africain, le Léopard 1 est le plus patient et le plus efficace des prédateurs. Il est équipé d'un canon Bordkanone L7A3 de 10,5 cm à haute pénétration, l'arme la plus précise de World of Tanks. Sa puissance de feu, couplée à une portée de vue supérieure et à une grande mobilité, fait du Léopard 1 un excellent tireur, capable de se repositionner rapidement afin de déjouer les manœuvres de contournement ennemies.

Prenez les commandes du Léopard 1 dans World of Tanks, le jeu PC en ligne consacré aux affrontements des chars du milieu du XXe siècle, et combattez parmi les 300 chars les plus emblématiques de l'Histoire.

World of Tanks vous propose différents niveaux de jeu, de nombreuses améliorations et une large gamme d'équipements et d'émblèmes pour faire de votre char et de votre progression une expérience unique.

Jouez Gratuitement Sur Worldoftanks.eu



WORLD OF TANKS

ROLL OUT



www.pegi.info



WARGAMING.NET
LET'S BATTLE

© 2014 Wargaming.net. Tous droits réservés.